

100



Bibliothèque Nationale du Québec

Denise GRANVELLE

*Impressions*

--- et ---

*Paysages d'Europe*



MONTRÉAL

1933

## ERRATA

---

Page 31:

2ème ligne, deuxième alinéa: *aiguillères* lisez: *aiguières*.

Page 68:

2ème ligne, premier alinéa: au lieu *des neuf Soeurs* lisez: *des Victoires*.

Page 77:

3ème ligne: *la Loire* lisez: *la Seine*.

Page 77::

2ème ligne, troisième alinéa: *la Loire* lisez: *la Seine*.

Page 96:

7ème ligne, deuxième alinéa: les adieux de Napoléon en *1817* lisez: *1814*.

Page 130:

5ème ligne, troisième alinéa: "En *1459*, il acheta le terrain" lisez: *1759*.

Page 206:

Le dernier mot du deuxième alinéa: le signe *Thaumaturge* lisez: *Tau*

Page 231:

6ème ligne, premier alinéa: "à *Pistum*, en Grèce" lisez: à *Poestum*, en Grande-Grèce, c'est-à-dire en Italie, au sud de Pompéi.

Hommage de l'auteur

Denise Gravelle.

Cécile Lafacé,

Montréal, le 4 décembre 1933

Denise GRANVELLE

# *Impressions*

\*\*\* et \*\*\*

# *Paysages d'Europe*



MONTRÉAL

1933

EN PERPÉTUEL HOMMAGE DE  
RECONNAISSANCE  
A CELLE DONT LA GÉNÉREUSE LIBÉRALITÉ  
ME PERMIT DE VIVRE LE PLUS  
PRÉCIEUX DE MES REVES.

D.G.

D  
967  
L34  
1933

AU LECTEUR  
EN GUISE D'AVERTISSEMENT

---

*Je ne t'offre pas, ami lecteur, un travail d'érudition, mais de simples notes de voyage recueillies au jour le jour et mises en ordre. Je ne suis pas une femme de lettres; j'essaie de décrire ce que j'ai vu et même, je ne laisse pas toujours paraître mon admiration et mon émoi, t'abandonnant le soin de les deviner et de les partager, si tu le juges à propos.*

*Je me permets de réclamer toute ton indulgence. J'ai rassemblé ces notes au milieu de circonstances particulièrement douloureuses et pénibles, d'où la lenteur de leur publication. J'ai fait ce que j'ai pu... veuillez m'en tenir compte.*

*Puissé-je réussir à t'intéresser! Si je te donne le goût et le désir du voyage, si bien que tu en viennes à dire un jour, toi aussi: "Je pars!" j'en serai fort heureuse. Mais si, pour avoir suivi mon conseil, tu risques de revenir mécontent et désenchanté, je te dirai tout de même avec le vieux Démocrite: "Prends le bâton du voyageur, abandonne la maison de ton père, affronte le mauvais accueil de l'étranger pour trouver, au retour, un goût exquis à ton pain noir!"*

DENISE GRANVELLE

Montréal, le 11 février 1933.

## *Impressions et Paysages d'Europe*

—  
JEUDI, 14 MAI

“Je partirai pour l'Europe le 14 mai prochain.”

Je l'ai tant dite et tant répétée autour de moi depuis quelques semaines, cette petite phrase-là, que je la prononce maintenant presque sans y prendre garde.

“Vous partez ?”

Alors, il fallait préciser. Oui, j'aurai le bonheur de participer au pèlerinage organisé par les Révérends Pères Franciscains pour la “célébration du septième centenaire de la mort de saint Antoine de Padoue et du cinquième centenaire de la mort de sainte Jeanne d'Arc”... ainsi que le porte l'Itinéraire. Je visiterai en même temps la France, l'Italie, l'Angleterre, la Belgique et la Suisse. Le départ, fixé au jour de l'Ascension, se fera le matin, à onze heures. Nous traverserons l'Atlantique à bord du *Montclare*, du Pacifique Canadien. Le voyage entier sera sous les auspices de l'American Express. Voilà qui est précis.

Mais il ne s'agit plus de répéter: Je partirai! Le moment est venu de dire: Je pars! Ce matin même, alors que, prête bien avant l'heure et transie d'émoi, j'attendais que l'auto fût avancée, ma mère me prit les mains en disant, surprise; “Comme elles sont glacées!” Pauvre maman! Ce ne peut être cette tiède température de printemps qui me fait frissonner! Mais j'entreprends là mon premier grand

voyage: et mon cœur se serre. Tant d'événements peuvent arriver pendant ces prochains mois d'absence! Je m'achemine vers l'inconnu: comment me défendrais-je d'un peu d'émotion?

Sur le paquebot, je perds la tête. Je voudrais être partout à la fois pour accueillir mes amies et je ne suis nulle part. Mon énervement est extrême. Enfin, la sirène lance son mugissement profond et sonore. Mon frère et mes sœurs quittent le navire en hâte et se placent sur le quai. Parmi la foule compacte, je reconnais mes fidèles amies: Nanette, Cécile, Marie, Reine, Diane... Quant à Ida, peu sûre de son cœur tremblant, elle s'est déjà sauvée.

Mes doigts se crispent nerveusement sur un serpent in vert; mes sœurs, Nanette et Cécile tiennent l'autre bout. Déchiqueté au premier mouvement du navire dont on largue les amarres, il s'accroche à son flanc, avec une multitude d'autres. Rien ne nous retient plus à la terre ferme; nous nous séparons des nôtres: nous voilà partis! La foule s'agite sur le quai fuyant, en des mouvements divers. J'essuie une larme indiscreète. Le Père Isidore entonne l'"Ave Maris Stella", mais l'hymne expire sur nos lèvres avant le dernier verset. Presque tout le monde semble ému. Je ne suis donc pas seule à subir l'impression plus ou moins cruelle du départ! J'en suis rassérénée. Notre-Dame de Bon-Secours nous bénit de loin, de ses deux bras largement étendus.

Ma cabine est remplie de gerbes odorantes et de boîtes de Laura Secord: je suis gâtée. Nous nous

installons aussitôt, ma jeune compagne et moi. La voyez-vous d'ici? Toute menue, délicate, blonde, avec de grands yeux bruns limpides, un joli sourire égayant volontiers ses traits, Lucile est particulièrement gentille. Elle sera, pendant trois mois, comme une petite sœur docile toujours à mes côtés. Nous nous connaissons à peine. Mais j'ai promis à ses parents de veiller sur elle. La promesse sera, je crois, facile à tenir. L'installation faite, je l'ai prise sans façon par ses frêles épaules, et l'attirant à moi et la regardant bien en face: "Puisque nous passerons tant de semaines en constant tête-à-tête, supprimons entre nous le trop cérémonieux *Mademoiselle!* Vous voulez bien, Lucile, n'est-ce pas?" "Oh! oui, Denise, je veux bien!" répond aussitôt ma compagne, avec une évidente satisfaction, de sa pauvre voix sans timbre. Lucile a une laryngite. Elle me confie qu'elle ne manque jamais d'avoir une laryngite dans toutes les circonstances importantes de sa vie. Cette particularité donne à son adhésion à ma demande un ton de solennité quasi comique. Et voilà comment nous sommes devenues de grandes amies!

Nous montons sur les ponts-promenades, cherchant à découvrir en vain la ligne noire des quais d'où notre cher monde nous a suivies des yeux pendant longtemps. Nous sommes en ce moment devant la Pointe-aux-Trembles; et je songe au cousin l'abbé Octave qui a promis de me bénir, au passage du navire. Je connais son grand cœur; je suis certaine qu'il n'a pas oublié.

A une heure, une joyeuse sonnerie de clairon

annonce le déjeuner. J'ai deux invitées à ma table, dont l'une m'est particulièrement chère. L'aile droite de la salle à manger est réservée aux pèlerins. Autour de nous, silencieux et corrects, les garçons de table s'affairent; les cols bleus, autour des Anglais, les cols verts auprès des Allemands et l'unique col rouge du bord, au service des passagers de langue française. Le repas fini, nous reprenons place sur les ponts. Aux Trois-Rivières, une surprise délicate attendait le révérend Père Directeur du Pèlerinage: ses chers "Séraphiques", rangés sur le parapet du pont, saluent longuement du geste et de la voix le *Montclare* gagnant le large... Un air de cantique flotte un instant sur l'eau finement moirée; mais la ville s'efface bientôt dans une brume grise et violette.

Vers la fin de l'après-midi, le clairon rassemble tous les passagers. Branle-bas général! C'est l'exercice en cas d'incendie. Affublés de ceintures de sauvetage à la fois légères et encombrantes, engoncés dans cet appareil ridicule, mi-ennuyés, mi-souriants, grotesques, la mine cocasse et piteuse, nous défilons sous les yeux d'un officier du bord qui nous passe en revue. Il resserre une courroie, remet une ceinture en place, rectifie une position pendant que les chaloupes de sauvetage glissent silencieusement sur leurs poulies et leurs câbles, et se rangent à la hauteur des bastingages. Hum! C'est sérieux! Nous songeons au *Titanic* avec un petit frisson de peur; et je promets solennellement à Lucile, en cas d'accident, de sauver sa vie au préjudice même de la mienne. Mais nous n'en sommes pas heureusement, à cette sinistre extrémité!

L'heure du thé vient apporter une excellente diversion à ces peu réjouissantes pensées. L'orchestre exécute joyeusement les plus jolies pièces de son répertoire. Les tartines beurrées et les succulents petits gâteaux circulent autour des tables, servies par les "stewards" aux gestes prévenants et discrets. Les tasses s'entrechoquent parfois avec un bruit cristallin de porcelaine froissée. Je me croirais volontiers chez "Kerhulu".

Peu après, le premier exercice du pèlerinage réunit notre petit groupe au salon de conversation: pièce intime, retirée, facilement convertie en oratoire. Nous prions, nous chantons des cantiques. Le Révérend Père Directeur nous présente les uns aux autres. Le groupe féminin est sûrement le plus imposant. Quant aux messieurs, ils seront peu turbulents, je pense. La plupart d'âge mûr, seuls ou accompagnés de leurs épouses, ils représentent la très petite minorité.

Les ponts ont un attrait irrésistible. Nous y remontons après dîner. Car il faut dès maintenant perdre l'habitude de désigner sous un autre nom le repas du soir. Le matin, le *petit déjeuner* comporte un menu fort simple. Le déjeuner, le midi est plus substantiel. Le repas du soir comprend le menu complet d'un *dîner*. Le mot "souper" reste banni de notre vocabulaire de voyage. Pour Lucile et pour moi qui tenons à passer pour *très parisiennes*, on ne nous y prendra pas à l'oublier une seule fois!

Le crépuscule s'abat peu à peu sur le paysage. De gros nuages pourprés, frangés d'or éclatant

se reflètent dans le tranquille miroir du St-Laurent. Mélancolique fin de jour, bien propre à remplir l'âme de nostalgique tristesse! Mais il siérait mal d'être morose en un soir pareil, puisque notre grand rêve se réalise enfin et que nous voguons vers la lointaine Europe!

Nous approchons du Pont de Québec, légèrement anxieux de savoir si les grands mâts et les hautes cheminées du navire ne s'accrocheront pas à sa fine dentelle d'acier! Peureuses, les têtes inquiètes rentrent instinctivement dans les épaules! Il reste une cinquantaine de pieds entre l'armature du tablier central et le mât de misaine. Tout s'explique par le curieux phénomène de l'illusion d'optique. Eh! il y a des illusions beaucoup moins inoffensives que celle-ci! Au centre du pont, un train file à peine plus gros, semble-t-il, qu'un jouet d'enfant. Un fin panache de fumée le couronne d'une ombre ténue et légère, vite dissipée par la brise du soir.

Le paquebot fait halte en rade de Québec. La silhouette bien découpée du château Frontenac se profile hardiment sur un fond de nuages safranés. Il a l'air vaguement moyennâgeux, avec ses tourelles et ses échauguettes pointant vers le firmament. Mes chères visiteuses me quittent ici; et j'en ai le cœur un peu lourd, émue de la pensée délicate qu'elles ont eue de m'accompagner jusqu'ici, afin de me faire trouver moins dures mes premières heures loin des miens. Un nouveau groupe de pèlerins s'ajoute au nôtre et cette fois nous sommes au grand complet. Trente et un pèlerins canadiens visiteront ensemble les principales merveilles de

l'Europe. Réunis aussitôt pour la prière du soir et le chapelet, nous faisons gentiment connaissance. Quelques-unes d'entre nous s'attardent au salon de cartes. Pour nous, c'est-à-dire pour Lucile et pour moi, lassés des émotions de cette première journée, nous nous retirons assez tôt dans notre cabine.

### VENDREDI, 15 MAI

Dès les premières lueurs de l'aube, j'ai vu le *Jalobert* se détacher prestement du quai de la Pointe-aux-Pères et s'en retourner, bien lesté de sacs de malle recueillis sur le *Montclare*. L'heure est incertaine: ce n'est plus la nuit et pourtant, ce n'est pas encore le jour. La côte se dessine en grisaille sur le firmament uniformément terne et bas. Le fleuve aux eaux glauques, agité de vagues déjà grosses, s'élargit sensiblement. Je reste longtemps en contemplation à mon hublot; et je dois à mon ignorance d'avoir cru apercevoir la pointe de Gaspé et son célèbre Rocher Percé. J'ai l'audace de le déclarer, malgré les railleries moqueuses de quelques-uns de mes compagnons, évidemment mieux informés que moi. Ebranlée, je soutiens mon affirmation avec énergie, histoire de ne pas perdre pied dès le premier choc!

Nous entendons la messe dans le "Lounge Room". Le roulis commence d'agiter le navire; parfois nous nous inclinons profondément pour être rejetés en arrière la seconde d'après, par un mouvement régulier comme un tic-tac d'horloge. Il semble que le *Montclare* soit porté à cette extra-

vagance: peu de tangage, mais un roulis accentué et presque continu. Nous restons sur les ponts tout l'avant-midi. Chaudement emmitoufflés dans nos couvertures laineuses, nous défions bravement le vent et la neige; car le brouillard crève parfois autour de nous. Le sommet des Monts Notre-Dame est tout blanc et des ruisseaux figés sillonnent les flancs des sombres montagnes, nettement dessinées sur le firmament couleur de soufre. Nous chantons. Nos jolies chansons canadiennes les plus populaires y passent. Le "Petit navire", mimé par le Père Isidore et repris en chœur, obtient un vrai succès. Lucile, la plus jeune de notre groupe, représente à merveille le pauvre petit mousse que l'on se prépare à croquer faute de vivres.

Nous n'apercevons la côte de Gaspé que vers la fin de l'après-midi. Toute la rive se teinte de lumière: cette belle lumière oblique et dorée des fins de jour! Elle n'a pas le dur éclat des pleins midis: son charme se fait plus discret et plus mélancolique. Le fleuve étincelle de mille paillettes éclatantes. Le ciel est d'un bleu limpide et délicat. Très loin, à l'horizon, des nuages orangés ou d'une blancheur laiteuse courent éperdument; caravelles mystérieuses, rapides et légères, sans cesse pourchassées par le grand vent de mer.

La nuit toute noire descend sur le golfe. Un long cri déchire soudain le silence et nous disons, naïves: "Nous allons donc rencontrer un navire!" Eh! non! une ennemie sournoise s'avance vers nous: *la Bru-me*, sinistre gardienne des mers du Nord. La sirène maintenant hurle désespérément. J'ai peur. Je n'ose

point le laisser paraître. Insoucians, les messieurs font la promenade sur les ponts, en fumant placidement. Et ce n'est qu'à demi-rassurant; car les messieurs, même s'ils ont peur, gardent un air brave, étant censés représenter le sang-froid et le courage: se flattant surtout de posséder l'un et l'autre!

Le *Montclare* s'immobilise. On ne voit rien à dix pas devant soi. Rassurées maintenant, nous ne songeons plus à trembler, quoique la sirène n'ait cessé de se plaindre lamentablement toute la nuit.

### SAMEDI, 16 MAI

En quittant l'oratoire, nous nous hâtons de courir sur les ponts. Le joli spectacle! Les voiles claires des pêcheurs d'Islande et des *Terr'neuvas* courent coquettement sur la mer bleue. Rosées par la matinale lumière, elles se balancent gracieusement sur les vagues, comme des oiseaux las laissant pendre leurs ailes. Bras dessus, bras dessous, au pas gymnastique en dépit du roulis grandissant, nous faisons inlassablement le tour des ponts, en chantonnant *sotto voce*. Après le petit déjeuner, nous nous installons sur nos chaises longues, étonnées d'y trouver en si petit nombre nos compagnons de pèlerinage. "Un mal qui répand la terreur" ...le mal de mer, puisqu'il faut l'appeler par son nom, compte déjà dans nos rangs plusieurs victimes. Un peu avant déjeuner, nous entrons résolument dans un épais nuage de brume. La vilaine! Elle nous cache tout; et les ponts sont trempés d'embrun. La sirène recommence sa plainte lugubre. Et le soleil se

dérobe derrière cette barrière humide et ouatée! Finalement, il triomphe; un bel après-midi nous permet d'admirer la mer immense. Plus de terre: elle a complètement disparu. C'est, à l'infini, l'éternel moutonnement des vagues mugissantes. Nous restons des heures, mon amie et moi, appuyées au bastingage, à les contempler.

Un couple de moineaux, établis dans les cordages dès notre départ de Montréal, ne se doutent guère quelle sera l'issue de l'aventure où ils se sont engagés. Aussi tourne-t-elle tragiquement pour l'un d'eux. Passager imprudent, il ose se risquer au-dessus de l'eau... La mer l'attire et l'entraîne; le vent lui brise les ailes. Le bec largement ouvert, il crie à plein gosier, il lutte désespérément. En vain! Il tombe: vague petit paquet de plume trempé flottant à la dérive, bientôt disparu dans le sillage du navire. Nous rêvons un peu là-dessus. Il avait des ailes, pourtant! Même avec des ailes, on peut donc périr, si la présomption et la confiance en soi rendent téméraire.

Une ombre vague se dessine sur la mer. Serait-ce une épave? C'est un requin trapu, maladroit, grisâtre et ruisselant. Il ouvre sa gueule énorme, rouge et navrée, dans laquelle éclatent six terribles rangées de dents gloutonnes! Oh! être croqué par ces dents-là, quel sort épouvantable! Le monstre disparaît avec une proie vivante: un poisson de bonne taille se trouvait dans le replis d'une vague profonde. Il l'a englouti, d'une bouchée.

Le ciel se couvre. La mer s'enfle et gronde. Le vent siffle dans les mâts et rugit dans les haubans.

Les fidèles mouettes — les beaux oiseaux d'orage! — nous suivent nuit et jour. Elles croisent sans trêve leur vol mou, souple et rapide. Parfois, elles lancent un cri aigu fait pour traverser le fracas de la tempête: un cri rouillé et strident comme le grincement de la lime mordant le fer. Je suis montée jusqu'au plus haut pont. Cramponnée au bastingage à cause du vent furieux, j'ai admiré ce firmament lourd et bas, ces nuages menaçants et éperdus, cette mer démontée, ce vol tournoyant d'oiseaux inquiets... oh! quelle tristesse poignante se détachait de cet âpre spectacle! J'en ai joui à pleine âme. Et je me sentais loin, loin, loin... Toute la nuit, le vent a continué de gémir et de hurler son hou! hou! désolé aux fentes des cloisons et sous le seuil des portes.

### DIMANCHE, 17 MAI

J'ai aimé la messe solennelle dite à dix heures dans le grand salon, pour tous les passagers catholiques du *Montclare*. Le navire reste immobile depuis les premières lueurs de l'aube. La brume l'enveloppe de toutes parts. Mais dans cette pièce close, au milieu de cette atmosphère recueillie, auprès de cet autel fleuri où tantôt la messe sera dite, comme on se sent en sûreté! J'ai fait une énorme gerbe des fleurs offertes par mes amies et je l'ai donnée pour l'ornementation de l'autel, ne gardant pour moi-même que les belles roses couleur de sang de mon amie Ida. Elles embaument encore ma petite cabine et se tiennent très droites sur leurs tiges longues, pendant que mes autres fleurs don-

nent leur parfum près du calice, comme une prière. Le Père Isidore prêche dans les deux langues; je chante, nullement intimidée, heureuse de remplir cet humble office. Dans un angle retiré de la pièce, des mécaniciens, des matelots en costume de travail, visiblement émus, mettent la main sur leurs yeux, pendant le sermon. Cette messe en mer! pour eux, quelle rare aubaine! Leur dévotion et leur émoi nous édifient profondément.

Les protestants ont également leur office, à onze heures. Que leur cérémonie, dont les échos nous arrivent jusque sur les ponts où nous sommes réunis, nous semble froide au regard de la nôtre! J'en fais la remarque à Lucile et nous nous sentons toutes deux très fières de notre foi catholique.

Ce long et monotone après-midi de dimanche se traîne péniblement. L'humidité nous transperce. Col relevé, écharpe nouée, chaudement gantés, le nez rouge et les traits figés, des couples frileux parcourent les ponts d'un pas vif et allègre. Le navire continue de dormir sur l'eau morne, aux vagues molles et flasques. La sirène mugit désespérément et son cri s'étrangle aussitôt, promptement étouffé par la brume triomphante, comme une main brutale s'applique durement sur une bouche hurlante, pour la contraindre au silence.

Ce sombre dimanche a bien tout ce qu'il faut pour me déplaire; il est terne comme un jour de décembre. Et moi qui chéris d'une telle ardeur l'éclatante, joyeuse et éblouissante lumière! Je l'aime pourtant, ce dimanche en mer: il est intime. Il me fait songer à ces pluvieuses journées d'autom-

ne où l'on se sent si bien chez soi. Or, le navire est maintenant notre grande demeure et les passagers, notre grande famille. Au soir tombant, la pluie torrentielle nous apporte la délivrance. Le navire se remet en marche. Des couples enlacés passent et repassent sur les ponts abrités, entraînés à la danse par les sons joyeux de l'orchestre. La vie recommence. Des bouffées de brise humide nous apportent parfois un air de jazz, jusqu'au fond du grand salon. Nous sommes follement gaies, Lucile et moi, jusqu'à inquiéter même l'un de nos graves compagnons de voyage. Notre gaité cependant évite d'être bruyante. Nous imitons le flegme tout britannique des paisibles passagers réunis comme nous dans cette pièce élégante, où chacun parle à voix basse; car ce flegme, croyons-nous, pourrait bien n'être tout simplement que de la distinction.

### LUNDI, 18 MAI

Il y a, ce soir, séance de vues animées dans la salle à manger transformée en cinéma. Mais le spectacle le plus curieux ne se déroule peut-être pas sur l'écran. Le navire tangué et roule terriblement. Placées au dernier rang, nous regardons, fort amusées, tous les assistants s'incliner tantôt vers la droite avec un parfait ensemble, reprendre leur aplomb pour se pencher non moins profondément vers la gauche! Quelques chaises vides risquent un entrechat sur le parquet lisse. Bien occupé à regarder le spectacle représenté sur la toile, personne ne songe à souffrir du mal de mer. Pour nous, nous

achevons la veillée au salon, à notre habitude. Une jeune poétesse retournant en France se joint parfois à nous. Sa compagnie nous serait meilleure si elle ne devenait de moins en moins simple et naturelle à mesure que nous approchons du Havre. Visiblement, elle pose pour la galerie et ce genre-là ne nous plaît guère.

### MARDI, 19 MAI

Nous sommes en mer depuis six jours. Dans trois jours nous toucherons terre... comme Christophe Colomb! En attendant, les distractions manquent et nous en découvrons une qui, pour n'être pas du meilleur goût, n'est cependant pas dépourvue d'intérêt. Nous nous livrons à cœur-joie à de profondes études psychologiques et physiognomoniques au détriment de tous ceux qui défilent devant nos chaises longues. Celui-ci, avec sa haute stature et son grand corps fluet ployé en deux, son air à la fois triste, distant et résigné, fut vite baptisé: c'est "Ecce Venio". Cette jeune fille pensive, aux regards tristes et songeurs, mérite de devenir une héroïne d'Ibsen: c'est "*La Dame de la mer*". Cette autre, qui minaude et fait des grâces, nous la nommons: "Miss Tenflûte!" Ainsi avons-nous une galerie assez complète de personnages aux surnoms plus ou moins littéraires et historiques. Le passe-temps n'est peut-être pas des plus spirituels ni des mieux élevés: mais que faire sur un navire, à moins que l'on n'y raille? D'ailleurs, nous laissons à chacun la liberté de faire comme nous, risquant de recevoir un baptême plus ou moins flatteur... dont nous

ririons les toutes premières; car en fait, le dommage serait mince.

La salle à manger se dépeuple. Intrépides, nous y descendons fidèlement sans sauter un seul repas, mon amie et moi. Les rudes vagues mugissantes viennent sans cesse lécher les hublots ruisselants, ronds comme des yeux étonnés. Le roulis de plus en plus violent du navire découvre toute l'étendue de la mer. Il se redresse ensuite et s'élève au point de ne plus montrer que le firmament intensément bleu, sur lequel s'éploie un vol d'oiseaux de neige, ponctuant l'azur du ciel ou l'outremer profond des vagues du clair accent circonflexe de leurs grandes ailes blanches.

A l'heure habituelle de la prière, nous avons ce soir les exercices des Treize Mardis. Le Père Léonce, jamais pris au dépourvu, improvise un court sermon, écouté dans une émotion profonde. Nous songeons à nos sœurs, à nos parents, à nos amis réunis eux aussi pour les mêmes exercices, en ce onzième mardi, dans quelque chapelle de nos villes respectives. Songent-ils à nous? N'en doutons pas! Ainsi nos prières se mêlent-elles, unies dans un même hommage de pieuse vénération et d'ardentes supplications au grand saint Antoine, faiseur de miracles.

### MERCREDI, 20 MAI

Malgré le grand vent, nous montons jusqu'au kiosque du pilote. Un officier nous explique complaisamment le maniement des machines délicates et compliquées, d'une précision extrême, assurant

la marche régulière du navire et la sécurité des passagers. A la roue du gouvernail, un jeune mousse serre les lèvres, tant il apporte d'attention à sa besogne pleine de responsabilité.

Après dîner, la "*Veillée des passagers*" nous rassemble dans la salle à manger. Le programme comprend un répertoire de chants, de déclamations et de clowneries. Les auditeurs, à ce qu'il parut, s'amusèrent beaucoup. On éprouve tellement, à bord, le besoin de se distraire, de se délasser, de s'amuser! L'esprit, satisfait à peu de frais, s'offre volontiers une détente facile. Elle lui fut donnée, ce soir; les applaudissements frénétiques de l'auditoire, apparemment ravi, le prouvèrent aux auteurs bénévoles de cette soirée improvisée. Pour nous, nous nous tenons un peu en retrait, de sorte qu'un double spectacle nous fut offert: celui de la scène et celui des auditeurs. Si je ne fus pas ravie, je fus très intéressée. Je n'ai nullement regretté d'occuper à cette double étude la majeure partie de la soirée.

#### JEUDI, 21 MAI

Nous sommes en vue des côtes d'Irlande. Nous les entrevoyons déjà à l'œil nu. Au large, plusieurs bateaux cinglent aussi vers le continent. La mer est couleur d'émeraude, de ce vert que précisément on désigne sous le nom de *vert irlandais*. Une gaieté communicative s'empare de nous tous. Dans quelques heures, nous serons enfin en Europe.

Le dîner "*Au Revoir*" ne manque pas d'entrain! Des fleurs fraîches ornent les tables. Des "crackers"

aux vives couleurs éclatent avec le petit bruit sec d'un bouchon de champagne qui saute. Un léger cri, vite réprimé, dénonce l'émoi peureux de quelques-unes. Nous voilà tous coiffés d'un bonnet original. Il y en a des rouges, des jaunes, des bleu-de-ciel... Ils font le plus étrange effet sur certaines têtes, et ils égaient fort avantageusement quelques autres!

Après la prière, les pèlerins s'attardent dans la salle à manger; une "veillée de famille" impromptu s'organise. Nous célébrons un double anniversaire; l'ordination sacerdotale de M. l'abbé Pelletier, le cinquième anniversaire de mariage de Mme Morrisette. Causeries, anecdotes, chansons canadiennes nous retiennent pendant plus d'une heure. Ceux qui trouvent plaisir à ces réunions amicales s'en réjouissent. Quant aux autres, ils se hâtent de regagner le coin familial où ils prolongeront leur conversation jusqu'au cœur de la nuit.

### VENDREDI, 22 MAI

Une animation inusitée règne sur le *Montclare*. Nous apercevons très nettement les côtes de France; et c'est comme si nous respirions déjà un peu d'air natal. La mer est sillonnée de navires. Le *Bremen* tout blanc, rapide, énorme, nous dépasse et disparaît à l'horizon. Les mouettes affairées, éperdues, ne savent vraiment plus où donner de la tête. Aussi courent-elles inlassablement de l'un à l'autre navire. Leurs jolies ailes au vent, toutes roses de lumière, elles laissent pendre en volant leurs larges pattes

palmées. Leurs vifs petits yeux noirs, perçants et hardis, fouillent avidement le sillage du bateau en quête de quelques bons morceaux. Elles sont à la fois curieuses, voraces et familières. Et nous font escorte depuis notre départ, d'un grand vol souple et gracieux.

Le clair regard de Lucile découvre un spectacle très curieux et elle nous le signale aussitôt: non loin du *Montclare*, des poissons de bonne taille bondissent à la file hors des flots. Les pêcheurs présents affirment que ce sont des carpes. Aussi restent-elles muettes; mais leurs yeux ronds, peu faits pour exprimer un sentiment quelconque, semblent cependant aussi étonnés qu'épouvantés. Qu'est-ce que c'est que ce gros poisson-là flottant sur l'eau? A la hâte, et toujours à la file, nos curieuses s'enfoncent au plus profond de l'onde.

La falaise rougeâtre du Havre nous apparaît vers la fin de l'après-midi. Au sommet de la côte, le cimetière ombreux et paisible rappelle à notre souvenir notre malheureux compatriote Octave Crémazie, dormant là son dernier sommeil. Mais je me détache vite de cette mélancolique réminiscence pour contempler à pleins yeux la terre de France. Enfin, c'est elle! Je voudrais rire, chanter, pleurer tour à tour. Je ne me sens pas de joie. Autour du *Montclare*, les actives *Abeilles* s'affairent. Ce sont d'alertes petits remorqueurs, jaune et noir comme les abeilles dont ils empruntent gracieusement le nom. Ils tirent à merveille ce gros lourdaud de *Montclare*, ce maladroit, incapable de gagner le port sans leur secours!

Une ville de rêve s'étale sous mes regards. Le Havre-de-Grâce, l'un des plus gracieux coins de France! De là partirent la plupart de nos ancêtres pour s'établir au Canada. Quel courage ne leur fallut-il pas pour quitter leur belle patrie et courir les risques d'une longue et périlleuse traversée, non sur un luxueux paquebot, mais sur de simples bateaux à voiles pareils à ceux des pêcheurs bretons aperçus aux environs de Terre-Neuve, et qui nous parurent si petits.

La France! Ne lui devons-nous pas tout ce que nous sommes? Ce riche et glorieux patrimoine de foi, d'énergie, de volonté qu'elle nous a laissé, pourrions-nous oublier jamais à qui nous le devons? Les pages les plus héroïques de notre histoire sont écrites avec son sang. Elle nous a donné notre langue, notre mentalité; et cette facilité que nous avons de passer si vite du rire aux larmes, de vibrer, de frémir d'enthousiasme et d'admiration pour les grandes et nobles causes. Elle, elle est ainsi, toute haute et fière, et si belle que les mots manquent pour l'exprimer.

Un austère château de pierre couronne de haut la petite ville coquette, charmante, d'aspect provincial. Un tramway cahotant s'arrête sur la grand-place. Deux femmes causent, cabas en mains, près de la fontaine publique. Le lent crépuscule aux teintes opalisées s'étend sur la riante cité qui s'endort.

Le navire se détache du port aux premières heures de la nuit. La mer paisible, aux reflets de moire souple, s'illumine par brefs éclairs du feu

tournant des phares de la côte. Une lueur pourprée traîne et s'allonge encore dans le firmament enveloppé par le soir lent. La lune surgit du sein des nuages ourlés d'or pâle. Elle se mire, coquette, dans les flots de la mer, hésitante et timide. Le port scintillant du Havre-de-Grâce n'est bientôt plus qu'une mince ligne lumineuse, clignotant comme une paupière tremblante. Nous sommes ravies. La brise est douce. Nous prolongeons notre repos sur le pont déserté. On danse dans les salons. Et tandis que nous voguons paisiblement vers l'Angleterre, la grande nuit sereine nous enveloppe dans son mystère bleu.

Notre traversée de l'Atlantique est finie...

## L'ANGLETERRE

SAMEDI, 23 MAI

Mon cœur ne vibre pas en voyant l'Angleterre. J'ai dit seulement: "Ah! c'est elle?"...

Tilbury ressemble aux autres ports du monde: il est comme eux tous banal et sans cachet: docks, entrepôts, hôtels. Nos papiers mis en règle, nous dûmes attendre cependant plusieurs heures avant de descendre à terre. Le soleil esquisse un pâle et timide sourire. Il ne s'épanouit pas: c'est un sourire anglais. Lucile entame une interminable conversation avec un jeune voyageur nostalgique dont elle a fait la connaissance à bord. Naturellement, il parle religion, comme font si volontiers les protestants. Pauvre garçon! il semble que la vague tristesse de n'être point dans la vérité dévore sa fraîche jeunesse.

Nous quittons le *Montclare* avec un soupir de soulagement. Le rapide et indulgent examen de nos bagages ne nous retient guère. Nous voilà bientôt installées, mon inséparable compagne et moi, dans le wagon de troisième réservé à notre groupe. Le démarrage est à peine perceptible et le train file, sans la moindre secousse, à travers les vertes prairies humides, où de beaux "mérinos" broutent l'herbe courte paisiblement. L'averse s'abat sur le paysage. Nous récitons pieusement la Couronne franciscaine. Ce sera bien toutes nos dévotions pour aujourd'hui.

Les maisons de la banlieue londonienne nous frappent par leur méticuleuse propreté. Ces rues en arc, ces constructions de pierre ou de brique, toutes pareilles, couronnées de hautes cheminées de grès étonnent le regard sans lui déplaire. Chaque pièce, dit-on, possède son foyer. Le chauffage central n'est en usage que dans les hôtels et les palais. Pas un pouce de terrain n'est perdu. Un jardinet fleuri, coquet, s'allonge derrière les maisons, parfois agrémenté d'une vasque verdâtre sur laquelle deux ou trois feuilles de nénuphar s'étalent non sans peine! L'ensemble est quelconque. Il est froid surtout et l'on devine toute la différence existant entre la vie qu'on mène ici et celle qui compose la nôtre. Quelle existence, quelle intimité familiale abritent-ils, ces "homes" strictement clos, discrètement protégés par ces rideaux croisés, aux plis épais? Car on ne trouve pas ici la fine race latine, si souple, si déliée, si spirituelle: c'est la solide et grave nation anglo-saxonne. Cette nuance se précisera davantage lorsque nous aurons vu Paris, la comparant à la grande capitale anglaise.

Le train s'arrête en gare de St-Pancrace. La pluie tombe à torrents, froide et dure. Le brouillard se faufile sournoisement à sa suite. Je suis ravie. Je le verrai donc, le fameux brouillard londonien, dont on parle tant! Il n'est intéressant que pour les touristes. En fait, c'est la plus ennuyeuse chose du monde.

Nos guides nous attendent. L'un d'eux est replet, rougeaud et volubile. L'autre est très grand, mince et timide. D'un commun accord, notre choix se porte sur celui-là. Nous ne le regrettons pas. Il nous fournit, dans une langue sobre et impeccable, d'abondantes explications.

A petite vitesse, nos autocars s'engagent dans les rues de Londres. Lucile me fait part de sa déception. Elle souhaitait y voir s'agiter une foule énorme, mais la semaine anglaise supprime le travail du samedi après-midi; et le "Victoria Day" prolongera encore le congé jusqu'au mardi. La capitale de l'Angleterre ne nous apparaîtra donc pas sous son aspect accoutumé. Mais elle nous semble déjà digne de sa réputation: ville royale, par la solennelle beauté de ses monuments et l'opulente majesté de son aspect; mais aussi, ville d'ennui par son triste climat favorable au "spleen", par la monotone grisaille de ses maisons comme saupoudrées de mine de plomb! On attribue à la quantité énorme de charbon de terre consommé dans Londres la morne et poussiéreuse teinte dont elle s'enveloppe. Quelle qu'en soit la cause, l'effet étonne et attriste les yeux.

Le brouillard épaissit ses voiles jaunâtres. A

trois heures à peine, on se croirait aisément au déclin du jour. Ça et là, des ampoules électriques piquent cette vapeur opaque de leur œil rouge et clignotant. Nous nous engageons dans les quartiers les plus anciens de la ville: rues sombres et étroites, livrant passage avec peine à nos larges voitures. Voici "Mansion House", demeure du Lord-Maire de Londres... Et l'on songe à l'enfant dont parle le conte à qui les cloches de la cité chantaient prophétiquement:

"Ding Dong! Ding Dong!  
Dick Wittington  
Tu seras maire de London!"

Voici "The Old Curiosity Shop", immortalisée par Charles Dickens, Et cette fois, on le compare à la modeste boutique de Milloy, rue Ste-Catherine. Mais cette dernière, moins heureuse que l'autre, trouvera-t-elle son Charles Dickens pour l'arracher à l'oubli?

Une grande animation règne sur le quai des "Black Friars"; longeant la Tamise. Nous arrivons bientôt sur le célèbre Pont de Londres, ouvert au moment où nous nous y engageons. Solidement assis sur ses bases de granit, il n'a pas moins de neuf cents pieds. La travée centrale est mobile. Deux tabliers à bascule, mûs par un simple levier, les font remonter pour donner passage aux gros navires. Le Pont a son capitaine, qui commande à son équipage de matelots et de mécaniciens. Ils font le quart et sont en vigie comme sur un bâtiment de guerre.

Non sans orgueil, le guide nous rappelle les ori-

gines reculées de la ville de Londres. Capitale des Saxons de l'Est au VI<sup>e</sup> siècle, elle appartient d'abord aux Romains, comme le reste du monde. Victime de l'invasion danoise, elle lui doit le nom qu'elle porte: *Lind Inn*, par corruption: *London*. Nous passons devant *Scotland Yard*. Nous entrevoyons la cathédrale protestante de St-Paul, rivale de St-Pierre de Rome. Mais notre première visite sera pour la *Tour de Londres*. Cette forteresse, établie par Guillaume-le-Conquérant sur une éminence lui permettant de dominer la ville, se trouvait assez près pour recevoir du secours par eau en cas de besoin et garder le passage du Pont de Londres. Tour à tour résidence royale, forteresse et prison, elle n'est plus qu'un musée religieusement conservé. Toute l'histoire d'Angleterre revit entre ces sombres et épaisses murailles, derrière lesquelles plus d'un drame sanglant se déroula.

C'est à la Tour de Londres que les enfants d'Edouard, si chers aux romantiques, furent assassinés. Jean-le-Bon, roi de France, y fut enfermé. Le saint chancelier Thomas Moore, y fut exécuté en 1531... Sans parler de Jane Gray, d'Anne Boleyn, de Catherine Howard et de tant d'autres!... Ces murs sinistres ont entendu les soupirs et les prières des confesseurs de la foi. Plusieurs religieux franciscains furent ici même retenus dans les chaînes. L'histoire relève les noms des Bienheureux John Forest, Anthony Brown, John Ware, Richard Risby, Hugh Rich, Francis Bell, Martin Woodcach, Paul Heath, John Wall et de quelques autres...

Instinctivement, nous parlons bas, mon amie et

moi, en passant aux pieds de ces énormes tours re-celeuses de terribles secrets. Nous craignons sem-ble-t-il de réveiller quelque austère ou gracieux fan-tôme nous reprochant notre intrusion dans cette enceinte lugubre, teinte de leurs sanglantes larmes.

L'une des tours, la *White Tower*, fut reconstituée et rebâtie par sir Christopher Wren, dont le nom se retrouve presque partout à Londres. Cet archi-tecte génial s'est voué à la conservation ou à la restauration des principaux monuments historiques de la capitale. Cette tour menaçait ruine lorsqu'il la releva. L'un des plus ténébreux donjons garde de son passé un nom effrayant : c'est la *Bloody Tower*, La Tour du Sang. Le lierre pacifique l'escalade et la couronne. Mais qui sait quelle horrible rosée féconda ses premiers rameaux ! La *Porte-des-Traîtres* ame-nait les prisonniers dans la grande cour de la for-teresse : un passage secret des bateaux venant de la Tamise permettait leur incarcération à l'insu de tout le monde. On cherchait souvent en vain ces mystérieux disparus ; et nul doute que les soupçons se portaient avec vraisemblance sur la terrible de-meure dont les tours altières et maudites se reflé-taient paisiblement dans la calme rivière aux eaux glauques et sournoises !

Au centre de la *Tour Wakefield*, on conserve précieusement les bijoux de la Couronne : aiguil-lères d'or massif, bassins de vermeil, masses d'ar-mes de métal précieux, diadèmes sertis d'étince-lantes gemmes, bagues chatoyantes, sceptres ro-yaux, parures de rubis, de saphir, d'émeraudes et d'opales : trésors sans prix ! Une double cage de

verre et d'épais barreaux cimentés protègent ces fabuleuses richesses, délicatement étalées sur des lambeaux de pourpre, couleur de sang. Quel symbole! *Ceci est le prix de cela*. Images et parures du Pouvoir, trop souvent ont-elles coûté des flots de sang humain, versé pour leur conquête ou leur orgueilleuse conservation. Dans la cour intérieure, quelques soldats montent la garde. Leur costume délicieusement archaïque semble abolir le temps; nous nous croyons volontiers transportés à cette époque tragique et inquiétante où la vie des sujets devenait pour les rois chose si légère!

Avant de quitter la Tour, par une manie coutumière aux touristes, nous nous empressons de faire provision de cartes postales et de "Snapshots". Une aventure plutôt désagréable survint à l'un de nos compagnons. Il abandonna, par distraction, une enveloppe contenant une petite fortune en billets canadiens, aux mains du camelot offrant sa marchandise! Avec quel profond désespoir il se rend compte du fait! Mais saint Antoine, heureusement, veillait! Notre compagnon de voyage retrouva son homme et rentra en possession de ses biens restés intacts. Cette petite aventure nous rendra prudentes. Il faut vraiment penser à tout, quoique ce soit très ennuyeux de surveiller sans cesse son porte-monnaie!

Nous longeons les rives sinueuses de la Tamise. La courbe accentuée s'arrête devant l'abbaye de Westminster. A ce monument, le plus célèbre de Londres, le Palais et le Parlement vinrent s'annexer plus tard. Extérieurement, la cathédrale est si com-

plètement restaurée qu'on peut la dire moderne. Intérieurement, elle a plus d'un trait de ressemblance avec celle de Reims, qui fut finie la même année 1269, où Westminster fut consacré. Le chœur seul était terminé lorsqu'on y transporta le corps d'Edouard-le-Confesseur; et les vitraux n'étaient pas faits. La cathédrale est l'œuvre de trois siècles. Jusqu'à la Réforme, on ne fit que l'embellir. Elle est malheureusement encombrée de tombeaux souvent médiocres, dont les ambitieuses sculptures s'élèvent fort haut. Et cependant, au seuil de cette splendide cathédrale, une émotion étrange s'empare de moi. C'est mon premier contact avec l'art sur la terre d'Europe et j'en reste tremblante et saisie.

L'ombre danse, sournoise, autour des stalles du chœur. Elle se tapit entre les tombeaux, près de ces "gisants" dont quelques-uns ne sont plus que des noms. Mais une lueur mourante glisse des hautes verrières, touchées par les dernières clartés du jour. Elle cherche l'autel dévasté dont le Tabernacle est absent. L'auguste basilique n'est plus qu'un temple froid au Dieu austère et lointain de la Réforme! Seul vestige de son glorieux passé de foi catholique, saint Edouard-le-Confesseur veille en priant sur l'antique abbaye désolée où semble flotter encore, sous ses hautes voûtes gothiques envahies lentement par les ténèbres nocturnes, un persistant et subtil parfum d'encens...

La pluie torrentielle nous fait gagner nos autocars en hâte. Nous nous arrêtons à New Westminster Abbey. Cette vaste église de style byzantin unit à une remarquable sobriété de lignes une prodigieuse

richesse. Rutillement des ors, éclat des splendides mosaïques, beauté des marbres rares aux doux reflets de moire satinée du plus beau ton de gris ou de vert... Recueillement des chapelles latérales, dévotes et retirées... Au centre du chœur, l'archevêque entouré de son Chapitre préside à la psalmodie des vêpres. De petits clercs aux yeux vifs, aux éclatantes tuniques manient les lourds et riches antiphonaires et mêlent leurs trilles légers d'oiseaux au timbre grave des chanoines.

Le brouillard se dissipe. Nous admirons le Palais de Buckingham, où nos gracieux souverains habitent en ce moment, ainsi que l'indique le drapeau flottant à son faite. Nous nous dirigeons vers Hyde Park. Situé en plein cœur de la ville, ce beau parc de cent cinquante hectares est traversé par une rivière mi-naturelle, mi-artificielle. Au centre, le somptueux monument élevé par la feuë Reine Victoria à son époux Albert, prince consort, se dresse majestueusement. La reine préleva sur sa cassette particulière la moitié du coût fabuleux de ce superbe monument. Le peuple anglais fournit le reste.

Quel est donc ce rassemblement ? C'est, dit le guide en riant, le "Nonsense Corner". Là, tous ceux qui désirent haranguer la foule peuvent le faire à loisir. La police, dit-on, intervient souvent et interrompt inopinément le conférencier improvisé, car la liberté a partout des bornes. N'importe ! Quelle aubaine pour les utopistes de pouvoir enfin exposer devant un auditoire nombreux, sinon convaincu, leurs rêves de poètes ou d'hurluberlus ! On devrait partout établir ces chaires plaisantes. Eh ! qui sait

s'il s'y débiterait plus d'insanités que dans notre pays au temps des élections ?

Nous rentrons enfin au **Grand Central Hotel**, en face de la gare de **Marylebone** et non loin du **Regent Park**. Nous sommes fourbus. Je meurs de faim. L'hôtel est immense et somptueux. Le hall, tendu de rouge et orné de palmiers, est luxueusement sobre. Notre chambre est fort grande. Mais le brouillard y a pénétré avant nous; aussi on y gèle consciencieusement.

Après dîner, nous nous hâtons d'adresser un rassurant câblogramme à nos familles respectives. Mais lorsqu'il s'agit d'en régler le prix, nous voilà bien embarrassées... Lucile n'est pas plus savante que moi. Comment se débrouiller avec ces couronnes, ces demi-couronnes, ces deniers? — "Payez-vous!" disons-nous en riant au vieux caissier, amusé derrière son guichet et qui nous lorgne par-dessus ses lunettes; et nous lui tendons généreusement notre porte-monnaie. Il fait son choix et nous rend le reste.

Puis, en prévision du lendemain, dimanche, nous partons à la recherche d'une église. Nous montons au hasard le **Marylebone**, quartier d'hôtels et d'hôpitaux. Grâce à deux de nos compagnons qui viennent d'en faire la découverte, nous pénétrons dans l'humble église de **Notre-Dame du St-Rosaire**, se dissimulant, timide et comme honteuse de sa pauvreté, au côté d'un étincelant cinéma. Nous prions avec ferveur pour la protestante **Angleterre**; et nos cœurs d'exilées volontaires se consolent. Sur cette terre étrangère et lointaine, nous avons trouvé la maison du meilleur Ami.

Nous risquons une courte promenade sur un boulevard banal et d'aspect populaire. Nous croyons retrouver notre rue Ste-Catherine! Au bord du trottoir, des kiosques inélégants offrent aux gens affairés une station de téléphone. Les entrées des stations des tramways souterrains ne sont que de simples trous où les Londoniens s'engouffrent et disparaissent. Quant aux autobus et aux tramways de surface, ils sont vraiment bien laids! Les tramways surtout, avec leur raide escalier en colimaçon conduisant à l'impériale, juché à une hauteur exagérée, sont affreux avec un air d'équilibre instable des moins rassurants... Il paraît qu'ils sont solides. La circulation se fait en sens inverse de la nôtre: la droite appartient aux voitures montant la rue; et la gauche, aux véhicules la descendant. Pour ignorer cette coutume, Lucile faillit être renversée par une bicyclette. Cet usage remonte, dit-on, au moyen âge. Les chevaliers et les guerriers pouvaient de la sorte plus aisément dégainer, dans les rencontres et escarmouches.

Quel spectacle disgracieux la ville de Londres n'offre-t-elle pas aux étrangers en ce samedi soir! Les *bars* regorgent de clients et même de clientes. Les voiturettes d'enfants stationnent au seuil des buvettes, pendant que les mamans assoiffées se désaltèrent sans vergogne. A dix heures, les portes se ferment. Alors, les rues situées dans les quartiers populaires se transforment en ruches bruyantes. Timide, silencieux et discret par nature, le Londonien prend alors sa revanche! Soit qu'il se tienne à lui-même de vagues soliloques scandés de gestes

larges, soit qu'il se joigne à un groupe bruyant et tapageur, il ne parvient à se calmer qu'à la vue d'un *policeman*. C'est un aspect de la grande capitale anglaise et sûrement pas le plus édifiant. Nous l'avons trouvé si typique et si peu rassurant à la fois, que je ne puis me défendre de le relever.

## HAMPTON COURT — WINDSOR

DIMANCHE, 24 MAI

Sept heures du matin, Londres s'éveille; et c'est un lent réveil de dimanche, tardif et silencieux. Un lourd ennui plane sur la grande cité. Quelle différence entre cette tristesse latente et la joie de nos clairs et gais dimanches chrétiens! Une foule serrée se presse dans la petite église de Notre-Dame-du-St-Rosaire: servantes, chauffeurs, petit peuple en humble tenue. Dans son évidente pauvreté, elle est fort pieuse, la sombre église londonienne aux murs vaguement rosés, ternis et souillés par la poussière de charbon!

Après déjeuner, nous montons aussitôt dans les autocars; le courrier s'impatiente. "L'American Express" vient de nous envoyer de Paris l'un de ses guides. M. Mortagne nous accompagnera désormais jusqu'à la dernière étape de notre voyage. Il semble, dès la première rencontre, que nous aurons à traiter plus avec un homme d'affaires qu'avec un gentil-homme. Nous nous le tiendrons pour dit.

Pour regagner le temps perdu à attendre nos dévots compagnons, nous filons à toute vitesse à travers la ville, apparemment plongée dans le silence

et la torpeur la plus complète. *White Hall* nous apparaît, dans une vision rapide. Nous repassons devant *Hyde Park*, où des moutons dodus ratissent sans trêve, de leurs petites dents acharnées, l'herbe courte du pâturage. Nous traversons de somptueux et paisibles quartiers et nous voici enfin dans la campagne. De petites villes coquettes, ou plutôt de gros villages, d'aspect riant et propre, la coupent par endroits. Il pleut à plein ciel, par lourdes averses, souvent traversées par un rayon de soleil moqueur. L'herbe rutilé alors, avec une fine perle de pluie au bout de sa langue pointue. Les arbres, dont plusieurs se couronnent d'une rose floraison, offrent aux brusques éclats de l'astre capricieux leurs feuilles ruisselantes et laquées.

Notre autocar s'arrête devant *Hampton Court*, splendide demeure construite par le cardinal Wolsey ministre sous Henri VIII. A la chute de son ministère, le roi s'en empara. Le palais fut considérablement augmenté par Guillaume II et la reine Marie, sur les plans du célèbre architecte, sir Christopher Wren. Il sert maintenant de musée; mais son intérêt principal ne vient pas de là.

Ses superbes jardins s'allongent à perte de vue, couvrant près de huit cents acres de terre. Ils offrent au regard charmés l'harmonieuse profusion des fleurs les plus rares, aux tons les plus riches et les plus savamment mariés. Le temps s'est provisoirement mis au beau. Nous nous promenons avec délice dans les larges allées de ces parterres somptueux, bordés d'ifs taillés, la plupart centenaires. Dans le charmant jardin de Henri VIII, des corolles

déliçates aux nuances bleutées s'unissent à la blancheur mate des alysses minuscules disposées en bordure, au chatoyant velouté des pensées, aux branches embaumées des héliotropes. Oh! l'exquis petit jardin d'amour, avec sa vasque murmurante, le vol rapide des oiseaux le traversant d'une aile prompte, en jetant sur sa paix mystérieuse, troublante et parfumée, la note fraîche de leur claire chanson!

Aussi loin que l'œil peut porter, les grands jardins féeriques offrent à sa contemplation leur soyeux tapis verts piqués du vif éclat de leurs parures fleuries. Des ifs taillés forment les gigantesques initiales de William and Mary. Les lauriers blancs et roses ploient sous l'odorant fardeau de leurs grappes parfumées. Un coin rustique offre aux regards charmés la variété sauvage de sa fruste végétation, tandis qu'une admirable allée plantée de mille chênes, soigneusement alignés à droite et à gauche, fournissent un merveilleux sous-bois, où le soleil fait briller de lumineux effets de rayons... Ah! que nous sommes ravies, mon amie et moi, et que nous laisserions volontiers partir ce groupe bruyant qui admire précisément ce qui nous intéresse le moins! Les messieurs s'extasiaient devant les belles grilles de fer forgé fermant les jardins du côté de la Tamise et les troncs énormes des chênes, sans presque regarder les délicates fleurs tendant vers eux leur pur calice! Le culte des fleurs reste surtout, je pense, une dévotion de femme...

Le soleil continue de jouer à cache-cache derrière l'écran des lourds nuages chargés de pluie.

Nous reprenons notre course rapide. Parfois la rivière aux capricieux méandres nous apparaît pour disparaître bientôt derrière un rideau de verdure. *Runnymede*, la petite île de Jean-sans-Terre, baigne ses pieds dans l'eau calme, en s'y reflétant. C'est là qu'en 1216, le roi se vit contraint de signer la *Grande charte*, document initial de la Constitution anglaise. La tour rosée du château de Windsor se découpe, tout au fond de l'horizon, sur le firmament dégagé des nuages. Mais nous nous dirigeons plus loin encore : à Boulters Lock. Une écluse ferme la Tamise, dont le cours cesse d'être navigable. Le "Mapledurham", joli bateau-observatoire, nous conduira jusqu'à Windsor.

Promenade enchantée ! Malgré les fréquentes averses nous reléguant dans le salon, nous jouissons à pleins yeux du spectacle ravissant qui nous est offert. De riches villas s'étalent sur les rives fleuries de la Tamise, égayées par des bosquets de fleurs diaprées, blotties à l'ombre des hautes futaies dont le fin panache se balance à la brise légère. Le soleil brille de nouveau dans le firmament redevenu limpide lorsque nous apercevons l'imposant château de Windsor. A ses pieds, la petite ville à qui il donne son nom se presse comme pour chercher protection à l'ombre de sa formidable masse. Devant nous, les arches aux longues arcades d'un vieux pont chevauchant la rivière s'y mirent en tremblant. Des rameurs rapides, sur leurs esquifs pointus et légers, se préparent vigoureusement aux régates prochaines. Tête nue, le torse bruni par le soleil, ils plongent en cadence leurs longues perches dans l'eau cependant

qu'à l'arrière, un compagnon s'aide du portevoix-pour indiquer aux rameurs la bonne direction à suivre. Près de la rive, des cygnes au long col évoluent avec grâce: petites nacelles de blanc duvet flottant sur l'onde couleur de ciel!

Nous déjeunons avec entrain et appétit à "Riversholme Hotel". Bâtie au XVII<sup>e</sup> siècle et habitée par sir Christopher Wren, la vieille demeure plonge ses assises dans la rivière. Par les larges baies, le regard embrasse tout le paysage s'arrêtant avec satisfaction sur le minuscule et délicieux jardin anglais, fleuri de roses, parfumé de muguet, enguirlandé de volubilis qui entourent la maison.

La petite ville de Windsor est fort animée en ce bel après-midi. Déjà, la foule envahit la grande terrasse du château. N'est-il pas l'intérêt, le centre, la vie même de cette cité dont il fait aussi le renom? C'est la plus ancienne des résidences royales d'Angleterre. Le château actuel date de 1154: du moins la cour d'honneur, le donjon et les deux tours de l'ouest. Edouard III y naquit en 1312; il y fonda l'ordre de la Jarretière, en souvenir de la Table-Ronde. Au XV<sup>e</sup> siècle, la chapelle St-Georges fut ajoutée aux dépendances du palais. C'est une fort belle nef de style perpendiculaire, analogue à la chapelle d'Henri VIII, à Westminster.

Le château de Windsor jouit d'une situation magnifique. La vue, du donjon, porte si loin que la nature, dirait-on, a voulu qu'elle devienne la demeure d'un roi afin qu'il puisse embrasser le plus possible de ses domaines par le regard. Dans la basse vallée, coupée par le mince ruban argenté de

la Tamise, les toits rouges des maisons émergent de la verdure pâle des arbres comme d'éclatants coquelicots dans un champ de blé verdissant. A la ligne d'horizon, les pentes douces se noient dans une buée vague, confondues avec les nuages ouatés, errant encore dans le firmament à peine lavé des récentes averses. Le roi vient à Windsor quatre ou cinq fois l'an. Il y passe parfois trois mois entiers, goûtant le calme repos offert par cette princière demeure, perchée sur sa colline comme une forteress imprenable. Il y viendra demain. On ne visite donc point le château. Devant la terrasse monumentale d'où la vue domine de haut la vallée, une sentinelle monte la garde, baïonnette au canon, son jeune visage à demi enfoui sous le casque énorme et duveté des Highlanders. Les petits Etoniens, proches voisins de Windsor, déambulent dans la grande cour avec désinvolture et insouciance. Des étudiantes, sorties elles aussi de quelques *Séminaires* proches, se promènent en caquetant gentiment et en faisant des grâces.

Nous visitons le célèbre collège de Eton; ou plus exactement, on nous permet de pénétrer dans la vaste cour d'honneur. Pavée de pierres aux âpres saillies, elle offre un grand quadrilatère entouré de vieux bâtiments d'aspect sévère. La cage semble bien austère, qui retient ces joyeux oiseaux prisonniers! On y reçoit annuellement mille cent enfants, y compris soixante-dix boursiers. Le costume des Etoniens a vraiment fort grand air: redingote noire accusant la taille et se terminant, derrière, par la classique *queue-de-morue*, long pantalon,

plastron immaculé, boucle noire, col blanc aux coins cornés, gants blancs, haut-de-forme soyeux, souliers vernis, *stick* léger. Avec leur joli teint de fillette et le blond doré de leurs cheveux, ils ont tous l'air de petits lords.

Les autocars nous emportent de nouveau. La campagne anglaise, encore humide des derniers orages, sourit à travers ses pleurs, comme on voit un frais visage couvert de larmes se détendre et s'éclairer soudain d'une joie subite. Nous sommes à Stoke Park. Nous traversons un petit cimetière fleuri: humble enclos d'une modeste église protestante. Celle-ci garde la tombe de Thomas Gray, l'élégant et délicat élégiaque anglais. Sous cet if millénaire, en face de l'église, il composa un touchant et célèbre sonnet à la mémoire de sa mère. L'arbre succombe de vieillesse, entouré de respect et de soins en souvenir de celui qui reçut à son ombre une si noble inspiration.

Le soleil décline lentement, les ombres s'allongent, douces et mélancoliques. Des couples joyeux, des familles entières reprennent comme nous le chemin de Londres, des gerbes de fleurs printanières plein les mains. Nos voitures roulent à grande vitesse. Quelques pèlerins, las de cette longue randonnée, dodelinent comiquement de la tête. Ils ont trop vu et trop admiré. Le sommeil s'installe sur leurs paupières alourdis... et nous nous indignons. Se peut-il qu'on se permette de dormir, quand il y a tant encore à voir! Après une course de plus de deux heures nous rentrons dans la ville, beaucoup plus animée qu'elle ne l'était ce matin.

Après-dîner, quelques pèlerins visitent le musée de cire de Madame Tussault: une sorte de musée Eden, je crois. Il paraît que c'est intéressant. Pour nous, désireuses de revoir plus à loisir l'opulente cité, nous montons dans un taxi. Le ciel s'opalise. L'ensemble un peu terne de Londres s'atténue dans l'ombre bleutée du soir tombant. Cette fois, la grande capitale sait nous plaire. Ses palais, ses édifices, ses monuments, ses parcs, sa charmante rivière, son illumination discrète lui donnent un cachet de rare distinction. Nous revenons à l'hôtel, ravies de notre promenade et enfin conquises à l'incontestable beauté de la royale et splendide cité.

#### LUNDI, 25 MAI

L'éclat d'un jour lumineusement beau réjouit la ville lorsque nous nous apprêtons à la quitter. Des fenêtres de notre chambre haut perchée, nous découvrons une perspective très étendue sur l'énorme cité. Un seul *gratte-ciel*, comme honteux de sa solitude, émerge de la plaine infinie des toits et des cheminées. Je me détourne de ce monstre, l'œil blessé, pour le reporter plutôt vers ces innombrables tuyaux de grès. Impossible de les compter: il y en a trop! Quelle aimable cité pour les engoulevants! Mais le Père Noël a sûrement beaucoup de mal à faire sa tournée légendaire: les cheminées sont si étroites et si hautes! Il est vrai qu'on voit si peu d'enfants à Londres que sa besogne doit être singulièrement mince! En revanche, les chiens tiennent le haut du pavé.

Après le petit déjeuner, en attendant l'heure de prendre le train, nous flânons aux alentours de l'hôtel. Nous remarquons beaucoup de choses intéressantes... ou qui du moins nous intéressent. Dans le but d'amoinrir le bruit, plusieurs rues sont pavées de bois. Ce sont des blocs de bois franc, carrés, d'une douzaine de pouces d'épaisseur, réunis entre eux par une sorte de ciment goudronné. Les numéros des maisons se suivent à la file, sans division par nombre pair et impair. Les magasins étant fermés à cause de la fête, nous emportons le regret de n'avoir pu en visiter un seul.

On parle à Londres une langue infiniment plus élégante et plus correcte que le pauvre anglais dont nous nous servons au Canada. Notre guide nous en a fourni abondamment la preuve. Au premier moment, cet anglais fortement articulé nous étonne; mais nous en venons bien vite à l'admirer. Les tournures de phrases, employées dans le langage ordinaire, sont beaucoup plus exactes que les nôtres. Nous remarquons hier, au cours de notre promenade aux environs de Londres: "House to be let — House to be sold". Peut-être nous manque-t-il ce souci de bien dire, cet orgueil de bien parler, quelle que soit la langue dont nous faisons usage. Les Européens le possèdent au plus haut chef; et nous devons les en louer. Ah! nous n'y gagnons guère à nous américaniser! Pour ce qui se rapporte à l'anglais que nous employons, nous avons tout à y perdre.

Nous prenons le train à la gare Victoria, en route vers Douvres. L'image que nous garderons de

l'Angleterre sera forcément bien incomplète. N'importe! Nous emporterons d'elle d'aimables visions. Le train file à travers la grasse campagne. Nous sommes très confortablement installés dans notre compartiment de première. Le frais tapis vert des prairies se pique ça et là de la touche hardie d'un toit de tuile rouge émergeant d'un bouquet d'arbres. Le paysage fuit, rapide, comme dans un immense kaléidoscope. Un ruisseau, un massif de chênes, un clair étang, une plaine émaillée de fleurs, des troupeaux broutant l'herbe haute, une profonde vallée s'élevant en pente douce... Soudain, un grand cri nous échappe: la mer! Entre deux collines déboisées, elle nous apparaît, étincelante sous les feux du soleil. C'est Douvres! Nous quittons le train, passeport en mains; et nous voici sur le "Princess Astrid"; un joli bateau confortable, blanc comme une mouette. Nous déjeunons à bord.

La côte anglaise fuit rapidement à nos yeux. Je la vois disparaître avec indifférence. Ah! que je serais émue en voyant se perdre ainsi à l'horizon la côte de France! Nous atteignons bientôt la haute mer. La Manche paisible n'a pas une ride sur son beau miroir d'acier fin. Le sillage du navire laisse une traînée d'or éclatant, lentement effacée dans l'extraordinaire immobilité de la mer capricieuse. Car la Manche a de terribles réveils et de redoutables colères. Aujourd'hui, elle se fait toute douce pour nous charmer. Au loin, sur la mer ronde, semble-t-il, comme une mappemonde, des bateaux gagnent les côtes encore invisibles. La fumée opaque tourbillonnant par lourdes gerbes des noires

cheminées se mire dans l'eau sommeillante, aux reflets tantôt glauques et sombres, tantôt pâles ou délicieusement bleutés. Nous abordons bientôt à Ostende, en Belgique. La traversée aura duré quatre heures à peine. J'en garde un souvenir enchanté. Personne, bien entendu ne s'est avisé de souffrir du mal de mer. Il aurait fallu y mettre, cette fois, une bonne volonté par trop évidente!

### LA BELGIQUE

L'animation et la gaieté règnent dans le port d'Ostende, bien exposé au soleil. Autour de nous, tout le monde parle français; un charme nouveau s'ajoute, de ce fait, à l'agrément de cette aimable ville d'eau. Sans doute, la douce langue ne trouve pas ici sa pleine harmonie; comme elles sonnent joliment, cependant, les belles syllabes françaises sur ces lèvres flamandes!

Aux Douanes, nos valises ne sont pas même ouvertes. En un tournemain, les porteurs enlèvent nos bagages promptement hissés sur l'impériale de l'omnibus, et dirigés vers l'hôtel Osborne, où nous descendons. Les plus pressés d'entre nous s'engouffrent dans la voiture; pour nous, bien occupées à considérer le spectacle nouveau qui nous entoure, nous sommes les dernières à rentrer à l'hôtel. Par les soins de M. Mortagne, notre courrier, le souci de veiller à nos bagages nous est épargné; celui-là et bien d'autres encore! Quel ennui, s'il fallait se mettre en quête de chercher un hôtel! Voilà le grand avantage de voyager sous les auspices d'une agence:

les novices y trouvent un sérieux profit. C'est un art de savoir découvrir le bon et confortable gîte où l'on nous offrira un service excellent! "L'American Express" y pourvoit à notre profit. Elle nous fournit encore des guides intéressants, aimables et courtois, de luxueux autocars, et presque partout, des hôtels de premier ordre. A moins d'y mettre une évidente mauvaise foi, personne ne peut trouver à se plaindre de quoi que ce soit. Mais il y a toujours des mécontents: c'est entendu. Nous n'en serons pas. Pourquoi gâter un si beau voyage par des exigences de parvenu?

Le port intérieur pénètre jusqu'au cœur même de la ville. Des barques de pêche s'y balancent rêveuses, en se frappant de la quille. Des filets gris et bleus sèchent au grand soleil. De robustes Flamandes aux joues rouges comme des pommes d'api reviennent du marché, ployant sous le faix de lourds cabas chargés de provisions.

Notre jolie chambre perche au cinquième étage. De la porte-fenêtre, nous découvrons une vue superbe sur la Digue. La mer est si lumineuse qu'à peine pouvons-nous y jeter les yeux. A l'est, du côté de la ville, les fins clochers de l'église St-Pierre et St-Paul émergent de la multitude des toits plats ou pointus, à la flamande. Près du môle, d'heureux pêcheurs forment une haie de chapeaux de paille: à peine l'hameçon touche-t-il la mer qu'il s'agite aussitôt et ramène un frétilant butin.

Après dîner, nous nous promenons à pas lents sur la Digue, bordée de magnifiques hôtels et de somptueuses villas. Elle aboutit à une belle plage

de sable blond couverte de milliers de cabines de baigneurs. A cette heure, une foule élégante et désœuvrée circule le long de la jetée, ou s'arrête sur le parapet pour contempler le coucher du soleil sur la mer. L'horizon s'embrase. La Manche prend tour à tour des tons d'algue marine pour se foncer d'émeraude avant de devenir bleue. L'astre lumineux disparaît lentement dans un éblouissement d'or, majestueux et solennel, rouge comme une immense et sanglante hostie.

Le Casino d'Ostende, le "Kursaal", célèbre pour ses splendides concerts, est bien l'endroit idéal où passer la soirée. Une luxueuse salle octogonale présente un vaste espace où cinq mille personnes peuvent s'attabler à l'aise. Un orchestre composé de cent musiciens offre aux auditeurs un programme savamment élaboré. J'en détache quelques numéros : une *suite d'orchestre*, de Pierné, les *Préludes* de Liszt, une *Ouverture* de Berlioz. Précieux régal ! Pour clore cette fête harmonieuse de l'oreille, Mlle Tourovetz chanta la *Cavatine de Sémiramis*. Sa voix chaude, enveloppante, souple, d'une ampleur incomparable, acheva de nous charmer.

Lorsque nous sortons du "Kursaal", il fait nuit noire. Nous respirons à pleines lèvres la brise saline apportée par le vent. La mer vient battre la Digue de ses vagues au profond murmure, berceur comme un chant et triste comme une plainte. Parfois, cette plainte n'est plus qu'un long soupir, une monotone mélopée... De quoi la mer se plaint-elle donc ? Elle n'a pas d'âme, cependant, pas même un cœur difficile à combler... Allons ! ne nous attristons pas.

Rentrons. Si le mal du pays nous saisissait soudain, quand nous n'en sommes encore qu'au début de notre voyage!

### MARDI, 26 MAI

Par d'étroites petites rues, nous nous dirigeons vers le monastère des Clarisses. La porte cochère s'ouvre, mystérieuse, à notre coup de sonnette, et se referme aussitôt sur nous. Un préau fleuri précède la chapelle toute simple et riante dans son aimable pauvreté. Des chaises de paille servent à la fois de prie-Dieu et de chaises. On ne trouve des bancs, dans les églises européennes que dans les lieux de pèlerinages, tels que Lourdes et Ste-Anne-d'Auray. Nous ne regrettons pas leur inélégance. Les dalles de marbre ou de pierre étant trop froides pour qu'on puisse s'y agenouiller, on fait pirouetter la chaise sur elle-même: et voilà! Quel tapage pourtant lorsque ce mouvement s'accomplit par une foule! Chaque système comporte son inconvénient.

Après la messe, une Clarisse toute courbée par la vieillesse et les infirmités nous salue avec cordialité. Elle a quatre-vingt-dix ans. La figure ridée en tous sens marque son grand âge; mais les yeux sourient dans ce calme visage d'aïeule. Sa vie paisible s'écoule entre les murs de cette sainte maison depuis plus de soixante-quatre ans. Elle connut Ostende avant son rapide développement. La mer y faisait alors de fréquentes invasions et de terribles ravages, car la Digue n'était point construite, dans ce temps-là. Elle s'étonne de ce que nous venons de si loin, et s'inquiète en apprenant que nous visiterons plu-

sieurs pays de l'Europe. Deux jeunes filles qui voyagent sans leurs parents! Une jeune religieuse, rougeaude et timide, lui offre l'appui de son bras. Nous prenons congé. La Clarisse sourit par toutes ces rides, de ce bon sourire plein d'indulgence émue des vieillards. Nous traversons le préau fleuri; elle nous suit encore des yeux, en rêvant un peu, pendant que la porte se referme sur nous. Charmant tableau, bien digne d'inspirer le pinceau d'un artiste! Cette jeune religieuse, fraîche comme une fleur printanière aux côtés de cette vénérable aïeule chargée d'ans, au teint fané comme une feuille d'automne respectée par l'hiver, quel touchant et ravissant contraste!

Nous errons au hasard à travers la ville. Nos pas nous conduisent à l'église St-Pierre et St-Paul. On y fait la cérémonie de la 1ère Communion. Garçons d'un côté, filles de l'autre chantent en langue flamande, avec plus de bonne volonté et d'entrain que de justesse et de mesure. Les petites filles, guidées par les Sœurs de St-Vincent de Paul, suivent du regard les mouvements souples de la grande cornette blanche, battant de l'aile comme une mouette ou planant comme une colombe au vol soudain suspendu. Plus loin, nous découvrons la sombre église des Capucins, où l'on voit des Vierges dorées vêtues de robes somptueuses: soie brodée rehaussée de perles et de dentelles, à la mode espagnole. Alourdies comme des Infantes dans leur rutilante toilette, les madones sourient en tendant à bout de bras leur petit Jésus. Au mur, des ex-voto naïfs suspendus à des clous adressent leur incessante prière: figures d'enfants de la taille du doigt majeur, jam-

bes ou mains de cire blanche... Muette imploration ou timide merci pour une grâce à obtenir ou pour une faveur accordée: un petit enfant mourant et ramené du tombeau, un autre qui va bientôt naître; un membre guéri ou un membre à guérir... Dieu sait quelle est la supplique représentée là par ces humbles figurines!

A ce moment du jour, le Bassin du Commerce entre en pleine activité: le poisson s'étale dans des corbeilles débordantes, tout le long des quais. Turbots, merlans, soles et thons fraternisent; écailles nacrées, mouchetées, rutilantes, ils sont palpés, flairés, marchandés par des ménagères en cheveux et finalement rejetés dans les paniers. C'est trop cher! La poissonnière, fort occupée à faire un "petit prix" à une cliente, ne s'en préoccupe guère. Celle-ci, d'un air compassé, extrait péniblement son porte-monnaie de la poche de son ample robe élimée. Encore quelques belgas de moins enlevés au maigre budget!

Le beau, le clair soleil! La Rue de la Marine en est tout égayée. Les petites tables des cafés, non contentes d'empiéter sur le trottoir, débordent sur la chaussée même. La lumière rit sur les comptoirs gras, sur le marbre douteux des tables et jusqu'au fond d'un verre à moitié rempli de vin, dans lequel une abeille se noie. Comme c'est amusant de déguster une consommation en plein air! Mais la poussière? Il ne faut pas y regarder de trop près! Mais les microbes? Bah! on perd, à voyager, cette délicatesse excessive, propre à ceux qui n'ont point encore goûté la saveur de l'aimable poussière des

routes. Elle possède un charme bien spécial. Demandez plutôt à ceux qui ont eu, dans leur vie, la bonne fortune de s'en délecter!

Nous quittons Ostende à regret, non sans avoir *magasiné*. (Quel dommage que ce très joli mot ne soit pas français!) Nous montons dans l'autocar, mon inséparable Lucile à mes côtés. Il fait beau temps: la vie est belle!

En route, nous croisons le petit tramway desservant la ville. Il galope péniblement sur ses quatre roues, comme un bidet poussif. Une double tige de fer arrondie au sommet et s'appuyant au fil pour capter le courant forme sa perche, énorme et disgracieuse. Il fait un tapage d'enfer. On retrouve ce type de voiture dans presque toutes les villes d'Europe. Seule, Milan s'offre le luxe de tramways ressemblant aux nôtres.

Nous traversons en trombe plusieurs petits villages fort pauvres. Les hommes sont à l'"estaminet". Ne nous scandalisons pas. C'est le café: *le cercle*, si l'on veut; ils y vont, sans doute, pour prendre une consommation, mais ils s'y assemblent surtout pour leur partie de manille ou d'échecs. Pendant ce temps, les femmes sont aux champs, courbées sur leur rude besogne. Voilà qui est bien fait pour plaire à quelqu'un qui ne se cache point de dire sa joie à ce spectacle! Celui dont je parle regrette amèrement l'époque abolie où la femme était soumise au plus dur esclavage... Le plus étonnant, c'est que cet homme-là garde toutes les manières d'un gentilhomme! Explique qui peut!

Nous entrons dans Bruges par la vieille porte

d'Ostende. Bruges-la-Morte... on songe au doux poète du Béguinage, Georges Rodenbach, dont le fin portrait éclaire l'une des petites salles du Musée du Luxembourg à Paris. Autrefois Bruges, la Venise du Nord, connut la célébrité et se flattait orgueilleusement de son enviable réputation. Elle vit maintenant de son glorieux passé, comme une aïeule pensive s'incline longuement sur sa jeunesse heureuse. De toutes parts coupée de canaux, poétique et noble, sa vie est réfugiée dans son beffroi et son âme chante parfois par son beau carillon. Au centre de la ville, nous descendons des autocars et nous commençons notre minutieuse visite. Notre guide nous attend. Cette jeune femme sans doute fait partie d'un club de *globe-trotter*. En dépit de la chaleur accablante, elle nous entraîne à sa suite dans une course échevelée à travers la ville.

Notre première halte à la Chapelle du St-Sang nous permet d'admirer une belle église gothique de la meilleure époque. Entre autres richesses, le Trésor conserve une superbe *monstrance* d'argent merveilleusement ciselée, sans parler de la magnifique châsse du St-Sang, splendidement ouvree: l'œuvre du Brugeois Jean Crabbe. Elle remonte à l'an 1617. Le lundi qui suit le 2 mai, une procession solennelle promène à travers la ville en fête la précieuse relique. La sainte Ampoule contient une partie du sang répandu par Notre-Seigneur sur le Calvaire. Donnée en 1147 par Guillaume de Melin, Patriarche de Jérusalem, à Thierry d'Alsace, comte de Flandre, il la rapporta à Bruges au retour de la deuxième croisade et la confia au magistrat de la

cité. Depuis lors, elle n'a pas quitté la ville où elle demeure l'objet d'une grande vénération.

Nous franchissons le *Pont-Vert* tout envahi de mousse. Nous admirons le beffroi de l'hôtel de ville, dans lequel soixante-treize cloches dorment au soleil. Nous pénétrons enfin dans le préau du Béguinage. Chaque religieuse possède sa petite maison comme son occupation propre: dentellière, brodeuse ou enlumineuse. C'est bien ici la "Cité de la Paix", comme on l'a écrit. Un pont à trois arches, le vieux pont de la Vigne, l'isole de la ville. Nous nous arrêtons, saisies, au seuil de cet enclos plein de flottant mystère. Les Béguines psalmodiant les vêpres, nous indiquent la chapelle par le timbre de leurs voix pieuses. La Grande-Dame, entourée de ses Filles, occupe les stalles du chœur. Le temps, intimidé semble-t-il, par la paix, le silence, la sérénité profonde de ce lieu, n'ose point en franchir le seuil en le violant. Et si Jeanne de Constantinople, la pieuse fondatrice de ce couvent, revenait de son long sommeil huit fois centenaire, elle ne se sentirait point dépaysée au milieu de ces douces religieuses, si bien pareilles à ses sœurs d'autrefois.

Aux alentours du Béguinage, les dentellières, installées en pleine rue, manient leurs fuseaux avec dextérité. La plupart ont ces figures ovales et pensives des Vierges de Memling. Notre passage ne les distrait pas plus que notre curiosité: leurs doigts agiles promènent les navettes en tous sens, sans que leur délicat travail trouble un seul instant le cours tranquille de leurs calmes pensées. Un vieillard glisse les bobines sur le coussinet, d'où sort une

très fine dentelle: notre étonnement un peu amusé le laisse indifférent. La cathédrale de St-Sauveur, véritable musée d'art, reçoit notre dernière visite. Les vitraux et les pierres tombales nous retiennent particulièrement.

Le charme ténu de Bruges tient à des nuances. Il flotte sur ses canaux sans ride, couvert de mousse. Il plane autour de son beffroi; il erre entre les murs de sa belle cathédrale; il rêve sur le *Minnewater* ou Lac d'Amour, sur lequel se reflète en tremblant l'ombre du Béguinage. On oublie, à l'admirer, ses horribles petits pavés pointus pour ne garder d'elle qu'un souvenir exquis, un peu mélancolique. Bruges-la-Morte... oui, le poète a raison. Elle est morte plus qu'à demi, la vieille cité flamande sommeillant dans sa léthargique langueur!

Nous quittons Bruges pour Bruxelles. La campagne, fraîche et riante, diffère si peu de nos jolies paroisses canadiennes que nos cœurs s'en émeuvent. Nous traversons Gand, ville de plus de cent mille habitants au confluent de l'Escaut et de la Lys. Je pense au roman d'Henri Cauvain: *Le Roi de Gand*, que tout le monde a lu. Mais je souhaiterais plus de silence autour de moi, pour me souvenir en rêvant un peu.

Bruxelles, ville bruyante, animée, a déjà l'air français. Nous descendons à l'hôtel *Cecil*. Après dîner, une longue promenade en taxi nous permet d'admirer la grande cité brabançonne. Pour que nous ne perdions rien des explications complaisamment fournies par le chauffeur, Lucile répète textuellement la moindre de ses paroles, à notre grand

amusement non dissimulé. Elle ne s'en froisse point. Elle sait à quoi s'en tenir là-dessus, et n'en est plus à se rebiffer devant nos taquineries. Elle s'y prête même volontiers, résignée, souriante, et peut-être même inconsciemment flattée d'en être l'intéressant sujet.

### MERCREDI, 27 MAI

Après un rapide petit-déjeuner, je saute dans l'autocar, auprès de ma fidèle amie. Notre guide est l'un des plus intéressants de tous ceux que nous eûmes durant le voyage. Il nous fournit une foule de détails précieux sur les endroits que nous visitons. Nous roulons d'abord sur le Boulevard Adolphe-Marx, très animé à cette heure. Adolphe Marx fut *Bourgmestre* ou Maire de Bruxelles en 1873. En reconnaissance de ses rares qualités civiques, les Bruxellois donnèrent son nom à l'une de leurs plus belles avenues. Un autre Bourgmestre, Jules Anspach, Allemand d'origine, désireux d'assainir Bruxelles, fit endiguer la Senne, petite rivière qui la traversait et dont les crues très rapides occasionnaient de véritables désastres. Il mit sept années à parachever ce formidable travail. Un beau monument rappelle la mémoire de ce grand philanthrope.

Nous descendons de voiture sur la grand'place, en face de l'hôtel de ville. Cet élégant édifice au toit pointu à quatre rangées de lucarnes, dans le style flamand, se couronne d'une tour, l'une des plus gracieuses qui se puissent voir. surmontée d'une statue de saint Michel, patron de la ville. Par l'heureux raccordement de ses parties, les

architectes ont obtenu de faire de cette tour un ensemble très harmonieux, le plus parfait du genre, peut-être. A l'intérieur de ce bel édifice, de riches peintures ornent les murs de salles multiples et somptueuses. Au plafond de l'une d'elles, le guide nous fait remarquer un petit ange mutin sonnant de la trompette et nous suivant attentivement du regard jusqu'à notre sortie de la pièce. Dans l'antichambre, la très curieuse habitude de publier une liste complète des mariages qui se feront dans la ville pendant la quinzaine nous paraît singulière... Que la liste serait longue, si on faisait ainsi à Montréal!

En face de l'Hôtel de ville, les maisons typiques des corporations conservent dans le langage populaire leur dénomination ancienne: au *Renard* confine le *Cornet*, suivi de la *Louve* à laquelle s'appuie le *Sac*, puis la *Brouette*, et enfin le *Roi d'Espagne* ou maison des *Boulangers*. Lorsque Victor Hugo vint se réfugier à Bruxelles en 1851, il habita l'une de ces maisons: la *Taupe*. Une inscription à la façade le rappelle. La maison contiguë, dénommée le *Pigeon*, servit de local au serment des Arbalétriers, au XVII<sup>e</sup> siècle.

Sur la place ensoleillée, des fleurs multicolores et embaumées attirent nos regards et excitent notre convoitise. De six heures à sept heures du matin, le marché aux légumes se tient à cet endroit; de huit heures à six heures du soir, le marché aux fleurs le remplace avantageusement. Mais hélas! un relent d'oignon et d'ail se mêle parfois, dans la brise, au doux arôme des roses...

Au centre d'une large place, le monument de Gabrielle Petit, jeune fille de vingt-quatre ans, rappelle le souvenir de l'héroïque patriote, fusillée par les Allemands pour espionnage pendant la grande guerre. Elle tombe bravement sous les balles en disant: "Je veux montrer comment une fille belge sait mourir pour son pays. Vive le Roi! Vive la Belgique!" — Bravo! Il n-y a pas que les hommes qui sachent mourir pour leur drapeau!

Le Palais de Justice, l'un des plus beaux édifices de la ville, coûta soixante millions de francs avant la guerre. Pendant l'occupation allemande, de 1914 à 1918, les ennemis ont enlevé les portes de bronze du Palais, d'un poids de huit cents kilos, pour en faire des munitions. A ce trait, on les reconnaît aussitôt. Les deux cent quatre-vingts chambres de l'édifice servaient de baraquement aux officiers et aux soldats du Kaiser.

Le monument de Godefroi de Bouillon, dévotement salué par Lucile en souvenir du prénom de son père, se dresse sur une Place, non loin de la "Maison du Roi", ornée jusqu'à son faite de clochetons et de pinacles. Mais nous gagnons une rue peu fréquentée. Nous nous arrêtons devant le musée Wiertz. Le peintre habita cette construction peu monumentale, mais très vaste. L'on y trouve, outre des peintures, un petit nombre de sculptures et quelques souvenirs personnels. Cet artiste puissant et original a laissé des œuvres intéressantes, d'un beau coloris et d'une extraordinaire hardiesse de pensée et d'exécution.

Le Palais Royal, le Parlement, la Tombe du Sol-

dat Inconnu défilent rapidement sous nos yeux : nos instants sont comptés. Nous voici enfin devant l'imposante collégiale Sts Michel et Gudule. Commencée au XI<sup>e</sup> siècle et terminée au XVI<sup>e</sup>, elle offre dans ses diverses parties un spécimen complet des styles d'architecture qui se sont succédé pendant cet espace de temps. L'ensemble en est fort majestueux. L'impression produite par ces deux tours hautes de cent pieds est vraiment saisissante. Complètement dégagée des maisons avoisinantes, qu'elle écrase de sa massive silhouette, on l'aperçoit de tous les points de la ville. L'intérieur m'a charmée par sa parfaite harmonie. Les grandes verrières aux tons merveilleusement chauds représentent les plus célèbres miracles du St-Sacrement. C'est le plein midi. Les rayons du soleil irradiant les belles verrières multicolores ; les vieilles dalles de pierre s'illuminent : sur leurs pavés lisses et polis, tous les tons se marient en un mélange fondu. C'est une exquise confusion de jaune doré, de rouge éclatant et de cette couleur pourpre violacée dont Taine disait : "C'est la plus tragique de toutes les couleurs : celle qu'on doit voir dans les extases". La chaire de vérité, merveille de fine sculpture, a bien assez fait parler d'elle pour que je me contente de la mentionner sans la décrire. Mais il semble que les feuilles du pommier symbolique au tronc duquel s'enroule l'inférieur serpent se mettraient à bruire, si un souffle de vent les effleurait. D'immenses statues d'apôtres s'alignent aux piliers énormes de la grande nef. Mais comment passer outre devant celle de saint Michel, si calmement triomphant dans sa victoire

sur Lucifer, et devant l'aimable et douce reine sainte Gudule, aux regards modestement baissés sur sa belle offrande!

La banlieue de Bruxelles. L'Ecole Militaire de Tir National: là, dans le préau, nous saluons la tombe de Miss Edith Cavell, l'héroïque infirmière anglaise tombée sous les balles d'officiers prussiens le 12 octobre 1915. Les femmes ont tenu un rôle glorieux pendant la Grande Guerre. Dans la salle de tir, les jeunes recrues apprennent à manier les armes. Tous ces coups de feu partant à la fois! Un monsieur de notre groupe pousse un cri de frayeur: triomphe! Ni Lucile, ni moi n'avons frémi sous ce formidable éclat. Sur la grande route, près de l'Ecole Militaire, des jeunes conscrits s'efforcent de garder le pas militaire et l'allure martiale, en dépit de l'ardente chaleur. Des enfants encore, le menton imberbe, souriant à notre passage d'un air à la fois douloureux et fier. Pauvres enfants! Ils s'entraînent à un art bien difficile! Quels héros et quelles victimes sortiront de leurs rangs?

Nous rentrons à l'hôtel. Après déjeuner, la plupart des pèlerins se dirigent vers les plaines historiques de Waterloo. Pour nous, nous visiterons Malines et Louvain, les deux villes martyres de la Grande Guerre. Après une course rapide à travers la campagne, nous traversons le village d'Eppeghem, premier lieu de rencontre des Belges et des Allemands en 1914. Là, vingt-cinq mille soldats tombèrent sous les balles ennemies... Mon cœur s'émeut. De l'église bombardée, il ne reste plus que les piliers. Pauvre pays si cruellement ravagé par les

hordes teutoniques! Nous traversons l'humble village de Sempt et bientôt, nous franchissons la porte de Malines. L'ancienne métropole religieuse de la Belgique, mise en vedette pendant la dernière guerre, fut le siège épiscopal du Cardinal Mercier: cette grande figure de savant, de patriote et de saint. Le nom de Palais donné à sa demeure semble bien pompeux: la plus radieuse, la plus sereine pauvreté s'y étale à loisir. Sa misérable chambre aux murs blanchis à la chaux, aux planches disjointes, au pauvre lit de fer ressemble bien plutôt à la cellule d'un anachorète qu'à la chambre d'un cardinal. Son humble bureau de travail n'offre guère plus de luxe: mais un grand crucifix surmonte la table encore encombrée de lettres non ouvertes et de papiers. Tout est bien resté tel que de son vivant; et nous nous demandons, troublées, si la grande ombre imposante de l'illustre cardinal ne va point nous apparaître soudain, pour reprendre, à sa table délaissée, son austère besogne...

De Malines à Louvain, la distance est courte. Cette dernière ville avait autrefois une population de quarante-deux mille habitants. La guerre l'a réduite au sixième. Les plus beaux monuments: l'hôtel de ville, la cathédrale St-Pierre, sont restés debout. Grâce à la générosité des Américains qui ont fourni les fonds nécessaires à sa reconstruction, la célèbre Université catholique a repris son activité. A la porte de Liège par où les Allemands entrèrent dans la ville en 1914, se voient encore les traces des balles, des shrapnels et des obus qui la démolirent en partie... Tout un quartier de la ville

est resté sous ses ruines. Les maisons éventrées, le terrain bouleversé, les éclats d'obus visibles dans les murailles croulantes restent en témoignage de la lutte acharnée qui se poursuit ici. Aux portes d'un grand nombre de maisons, nous remarquons une longue et mince lame de miroir placée au-dessus, en plan incliné. De la sorte, l'image de celui qui frappe se reflète et avertit le maître de la maison. Utile précaution dans un pays et dans une ville si souvent exposés à l'invasion! De même, les étages du rez-de-chaussée se garantissent aux portes et aux fenêtres par d'élégantes grilles de fer forgé. Le dur pays, où il faut sans cesse se protéger, se garer, se défendre!

Après avoir visité rapidement la célèbre abbaye bénédictine du Mont-César, sur les hauteurs de Louvain, nous revenons à Bruxelles par une belle route ombreuse et enchantée. Ce retour par le beau parc de Tervueren, avec ses clairs étangs de Wolurve et sa belle forêt de Soignies, complètent le charme de cette exquise randonnée. Là, saint Hubert se convertit, dit-on, à la vue d'un cerf portant une croix entre ses bois panachés. Belle forêt de mystère pour une telle apparition! Des hêtres énormes y balancent leurs branches pleines de chansons d'oiseaux. Le soleil s'incline à l'horizon et ses rayons s'allongent sur les beaux tapis des pelouses et caresse d'un reflet doré la cime orgueilleuse des arbres. Dans un fouillis de verdure, le blanc château de Lowenstein, le célèbre millionnaire belge si étrangement disparu, se dissimule à moitié. Mais voilà déjà les premières maisons de la ville: nous rentrons à Bruxelles. De-

main, dès le matin, nous la quitterons en emportant d'elle un souvenir charmé.

JEUDI, 28 MAI

Quelques-uns des pèlerins feront le trajet Bruxelles-Paris en avion. Pour nous, nous irons bien sagement par le train, avec la plupart de nos compagnons de voyage. La campagne est banale, quelconque, sans intérêt; sauf St-Quentin relevé de ses ruines, nous n'avons rien vu en route qui puisse nous retenir. De gros nuages menaçants traversent le ciel. Mais comme le train file en les croisant, ils vont porter ailleurs leur pluie et leurs éclairs.

### LA FRANCE

Ce n'est pas sans émotion que je me rapproche de Paris: mon cher Paris dont je rêve depuis si longtemps! Enfin, voici la banlieue. Lucile m'indique une église toute blanche: le Sacré-Cœur de Montmartre! J'entrevois une grande ombre se profilant à l'horizon: la Tour Eiffel! Paris! Paris! Tout le monde descend! Toute la lassitude du voyage monotone que nous venons de faire depuis Bruxelles est vite oubliée. Le train s'arrête sous une marquise de verre: la gare du Nord. Un trépidant autobus où nous trouvons tous place nous conduit au *Grand Hotel du Pavillon* rue de l'Echiquier, près de la Porte St-Denis. Je dois l'avouer: en dépit de mon enthousiasme, ma première impression sur Paris fut défavorable. La rue du faubourg St-Denis, bruyante, tapageuse, étrécie, malodorante, encombrée

de détritrus de toutes sortes laissés là par les marchands de légumes, présente un aspect peu capable de charmer l'étranger. Mais l'humble rue de l'Echiquier, quoique si étroite, est paisible. Un personnel très courtois nous accueille à l'hôtel; et notre chambre tendue de toile de Jouy nous plaît tout de suite. Nos compagnons de voyage nous attendent dans le hall: ils arrivent du Bourget ravis. Je n'en suis pas étonnée, quoique je me garde d'en être jalouse. Le déjeuner est particulièrement joyeux. Mon rêve se réalise: je suis à Paris! Je connaîtrai enfin son aspect, son mouvement, sa vie, son âme! Tant de fois, j'ai essayé de loin de l'imaginer! Mais il faut voir cette ville incomparable pour la juger avec exactitude.

Paris est une ville énorme, affairée, unique; une vie ardente la dévore. Elle est essentiellement joyeuse et animée. Chaque piéton qui passe, rapide, préoccupé, poursuit intérieurement, semble-t-il, une active pensée dont son front s'éclaire. Qu'il coure à ses affaires ou à ses plaisirs, le Parisien porte dans son regard quelque chose qu'on ne retrouve nulle part, un cachet qui lui est tout à fait spécial.

Ville ensorceleuse et charmante! Ses rues sont encombrées, congestionnées, débordées, il faut les traverser au pas de course, en suivant bien les plots, protecteurs de nos vies à chaque instant menacées. Les taxis, lancés à une inquiétante vitesse, circulent dans cette cohue en se jouant. Les chauffeurs placides évoluent à travers autobus, autocars, autos, motocyclettes, voitures, bicyclettes et piétons avec un sang-froid incomparable. Ils intercalent leurs

voitures, d'ailleurs petites, dans un espace réduit et ils en sortent sans incident pour recommencer, la minute d'après, le même manège. Si un maladroit heurte sa voiture, jamais à court, il lui lancera une belle injure et, sans plus s'en soucier, filera son petit bonhomme de chemin. Les larges pourboires l'impressionnent... pas assez cependant pour qu'il quitte son siège et se précipite à la portière! Ce geste de laquais lui paraît indigne de lui. Il portera la main à la casquette, si le pourboire lui semble suffisant; il esquissera une moue expressive, s'il est insignifiant. Il le refusera même, s'il est par trop minime; et celui qui le lui aura offert recevra à mi-voix toute une kirielle de noms... d'oiseaux dont le riche vocabulaire épuisera toutes ses connaissances ornithologiques! L'après-midi se passe en courses. Nous avons cent fois l'impression d'être broyées sous quelque lourd camion: cent fois nous en réchappons. Pour nous rassurer, un avis placé dans la vitre de la portière nous apprend que cette vitre est incassable. Nous pouvons donc risquer un petit tamponnement: il n'arrivera rien de sérieux!

Les vitrines nous retiennent: elles sont faites avec un art discret, et non avec le désir évident d'étaler à la montre toute la marchandise. La largeur des boulevards leur permettrait de recevoir au moins trois fois les nôtres. Les édifices, de lignes sobres et harmonieuses, sont très artistiquement ornés de sculptures, suivant leur style. Paris est bien la ville de l'art par excellence. Les Français gardent le souci de faire de la capitale de leur pays la ville la plus belle, la plus captivante, la plus enchanteresse du

monde. Leur orgueil national, — bien entendu et bien placé, — consiste à persuader l'étranger, par tous les moyens possibles, que Paris est non seulement la plus belle ville du monde, mais encore, la plus fine et la plus spirituelle. Ils n'ont point tort dans leur prétention et leur désir est largement exaucé.

Nous rentrons à l'hôtel, fourbues et enchantées. Le dîner, interminable à Paris, nous retient près de deux heures à table. Nous trinquons joyeusement avec nos compagnons, choquant nos verres à la prospérité de la France et du Canada.

### VENDREDI, 29 MAI

L'autocar nous attend. Notre guide, M. Richard, un vrai Parisien plein de verve et d'esprit, nous fournit pendant la visite de la ville tous les renseignements dont notre avide curiosité est friande. Peut-être s'amuse-t-il parfois en secret de certains étonnements naïfs : des étonnements un peu puérils de provinciaux. Il existe trop de guides, même de bien faits, pour que je m'essaie à décrire les principaux monuments de Paris. L'Arc-de-Triomphe, le Panthéon, la Bastille, le Palais de Justice, la Conciergerie, la Sainte-Chapelle, le Louvre... Voilà ce qu'on montre tout de suite aux visiteurs, en finissant par Notre-Dame.

L'après-midi marque la visite de la Madeleine, du Trocadéro, avec un long arrêt à l'Hôtel des Invalides. Dans la cour d'honneur, nous croisons le cortège funèbre du Général Roch, dont on vient de

déposer le cercueil sur un affût de canon, enveloppé dans les plis du drapeau tricolore. Au son d'une musique militaire le cortège s'éloigne lentement et disparaît au fond de l'avenue.

Nous rêvons un peu devant le tombeau de porphyre de Napoléon, entouré des neuf Sœurs montant silencieusement la garde autour du Grand Empereur. Malgré l'éclat de la lumière qui tombe du ciel par la vaste coupole, une sorte de mystère plane dans cette crypte où repose ce superbe génie qu'on peut bien ne pas aimer, mais qu'on ne peut se défendre d'admirer. Derrière le tombeau, la chapelle St-Louis noyée dans une clarté transparente et dorée, insaisissable comme la Gloire, garde pour elle seule tous les rayons du soleil. Ils font étinceler ses merveilleuses verrières jaunes. Sur le chemin du retour, nous saluons rue Franklin la maison de Clémenceau et nous rentrons à l'hôtel.

Il serait téméraire de croire que dans ces quelques heures, nous avons saisi l'âme même de Paris à la regarder hâtivement à travers ses monuments. Il serait plus téméraire encore de la juger sur des expériences faites à côté, comme seraient par exemple celles qu'on acquiert en fréquentant ses brasseries ou ses cafés de nuit. Comme on se méprend sur Paris! on blâme cette ville jugée légère parce qu'elle est joyeuse, superficielle parce qu'elle est vibrante et qu'elle passe instantanément des larmes au sourire; trop fine et trop spirituelle pour être comprise par ces esprits judicieux et lourds qui la jugent d'un mot sans réplique: Paris, ville corrompue. C'est bientôt dit! Mais ces cafés de nuit si sévère-

ment blâmés, qui donc les fréquentent, sinon les étrangers ? On parle, avec des mines scandalisées, de celui surtout que tous les touristes vont voir et l'on fait la petite bouche pour le nommer. Ça, le vrai visage de Paris ? Allons donc ! Il faut le chercher dans des miroirs plus exacts. Ses monuments, ses musées, ses églises et ses chapelles souvent remplies d'une foule dévote nous découvrent non seulement le visage, mais le cœur exquis de Paris. Ce cœur profond, délicat, d'une ingénieuse charité trouve sans cesse de nouveaux champs d'apostolat à son zèle clairvoyant et infatigable ! Que les visiteurs avides d'émotions malsaines croient bien connaître la Ville Lumière parce qu'ils en ont exploré les bas-fonds, communs à toutes les grandes cités. Persuadés d'acquiescer ainsi une convaincante expérience, ils ne rougissent point de franchir le seuil de ces maisons-là, quittes à chercher, pour se disculper, l'excuse facile de s'offrir le divertissement *classique* de tout voyageur visitant Paris. Dans leur propre ville ou dans leur village, ils éprouveraient l'impression très nette de commettre une action honteuse.

### SAMEDI, 30 MAI

Dès le matin, nous partons pour Lisieux. La coquette cité normande s'étale au soleil, avec sa vieille église St-Jacques portant allégrement ses huit siècles d'existence, ses maisons moyenâgeuses à pignons pointus, son étroite rue aux Fèvres, où la lumière inquiète ose à peine se risquer, fière de son bel hôtel de la Salamandre. Et pourtant, l'intérêt de

Lisieux ne vient pas de là: il tient tout entier dans les chers souvenirs dont la petite ville est remplie. Lisieux, c'est le Carmel et c'est "Les Buissonnets".

Les environs de notre hôtel ne manquent pas de piquer notre curiosité de touristes, toujours aux aguets; mais notre piété de pèlerins prend vite le dessus et nous nous retrouvons tous dans la chapelle du Carmel, pour y entendre le salut. Le révérend Père Directeur nous adresse quelques paroles d'édification: nos voix s'unissent pour chanter hymnes et motets. Instinctivement, nos regards cherchent la châsse de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. Du côté de l'épître, dans une absidiole largement éclairée par sept vitraux aux chaudes nuances, une statue de marbre colorée représente l'aimable sainte dans la position même dans laquelle la mort l'a saisie. Légèrement inclinée sur le côté droit, un pan de son grand manteau blanc ramené sur elle, il semble qu'elle vient à peine de fermer les yeux à la lumière pour les rouvrir aux splendeurs célestes. Un sourire mystérieux effleure ses lèvres; son grand cri d'amour a emporté son âme. Pourquoi faut-il qu'une piété plus généreuse que bien inspirée ait revêtu l'humble carmélite d'une riche tunique de velours brun brodée de roses d'or! Timide et maladroite évocation du vêtement de gloire qui la couvre au paradis, ce pieux symbolisme ne laisse pas de nous dérouter un peu. De sa main gauche, la jeune sainte presse sur son cœur le crucifix de ses vœux tandis que sa main droite retient une rose d'or, offerte par le Souverain Pontife. Ses pieds sont nus, suivant l'usage du Carmel. La statue renferme, dans un coffret de bois

précieux, une portion considérable des ossements de la servante de Dieu. Autour de la châsse, le parquet disparaît presque sous un tapis de billets et de pièces de monnaie... Pauvre petite Thérèse! la piété populaire l'entoure d'un culte bien indiscret! Le mercantilisme s'en mêle: jusqu'à la porte même du monastère, un commerce de pacotille s'affiche sans pudeur. Depuis les ronds de serviette ornés du portrait de la sainte jusqu'aux couverts reproduisant ses traits; depuis les mouchoirs portant son doux visage en guise de chiffre, jusqu'à la boisson rafraîchissante: *la Théréssette, liqueur surfine*, telle qu'annoncée à la porte d'un restaurant, tout est bon pourvu que s'arrondissent les recettes! N'importe. La piété ne se laisse pas impressionner par cette défavorable ambiance. Elle va droit à sainte Thérèse, sans s'arrêter à ces méprisables détails. Nous avons bien des grâces à lui demander, bien des messages à remplir. Nous sommes émues. La douce religieuse a trouvé et pratiqué la sainteté dans ce cadre tout simple, derrière les grilles de ce pauvre Carmel. Comme nous, elle a prié dans cette chapelle; mais elle a prié mieux que nous.

La salle des souvenirs garde les principaux objets ayant appartenu à sainte Thérèse: son long manteau blanc, ses voiles noirs, ses instruments de pénitence. Quelles fautes expiait-elle donc ainsi, la douce enfant, dont toutes les œuvres étaient pour Dieu! En belle place, sa blonde et abondante chevelure, toute bouclée et parée des lis de sa vêtue, attire les regards. On admire à haute voix, on hoche la tête avec pitié: "Sacrifier une chevelure pareille!"

Que nos calculs sont étroits et mesquins! N'est-ce pas plus généreux de sacrifier sa volonté à Dieu que d'abandonner ses cheveux aux ciseaux!

Notre pèlerinage serait incomplet s'il ne s'achevait par la visite aux "Buissonnets". La coquette villa se dérobe derrière un haut mur de brique rouge, dans une venelle étrécie en son milieu par une ornière profonde et caillouteuse. Une terrasse verdoyante précède la maison, des bosquets touffus l'entourent. C'est l'habitation riante où vécut l'enfant prédestinée que fut Thérèse Martin: habitation de bourgeois aisé, simple, ennemi du faste. Ici, tout nous parle de la sainte enfant: sa chambre ses jouets, un fac-similé de la "Vierge au sourire". La statue originale domine sa châsse au Carmel et continue de veiller sur celle que son sourire céleste a guérie. L'habitation est ceinte de jardins. C'est là qu'un soir de Pentecôte, M. Martin reçut la demande que lui fit sa "petite reine" d'entrer au Carmel... A l'endroit même où la scène se déroula, un groupe statuaire d'un saisissant effet le reproduit.

En revenant des "Buissonnets", quelques pèlerins retournent prier à la chapelle. D'autres, à la suite d'un guide intéressant, parcourent les rues de la ville. Leur première visite est pour le musée, autrefois palais épiscopal. La vieille gardienne connaît Thérèse enfant; elle en parle avec chaleur: "Une enfant comme les autres, à ce qu'il semblait, dit-elle; mais plus sérieuse que les autres, avec quelque chose de calme, de serein, de profond dans ses grands yeux candides". Comme nous nous trompons aisément! Nous croyons que la sainteté

s'affirme par des miracles. Nous sommes convaincus surtout qu'elle nécessite des dons spéciaux chez ceux qui travaillent à l'acquérir. Serait-ce l'explication de notre lâcheté? Est-ce pour nous permettre de dire: "La vertu lui était comme naturelle?" La médiocrité de notre vie sans élan y trouverait son excuse, sinon sa justification.

Après dîner nous nous plaisons à découvrir les rues les plus étroites, les plus solitaires et les plus jalouses de conserver leur cachet d'ancienneté. La chaussée, avec le ruisseau qui la divise, sert d'avenue aux bêtes comme aux gens. Un grand apaisement plane sur la ville, endormie dès les dernières lueurs du crépuscule. A l'angle d'une ruelle, un quinquet hésitant projette sa lueur blafarde sur les petits pavés pointus et inégaux. Les toits aigus des hautes maisons se dressent au-dessus des rues silencieuses, où l'ombre sournoise se glisse en rasant les murs. Un chien aboie, au loin. Un jet d'eau sanglote dans une vasque invisible, au fond d'un jardin plein d'arômes et de senteurs.

Sur la place, deux commères se quittent sur cette promesse: "J'irai vous vouèr demain souèr!" Ah! que voilà bien un accent que nous reconnaissons! Comme il est bien de chez nous! Nos ancêtres, Normands pour la plupart, nous ont transmis cette prononciation archaïque. Ne nous arrive-t-il pas d'entendre ces mots-là que la brise, semble-t-il, nous apporte du Canada! Nous en sommes à la fois émues et réjouies, nous étonnant toutefois de les retrouver en France.

Dans le grand jardin public presque désert à cette

heure, les robiniers balancent en rêvant leurs fines grappes fleuries. Les hauts platanes bruissent avec mystère. Sur nos têtes, les étoiles s'allument une à une, et comme des yeux nous regardent, curieusement. Un soir, Thérèse enfant se promenait avec son père. Soudain, elle découvrit au plus profond des cieux un T formé d'étoiles scintillantes. Enfantillage ou présage divin ? Les étoiles brillent toujours; mais en vain cherchons-nous à y découvrir la première lettre de notre nom: le signe se dérobe. Sans doute nous faudrait-il, pour l'apercevoir, le limpide regard de la virginale enfant dont nous imitons le geste naïf...

#### DIMANCHE, 31 MAI

Lisieux s'éveille. Les balayeuses font la toilette des rues à grands coups. Les boutiques s'ouvrent; les marchands enlèvent les volets; les enfants font sonner leurs lourdes chaussures aux semelles de bois sur les pavés sonores. Les pèlerins s'empressent vers la chapelle des Carmélites. Un seul petit groupe, dont nous sommes, prend le chemin des "Buissonnets". La messe se dit dans l'alcôve où Thérèse, enfant, dormait sous la garde de la Vierge miraculeuse. Par les fenêtres grandes ouvertes, l'air aromatique et frais du matin entre par bouffées dans la chambre. Une chanson d'oiseau monte parfois dans le grand silence, ou une voix d'enfant, ou un appel lointain. Puis, c'est de nouveau la paix serene et pieuse des matins de dimanche à peine interrompue par la voix du prêtre achevant la messe. Nos âmes vibrent. Thérèse a vécu dans cette atmos-

phère recueillie. La brise matinale lui apportait, avec les bruits familiers, le doux frisselis des feuilles remuées, ces souffles chargés du parfum des roses... Son âme se tournait vers Dieu, par une pente naturelle, pour le bénir et le louer. Nous essayons de retrouver l'accent de sa prière fervente pour le louer et le bénir, à notre tour.

Après le petit déjeuner, nous quittons Lisieux pour Rouen. Près de la gare, les premières assises de la future basilique de sainte Thérèse se dressent déjà. Mais le train nous emporte et nous entrons bientôt à Rouen, tout en liesse en ce septième anniversaire de la mort de sainte Jeanne d'Arc. Dans la ville en grandes réjouissances, les oriflammes, les drapeaux, les bannières flottent joyeusement au vent. Des corbeilles de fleurs ornent gracieusement les hampes des réverbères. Une foule énorme se presse dans les rues et nous bouscule à loisir. Nous nous frayons péniblement un chemin jusqu'à l'hôtel, regorgeant de voyageurs et d'étrangers venus pour la fête. Heureusement, on nous accueille dans une salle isolée où nous déjeunons à l'aise. Le repas terminé, nous nous hâtons de la quitter afin de trouver une bonne place où nous verrons aisément le défilé clôturant les fêtes en l'honneur de Jeanne. Nous sommes arrivées trop tard pour entendre la messe pontificale à la cathédrale. Du moins verrons-nous le défilé, reconstituant avec la plus scrupuleuse exactitude les costumes de l'époque. Sur son passage, les applaudissements éclatent. Enfin, voici Jeanne elle-même, représentée par une jeune fille caracolant fièrement sur son cheval blanc

comme neige, au milieu d'une nuée de pages richement costumés: perruques blondes ou brunes encadrant de jolis minois. Une foule incroyable se presse dans les rues, sur les balcons, et même sur les toits des maisons. Péniblement, on se hisse où l'on peut, quitte à se voir déloger pendant que le cortège, fiévreusement enregistré par les appareils cinématographiques, se dirige vers la place du Vieux Marché, lieu du supplice de Jeanne.

La parade a duré deux heures. La foule se disperse. Nous nous engouffrons avec elle sous la porte de la Grosse Horloge, entraînées par ce flot mouvant et débordant des rues étroites. Nous nous dirigeons vers la cathédrale. Ce monument, dont la majesté nous retient d'abord, présente, à un examen plus attentif, une façade mal attachée à deux tours trop éloignées: une vieille tour romane et la Tour-du-Beurre aux formes molles, surchargée des fioritures du gothique fleuri. Sur le portail, la pierre déchiquetée par l'architecte, fouillée par le sculpteur se laisse ronger par le temps. La Tour-du-Beurre doit son nom à la corporation des marchands de beurre qui la firent édifier de leurs deniers. Quant à la cathédrale, nous n'avons pu la visiter malgré nos instances. Un accident venait, dit-on, de s'y produire; et les autorités civiles venaient d'en faire fermer les portes. Nous allons saluer sur la place du Vieux Marché l'endroit exact où sainte Jeanne d'Arc fut brûlée; une croix rouge, dans le sol, nous l'indique. Une flamme commémorative s'y consumera désormais. C'est la perpétuelle réparation des Rouennais à la douce martyre.

Une joyeuse animation règne sur le quai de la Bourse. Les navires, pavés de drapeaux claquant au grand vent, se reflètent dans la Loire qui se referma autrefois sur les cendres de Jeanne. Des fanfares éclatent partout : les avisos bardés de fer, envahis par la population en liesse, sont décorés de la poupe à la proue.

Rouen, ville de cent mille habitants, en comptait bien le double, en cette inoubliable journée. La chaleur devenait accablante. Soudain, avec une rapidité incroyable, de gros nuages se précipitent des quatre coins de l'horizon et crèvent furieusement au-dessus de la ville. Des torrents d'eau, projetés du firmament, ont vite fait de changer drapeaux, tentures et banderoles en loques misérables et pante-lantes. Dès que l'orage s'est un peu calmé, nous prenons le train de Paris, trouvant place à grand-peine dans les compartiments encombrés.

Le beau temps revient. Le paysage est superbe. La Loire serpente à travers de fertiles plaines ; et des péniches glissent sur ses eaux calmes. Le ciel rasséréiné nous offre les plus beaux effets de lumière, tantôt douce, voilée, éclatante ou dorée qui se puisse voir. C'est une féerie. Nous rentrons à Paris à huit heures. Nous avons faim. L'une de nos compagnes de voyage s'est égarée en sortant de la gare et ne rentre à l'hôtel que fort tard. Un peu mécontente de son aventure, elle ne souffre point qu'on l'interroge là-dessus. Ma compassion sincère ne l'émeut pas et je suis aussi vertement éconduite que les autres pèlerins. Allez avoir bon cœur, après cette expérience!

## LUNDI, 1er JUIN

Nous partons, ce matin, pour une longue randonnée en autocar. Nous nous rendrons à Reims en traversant les champs de bataille de la Marne, avec l'inquiétude de laisser à Paris l'un de nos compagnons malade. Franchissant la porte de Pantin, longeant à droite les côteaux de Romainville, nous arrivons presque aussitôt à la zone de guerre, occupée par les armées belligérantes, en 1914. Nous longeons la belle forêt de Bondy, célèbre par le meurtre d'Aubry de Montdidier, si bien vengé par son chien de la félonie du traître Macaire. Nous voici à Cleil. En août 1914, le Maréchal Joffre y établit son quartier-général à l'hôtel de ville; et c'est de là que partit son message à Galliéni, gouverneur militaire de Paris. Dans la nuit du 6 au 7 septembre 1914, mille taxis parisiens partirent de Gagny, non loin de Cleil, transportant les troupes de renfort pour la fameuse bataille de la Marne. L'un de ces taxis, un Citroën, est conservé aux invalides. Laisant à gauche le canal de l'Ourcq, nous franchissons la Marne et nous sommes à Meaux.

Cette petite ville de quatorze mille habitants environ, est surtout célèbre par le renom laissé par son illustre évêque, Bossuet, et par la cathédrale St-Etienne qui entendit sa prédication. Cette église gothique, du XIIe au XVIe siècles, souvent remaniée, offre un ensemble imposant, bien qu'elle soit très dégradée. On y faisait, ce matin, la cérémonie de la première communion. Depuis que nous sommes en Europe, il n'est pas rare que nous assistions

à une cérémonie semblable. Ce matin, à Pantin, nous avons vu de gentilles petites communiantes à la frimousse éveillée, toutes gracieuses dans leurs longues robes, retourner de l'église à la maison en caquetant joyeusement. Dans le sanctuaire, une simple plaque de marbre noir indique la tombe de Bossuet. A gauche de la nef, une statue le représente couronné de l'Aigle, symbole de son éloquence, et entouré de quelques-uns des princes et des princesses dont il fit l'oraison funèbre : Turenne, Condé, Madame, duchesse d'Orléans et Henriette d'Angleterre. En quittant la cathédrale, nous nous précipitons chez le marchand de cartes postales. Mais il faut se hâter ! Il nous reste encore beaucoup de chemin à faire.

Nous entrons dans la vallée de la Marne. Laisant à gauche une partie des champs de bataille de l'Ourcq, nous traversons la rivière qui donna son nom à la victoire de septembre 1914, sur un pont trois fois démoli en cent ans et trois fois rétabli : en 1814, en 1870 et enfin au début de la guerre.

A la Ferté-sous-Jouarre, un merveilleux paysage s'étale sous nos yeux. De gros nuages gris et bas flottent sur la vallée. Il pleut, par intermittence. Parfois, un grand éclat de lumière surgit des menaçantes nuées : l'éclaircie couleur de safran détache en saisissant relief toutes les beautés du paysage. Le côteau domine une vallée superbe. Des villas fleuries de roses s'accrochent à ses pentes. C'est une vision de rêve.

Nous franchissons l'Ourcq. Une péniche verte tirée par deux calmes chevaux, circule lourdement

près du chemin de hâlage. Nous approchons de la zone des grands combats de 1918. Sur un grand champ où la moisson de blé déjà monte en épis dorés, un corbeau lentement glisse son aile noire. Voici le village de Vaux. Là fut décidé le sort de la guerre; il fut entièrement détruit en 1914. Henry Bordeaux, le célèbre romancier, a raconté les derniers jours de ce Fort en des pages pathétiques et émues. Château-Thierry nous rappelle aussitôt le souvenir du *Bonhomme*; mais l'autocar ne passe point devant la maison de Jean de La Fontaine et je le déplore. Sur la colline, une verdoyante forêt entremêle ses branches, pareilles, sans doute, au bois épais où le fabuliste promenait sa rêverie et trouvait l'heureuse inspiration de ces délicieux apologues dont le charme reste entier. Cette forêt, c'est le *bois de Belleau*, où la brigade américaine vint au secours des Alliés, le 10 juin 1918.

Mais voici que, longeant la route, un cimetière militaire s'offre à nos yeux pour la première fois: quinze mille soldats tombés pour sauver la patrie dorment là... Quinze mille croix pareilles indiquent leur tombe. Dans les champs d'alentour, des pavots rouges comme le sang vermeil dont cette terre fut arrosée, se balancent à la brise, sur leurs tiges frêles.

Laissant Verneuil à notre droite et traversant en vitesse quelques petits bourgs paisibles, nous arrivons à Roumigny. Derrière nous, c'est la Ferté-Millon, où flotte peut-être encore l'âme inspirée de Racine... Nous sommes en Champagne; et l'autocar court sur la route conduisant à Reims. De temps à autre, nous apercevons un clocher d'église pointant

à travers les arbres; des maisons aux toits de tuile rouge se blottissent autour d'elle. Le doux paysage si calme! Il connut pourtant toutes les horreurs de la guerre. Mais ce site unique ne semble-t-il pas fait tout exprès pour la rencontre de deux armées! Une vallée profonde, deux vastes côteaux se relevant et se regardant à hauteur égale. Et toutes ces collines étagées pour que des troupes s'y mettent en embuscade!

Il fait beau temps. Le soleil pèse déjà. La route est charmante. Mais j'ai le cœur horriblement serré en songeant à ces pauvres héros tombés là, qui souffrirent tant avant de mourir, s'enlisant dans la boue humide des tranchées détrempées par les pluies, sales, faméliques, épuisés, douloureux, affaiblés... Un jour, la mort est venue. Ils tombèrent sous le regard pitoyable de Dieu, recevant dans ses mains miséricordieuses l'âme de ces obscurs martyrs sacrifiés sur l'autel de la patrie... Nous roulons toujours. La route monte; et soudain... Non. Jamais je n'oublierai ce spectacle inattendu, unique. Nous sommes sur le point culminant du promontoire. La route plonge ensuite très bas dans la vallée. De ce sommet, nous découvrons Reims, dans la plaine; et sa cathédrale nous apparaît de loin, majestueuse et imposante, avec ses deux tours jumelles se dressant sur l'horizon pâle. Il semble bien que c'est pour elle, pour l'entourer et pour être en même temps protégée par elle que la cité se rassemble auprès de sa grande ombre. De fait, la ville naquit de la cathédrale, comme il arriva si souvent au moyen âge. Je la contemple de loin avec émotion. Comme elle est

belle, cette prière de pierre posée là par la foi des aïeux, comme une muette invitation à louer Dieu en elle et par elle! Mais il faut s'arracher à cette contemplation; nous dévalons la côte. Bientôt, nous rentrons dans la ville. Après avoir traversé la Vesle, l'autocar s'engage en trépidant dans le dédale des rues caillouteuses pour s'arrêter devant l'hôtel Degermann. Au déjeuner, nous sablons joyeusement le champagne. Notre première visite sera, bien entendu, pour la cathédrale. Dans la façade se reconnaît aisément la silhouette générale de Notre-Dame de Paris. C'est la même unité de plan, la même disposition des fenêtres et des galeries. Un élan ascensionnel commun à toute la façade soulève les lignes, étire toutes les saillies, les flèches, gâbles et pinacles. Le mur lui-même s'évide pour se réduire aux colonnettes des fenêtres. Fouillée, ciselée, creusée, elle abrite une innombrable population de figures. Cette animation, cet aspect de fête se continue aux flancs de l'édifice; les contreforts surmontés de pinacles se creusent pour donner asile à des statues. Les combles sont entourés d'une élégante galerie, gracieux diadème de la cathédrale où l'on couronnait les rois. Reims, partout, dissimule le travail de force sous l'opulence de sa décoration. Les feuillages de pierre foisonnent aux chapiteaux: le décor semble tout prêt pour les fêtes de la monarchie.

L'édifice actuel fut commencé le 6 mai 1211, sur l'emplacement d'une basilique du IX<sup>e</sup> siècle. En 1480, on y travaillait encore. Les tours occidentales furent achevées à cette époque. La superbe basilique fut particulièrement ravagée par les bombardements

barbares de 1914-1918, qui y provoquèrent un violent incendie. Elle a reçu plus de trois cents obus *repérés*. La construction de Notre-Dame de Reims, exécutée en calcaire coquillier, est robuste et d'une solidité qui n'a jamais été compromise avant la guerre.

Quelques-unes, parmi les statues du portail, me retiennent: l'ange au sourire, un saint Joseph à la physionomie matoise, la Synagogue aux yeux bandés détournant la tête en serrant les lèvres, les principaux évêques de Reims depuis saint Rémi. Les visages, avec leurs yeux saillants et leurs lèvres pincées par un sourire aigu, n'appartiennent point à notre monde; ces bienheureux ont la pensée tournée intérieurement vers quelque radieuse vision. Ces œuvres présentent je ne sais quoi de nerveux et de tendu qui leur prête un charme subtil. Sur la place du Parvis, la statue équestre de Jeanne d'Arc est restée intacte pendant le bombardement d'une violence inouïe, et l'incendie de la cathédrale. C'est ce qu'on nomme: *le miracle de Reims*.

Nous pénétrons enfin dans l'auguste enceinte de ce célèbre monument. Une déception m'y attendait. L'église mutilée est réduite au tiers par une cloison derrière laquelle les coups de marteaux des ouvriers travaillant à sa restauration frappent durement le silence et réveillent brutalement les échos endormis de la grande nef. Mais pour tempérer la pénible impression, un *andante* très doux et lent comme une prière fervente tombe de la tribune de l'orgue. La lumière entre à flots par les immenses vitraux provisoirement garnis de verres dépolis. Les magnifiques

verrières furent ou brisées, ou enlevées pour être mises en lieu sûr. La grande rose du croisillon nord conserve en partie son vitrail du XII<sup>e</sup> siècle représentant la création. Merveilleux assemblage des tons les plus chauds de bleus et de rouges, jusqu'au pourpre violacé. Le jaune doré fait rire la belle lumière qui y lance de fulgurants éclats. Mais les églises gothiques exigent un demi-jour mystique. Celle-ci, comme une grande blessée, nous montre ses plaies. Sa nudité mise à découvert laisse le jour cruel nous en offrir le spectacle; c'est à en pleurer.

Nous nous éloignons, un peu attristées, de cette admirable cathédrale, témoin du sacre des rois et nous quittons la ville en franchissant la porte de Mars. Une rafraîchissante ondée vient calmer l'ardeur du soleil. Nous nous dirigeons vers les caves de champagne de Charles Heidsieck. Ces vastes souterrains contiennent un énorme stock de vins en bouteilles. Les vins des meilleures années destinés à être utilisés dans la composition des cuvées, sont conservés dans de gros tonneaux hermétiquement fermés. L'ensemble de ces stocks représente le chiffre nécessaire pour faire face à environ cinq années d'expédition. Déposés dans de profondes crayères aux interminables boyaux, ils sont l'un des attrails principaux des touristes visitant la Champagne. Nous devons à l'amabilité de M. Jean Heisieck la très intéressante visite des différentes salles de manipulation. Dans la salle de *Tirage*, les ouvriers puisent le vin de la *cuvée* et le mettent en bouteilles en y ajoutant une petite quantité de sucre de canne très pur. Dans une autre pièce, un

ouvrier procède à l'opération du "remuage" successif et délicat de la bouteille déposée sur un clayonnage. Cette opération devra se répéter durant trois mois environ. Il faut ensuite que la lie, ou dépôt, soit évacuée hors de la bouteille: c'est l'opération du "dégorgement". Débarrassée de son dépôt, on remplit le vide laissé dans la bouteille par une petite quantité de vin provenant des meilleurs crus champenois. La bouteille est ensuite bouchée définitivement avec un bouchon fait des meilleurs lièges d'Espagne. Au moment de l'expédition, elle sera revêtue d'un habillage élégant sur lequel seront inscrites la marque de la maison et la garantie d'origine. Mais avant notre départ, M. Heidsieck nous réunit dans une pièce où il nous fait obligeamment servir une fine coupe de champagne, couverte d'une légère buée. Sa couleur d'ambre, le pétilllement de sa mousse, son bouquet exquis témoignent de la haute qualité de la boisson qu'on nous offre.

Nous quittons nos hôtes courtois et bientôt, nous traversons le village en ruines de Neuville, entièrement détruit pendant la guerre. Des façades des maisons déchiquetées par les obus et les shrapnels, des pans de murailles branlantes, des granges à moitié détruites, voilà les restes douloureux et mutilés de ce qui fut un coquet village français... Spectacle d'une tristesse infinie! Ces ruines se détachent sur un ciel gris et bas, plein d'orage et de menace. Le tonnerre gronde sourdement. Ne dirait-on pas le bruit du canon roulant au loin? On nous indique quelques vestiges de tranchées: pauvres gour-

bis dissimulés dans les replis du sol, envahis maintenant par les herbes triomphantes, égayés de fleurettes bleues qui, pensives, s'inclinent gracieusement sous la brise courbant leur tête mignonne.

Et puis, c'est la vision ininterrompue des cimetières. Cimetière de la Maison-Bleue: quinze mille hommes... Jumigny: dix-huit mille musulmans endormis là sous le signe du Croissant... Soupîr: vingt-cinq mille hommes... Emouvante vision: à perte de vue, des petites croix toutes pareilles: des croix blanches alignées devant des tertres fleuris: des croix, des croix... Mes yeux se remplissent de larmes...

L'Aisne court sans se presser à travers les prairies inondées par la pluie torrentielle tombant par lourdes averses. Sur un coteau, un berger suivi de son chien surveille les troupeaux. Cette scène pastorale déconcerte dans ce paysage évocateur de si terribles souvenirs: c'est la ligne Hindenburg qui passe ici, la ligne meurtrière qui a brisé tant de vies humaines! Le Chemin-des-Dames offre un des coins de terre les plus bouleversés du front. Non loin de là, la Ferme-du-Choléra fut sept fois prise, puis reprise dans la même journée par les Français qui en restèrent finalement les maîtres. Vailly-sur-Aisne a vu se dérouler de furieux combats, dès octobre 1914. Reconquis par les troupes alliées au printemps de 1918, celles-ci purent enfin s'y installer à la fin de septembre de la même année. Pendant le temps que dura l'occupation allemande, la Kommandatur s'établit à la ferme de la Belle-Porte, devant laquelle nous nous arrêtons. Ses murs

paisibles semblent avoir oublié quels hôtes turbulents ils abritèrent pendant quelque temps; et dans la vallée tranquille, où le soleil rit maintenant, rien ne parle plus des rumeurs de luttes et nul écho ne répète les plaintes douloureuses des mourants... La paix est revenue sur ce coin de terre.

Soissons — Située dans une expansion de la vallée de l'Aisne, la ville est dominée par des collines et des côteaux en partie boisés et ravagés par les grands combats livrés en 1914. De la cathédrale Saint-Gervais et Saint-Protais, appelée aussi Notre-Dame depuis la Révolution, il ne reste plus guère que des ruines. La façade, assez simple, est la partie extérieure le moins endommagée. Les trois portes subsistent. La rose a conservé ses meneaux de pierre, mais la galerie est détruite. De la tour, il ne reste que quelques parties du soubassement. Le beau croisillon sud construit vers 1175 a été épargné. C'est là qu'ont lieu les offices. Il pleut à torrents. Le paysage s'embrume. La grande ruine douloureuse se dresse dans le demi-jour hésitant. Une morne tristesse plane sur ce sombre décor.

La petite gare de Rethondes nous rappelle l'armistice. C'est là en effet qu'il fut préparé, un sobre monument en marque la mémoire: sur cette pierre commémorative, l'Aigle de Prusse, l'Aigle aux serres cruelles, gît, brisé, et l'aile rompue. Plus loin, dans la forêt, la Pierre de l'Armistice et le Carrefour du même nom rappellent aussi la fin de la guerre. Le 11 novembre 1918, dans le wagon du Maréchal Foch, les plénipotentiaires allemands signèrent les conditions de la victoire.

Nous pénétrons dans la superbe forêt de Compiègne. Un timide rayon de soleil se faufile à travers le feuillage mouillé des arbres aux troncs puissants. La forêt murmure doucement. Les oiseaux, réjouis par le retour du beau temps, chantent éperdument. C'est un rêve de paix et de sereine félicité. Nous pénétrons bientôt dans l'enceinte même du célèbre château. Son architecture est d'une noblesse savamment ordonnée, mais son ornementation reste discrète. La façade d'entrée, coupée en retrait par la cour d'honneur, précède un portique à jour et à balustrade. De grands et lourds frontons triangulaires couronnent le second étage du palais. Actuellement musée, ce château fut témoin de bien des événements dont son passé s'est enrichi. Le dernier est la nomination du Général Foch au titre de Généralissime de l'armée française. Nous ne nous arrêtons que quelques instants dans la grande cour d'honneur, où de jeunes coloniaux algériens en chéchia et en burnous écarlate déambulent avec désinvolture. Dans leur petite face chocolat, leurs yeux blancs reflètent à la fois la naïveté et la malice sournoise. Notre départ trouve un léger retard dans la vive altercation éclatant entre notre chauffeur et un confrère maladroit. Gros mots, injures, et, pour finir, échange de cartes. On pourrait croire qu'ils vont s'embrocher : point du tout ! Les choses n'iront sûrement pas plus loin ! Au Canada, les dissidences et les mécontentements se règlent à coups de poings ; en France, c'est à coup de langue ! Et parfois, ils sont si bien appliqués qu'à grand'peine se retient-on de sourire.

Nous quittons l'enceinte fortifiée du château et notre guide, dans l'intention de nous être agréable, nous offre de visiter une ferme française. La ferme et les communs forment une cour intérieure, au centre de laquelle un molosse sort de sa niche pour nous interpeller d'une voix sonore, en tirant sur sa chaîne. Les messieurs visitent les dépendances. Pour nous, nous sommes aises de causer un peu avec les deux enfants jumeaux du fermier : une fillette et un garçonnet un peu intimidés, mais gentils avec leurs jolis yeux couleur de fleur de lin. Dans le pigeonnier, les colombes roucoulent tendrement avant de se jucher pour la nuit. Les poules, plus prosaïques, dorment déjà, la tête sous l'aile.

Le crépuscule s'étend doucement sur la campagne comme un beau voile mystérieux. Toute la vallée de l'Oise baigne dans la belle lumière dorée du soleil couchant. Un arc-en-ciel s'irise des tendres couleurs du prisme et se fond en tons chauds et doux. Ses pieds baignent dans la rivière et son arc se tend pour rejoindre la Seine. Nous traversons Senlis, Chantilly où nous saluons avec respect la maison du Maréchal Foch. Chantilly, célèbre par ses champs de courses de chevaux, l'est aussi par son parc et ses forêts splendides et ombreuses. Le Grand Quartier Général Français y fut installé de novembre 1914 à mars 1917.

Dans le crépuscule s'effaçant pour laisser place à la nuit, les feux du Bourget nous apparaissent, et son phare rouge, et ses cordons de lumières indicatrices, points de repère des aviateurs.

Je rentre à Paris, contente de ma journée. Nous

avons fait plus de cent lieues aujourd'hui dans un coin de pays que nous n'oublierons pas. Qu'avons-nous appris: que la France est grande? Nous le savions. Que ses fils sont restés dignes d'elle? Notre cœur s'est ému devant la tombe des héros baignant de leur sang son sol vengé. Qu'elle est belle? Oui, nous avons appris cela: nous ne croyions pas qu'elle fût si belle, avec les nobles lignes de ses calmes paysages, avec ses côteaux où déjà les grappes généreuses se suspendent aux ceps fertiles, avec son clair visage, avec l'aspect changeant de son ciel lumineux ou voilé. Et nous rentrons à Paris, enrichis de ses images et vibrants de cette admiration qui ne se démentira pas pendant tout le temps de notre séjour en France.

## VERSAILLES

MARDI, 2 JUIN

Il fait très beau temps. Nous partons pour Versailles. Nous suivons le large et aristocratique boulevard Haussmann. Le guide nous indique la Chapelle Expiatoire, construite sur l'ordre de Louis XVIII pour être consacrée à la mémoire des victimes de la Révolution. Plus de mille trois cents victimes reposent sous le terre-plein, devant la chapelle spécialement consacrée au souvenir de Louis XVI et de Marie-Antoinette. Placé en plein boulevard du centre, ce monument voit défiler devant lui tous les jours un grand nombre de Parisiens, dont quelques-uns sans doute songent aux malheureuses victimes ensevelies sous ce tertre et leur gardent un souvenir ému.

Nous sortons de Paris par la porte de Neuilly. Le long des boulevards on prépare activement la Foire annuelle. Des grandes roulottes, rangées sur la chaussée près des trottoirs, toute une marchandise de pacotilles sort et s'étale sur les comptoirs primitifs installés en plein air. Nous nous engageons enfin dans une belle et verdoyante avenue: nous voici à la Malmaison. Ce nom de consonance ingrate est tiré d'un mot latin signifiant *domaine*. L'histoire de cette demeure est connue, du moins quant à ses grandes lignes. Tout le monde sait que Joséphine y mourut, en 1814. Achetée en 1897 par M. Osiris, celui-ci en fit don au Gouvernement français. On y a réuni un grand nombre de souvenirs de l'époque napoléonienne. Mais comment ne pas s'arrêter longuement à admirer la magnifique roseraie de Joséphine, reconstituée par M. Gravereaux! Les plants les plus rares, les roses les plus odorantes s'épanouissent et éclairent les longues plates-bandes de leur tendre et purpurine carnation. Dans le parc, un petit kiosque octogone, aux murs tout simples et nus, servait de cabinet de travail au Premier Consul.

Sans nous attarder à la Malmaison, nous nous dirigeons vers le château de Versailles, faisant halte pour déjeuner dans un restaurant à l'enseigne prometteuse: le restaurant *Vatel*. Quant au célèbre château, je n'essaierai pas de le décrire. Je me contenterai de remarquer que nulle part la majesté royale et l'esprit du Grand Siècle n'ont laissé une marque si imposante. Dans la cour royale, la statue équestre de Louis XIV nous rappelle tout de suite le nom du monarque pour qui Versailles fut cons-

truit. La somptueuse chapelle est une œuvre de premier ordre. Les salons et les salles immenses se succèdent : salon d'Hercule, salon de l'Abondance, salon de Vénus, de Diane, de Mars, d'Apollon, de la Guerre, de l'Oeil-de-bœuf... La Galerie des Glaces, l'un des chefs-d'œuvre de l'art au temps de Louis XIV, est éclairé par dix-sept grandes fenêtres ouvrant sur le parc, les parterres d'eau, l'admirable perspective du Grand Canal et du Tapis Vert. En face des fenêtres, dix-sept fausses fenêtres sont revêtues de glaces carrées à biseau. Quel spectacle que celui de voir évoluer, dans cette salle splendide, le Roi-Soleil entouré de ses courtisans ! Princes, marquis, comtes, ducs, s'empressent autour de lui et de gracieuses marquises poudrées à frimas, d'imposantes duchesses en robes à panier, de jeunes princesses encore ingénument candides rivalisent de coquetteries et de grâces. Quelle vision d'imaginer ces fêtes magnifiques inventées par le fastueux monarque qui sut mettre en si grande vogue ce que la galanterie française a de plus exquis ! Le Palais n'est plus qu'un musée. Les marquises du temps passé sont mortes. Mais je crois pourtant entendre, dans la grande salle somptueuse, battre sur les carreaux de marbre les petits pieds agiles de quelque jolie dame, dont l'ombre charmante se glisse en se dissimulant le long des glaces, qui ne reflètent même plus sa frêle image...

Les splendides jardins de Versailles, dessinés par Le Nôtre, s'étendent à perte de vue jusqu'à la ligne d'horizon. Les parterres d'eau s'allongent devant les belles terrasses, ornées de bronzes représentant

les fleuves de France. Tout est merveille et harmonie dans le palais, comme aux alentours. Une foule nombreuse s'y promène lentement, jouissant du calme et doux paysage et de cette splendeur vraiment royale. Charmés, nous errons aussi dans les larges allées sablées, près du bassin de Cérès et des parterres de Latone. Il faut pourtant s'arracher à ce ravissement : car notre excursion n'est pas finie.

Le *Grand Trianon* n'a qu'un rez-de-chaussée. Construit par Mansart sur l'ordre de Louis XIV, le roi venait s'y reposer du faste de Versailles. A la sortie du jardin du roi, se trouve le curieux musée des Voitures. On y admire la calèche de Napoléon Ier, dite la "Topaze", sa voiture de mariage avec Marie-Louise. On y voit aussi de jolies chaises à porteurs capitonnées de brocard ou de velours blanc. Mais le choix général se porte sur la voiture de Joséphine, "l'Opale", dont elle se servit après le divorce. Pour moi, les petits traîneaux légers, si coquets, si bien faits pour courir rapidement sur la glace, m'ont particulièrement tentée. Une seule personne y trouve place. Leur forme est très gracieuse et leurs lisses se terminent harmonieusement en col de cygne. Mais une tristesse plane sur ces reliques d'un passé lointain si lourd de souvenirs. Le char du couronnement, tout éclatant d'or, rappelle la gloire éphémère du conquérant qui fit trembler le monde alors qu'il en était le maître indiscuté. Il ne reste plus maintenant, de toute sa gloire étonnante, que quelques vestiges usés par le temps. Car c'est lui qui dompte les rois, en attendant que l'oubli les ensevelisse dans son ombre.

Le *Petit Trianon* fut construit sous Louis XV; Marie-Antoinette en fit son séjour favori. Nous l'admirons dans le décor charmant de ses jardins, riches de belle végétation, composée en partie d'arbres rares et exotiques. A peine entrevoyons-nous le hameau de la Reine et le gracieux petit temple de l'Amour, mirant dans l'étang sans ride ses blanches colonnades, qu'il faut déjà remonter dans l'autocar et rentrer à Paris.

Nous revenons par l'exquise forêt de Saint-Cloud. Le parc couvre les côteaux entre Garches, Marnes et Ville-d'Avray. Dans une éclaircie de verdure, Paris se découvre soudain tout entier à nos regards. Par ce bel après-midi d'été, si limpide et si lumineux, la ville nous apparaît dans toute son immense étendue et son harmonie. Nous essayons de découvrir ses principaux monuments, dominés de haut par la grande tour projetant son ombre légère sur elle. Nous revenons à l'heure où l'activité brûle Paris, Que tout cela est gai, vivant, captivant! Tous ces gens affairés, ces piétons, ces taxis, ces voitures se croisant en tous sens! Et dans ce tohu-bohu extraordinaire, ce petit marchand de poterie déambulant avec son âne, en plein boulevard Haussmann! Tout cela, c'est Paris! O mon cher et beau Paris! Ville unique et bien vraiment la plus belle du monde!

### MERCREDI, 3 JUIN

Les trois journées qui suivront sont laissées à notre entière disposition. Chacun l'emploie à son gré, heureux de raconter le soir à ses compagnons

de voyage comment il a su employer son temps. Pour nous, c'est-à-dire pour Lucille et pour moi, nous avons consacré l'après-midi à la visite du Musée du Louvre. Visite bien rapide, bien superficielle; il faudrait s'arrêter devant chaque tableau, contempler longuement, considérer à loisir ces chefs-d'œuvre admirables. Cette visite insuffisante ne nous satisfait point, mais elle nous laisse du moins une idée de ce qu'est ce célèbre musée, plein de merveilles réputées dans le monde entier.

## FONTAINEBLEAU

JEUDI, 4 JUIN

Nous allons à la messe à l'église de Notre-Dame-des-Victoires, place des Petits-Pères. Nous arrivons au milieu d'une cérémonie de première communion. A grand'peine, nous trouvons place dans les bas côtés. En grande partie de style jésuite, elle est plus célèbre au point de vue religieux qu'à l'égard de l'architecture. C'est l'un des plus grands pèlerinages parisiens. Des milliers de personnes, dit-on, viennent y prier journellement. Après y avoir entendu la messe et y avoir communié, nous décidons de revenir à l'hôtel à pied. Je fais office de guide. Comment me suis-je débrouillée dans ce dédale de rues étroites pour trouver mon chemin jusqu'à l'hôtel, je ne saurais le dire. Je savais vaguement que l'hôtel était quelque part par là: il n'y avait qu'à s'y rendre! Aussi bien, j'aurais été taquinée sans merci si j'avais perdu mes compagnons dans Paris.

Nous bouquinons tout l'avant-midi dans le cher et intéressant quartier de St-Sulpice. Nous visitons, pour finir, cette somptueuse église dont tout le quartier avoisinant emprunte le nom. C'est l'une des plus grandes de Paris. La façade offre deux ordres d'architecture superposés: le dorique et l'ionique. A l'intérieur, les peintures murales sont les meilleures des œuvres de Delacroix. Après déjeuner, nous partons pour Fontainebleau, avec quelques amis. Nous parcourons à petite vitesse la riante campagne des environs de Paris; l'auto s'engage enfin dans une belle route ombreuse: c'est Fontainebleau.

Le palais fut construit pour François 1er. Comme il a grand air, sous l'éclatante lumière dont il est baigné! Louis XIII acheva cette superbe construction; Napoléon et Louis-Philippe le restaurèrent à grands frais. Nous entrons d'abord dans la grande cour des Adieux, ainsi nommée en mémoire des adieux que Napoléon y fit, en 1817, aux Grenadiers de sa Garde.

Le pavillon central, orné d'un imposant escalier en fer à cheval, donne au château son air princier. C'est un escalier solennel, dont les degrés semblent faits pour qu'un roi les gravisse. Nos pieds plébéiens s'y posent pourtant sans émoi et nous pénétrons dans l'enceinte du palais. Les guides en décrivent complaisamment les différentes pièces: j'ose y renvoyer mes lecteurs. Chapelle de la Trinité, appartements de Napoléon 1er, salle du conseil, appartements de Marie-Antoinette, Galerie de Diane, salon de réception, appartements de Madame de

Maintenon, Galerie Henri II, ou salle de Bal; la merveille de Fontainebleau, construite par François 1er et décorée sous Henri II pour Diane de Poitiers, dont le chiffre uni au sien se retrouve partout dans cette salle, jusque sur le plafond à caissons merveilleusement relevé de dorures éclatantes. Puis, c'est la Galerie François 1er, les appartements des Reines-Mères et du Pape Pie VII, prisonnier de Napoléon; enfin, ceux de Louis XV. Le Musée chinois occupe trois salles du rez-de-chaussée. Impossible de décrire toutes les merveilles réunies dans ce palais: tableaux des maîtres, bahuts, riches ameublements, tentures précieuses, tapisseries des Gobelins ou de Beauvais, *bonheur-du-jour* délicats, pendules et clepsydres, lustres et lampadaires, l'ensemble de ces pièces aussi bien que le détail de chacune d'elles est une merveille de l'art, le plus ingénieux et le plus gracieux. Rien ne pourrait être ajouté, semble-t-il, qui pourrait orner ce palais ou l'embellir davantage.

Nous nous promenons à petits pas dans les clairs jardins jusqu'à l'étang des carpes, où elles s'ébattent en nombre prodigieux, gloutonnes, curieuses et énormes. La forêt de Fontainebleau s'étend derrière. Les beaux arbres secouent mollement leur joli panache à la brise errante. Mais la chaleur nous accable et nous nous hâtons de gagner les allées ombreuses du parc. Nous revenons par la forêt, pleine d'une délicieuse fraîcheur, ornée de beaux vieux chênes dont *Jupiter*, le plus beau, se trouve au centre dans le Bosquet du Roi. De là, nous montons jusqu'au grand belvédère d'Apremont, d'où l'on a une

vue splendide sur la gorge. Cette gorge offre un saisissant chaos de rochers dont certains ont des formes curieuses: la Roche qui pleure, la Roche qui balance...

Enchantés, nous rentrons à Paris. Le soir, nous visitons l'Exposition coloniale, dont les kiosques sont installés dans la forêt de Vincennes. La Porte Dorée, tout à fait art moderne, est l'entrée principale de l'Exposition. La soirée est belle et douce, l'illumination féerique. Nous admirons les principaux pavillons: l'Annam, la Cochinchine, le Tonkin, l'Algérie, la Tunisie... Mais la plus belle merveille, c'est le prodigieux temple d'Angkor-Vat, reproduction exacte et fidèle du célèbre temple cambodgien. Des réflecteurs, habilement dissimulés dans la pelouse, l'illuminent de rayons jaunes et verts. La fantastique construction sur laquelle grimace tout un peuple de poussahs, de Bouddhas souriants ou grotesques, de tigres stylisés, de lions, de serpents enroulés ou tapis près des colonnades ouvertes; près du vertigineux escalier royal qui semble monter jusqu'aux étoiles, se dresse en plein ciel, avec une audace dédaigneuse. Derrière elle, le firmament intensément bleu se fonce davantage. La nuit est tout à fait venue. Alors, c'est un éblouissement de lumière. La fulgurante illumination éclate de toute part. Le lac Dauménil reflète toutes les lueurs, tous les fugitifs éclats des feux mêlés. Le pont rustique qui rattache une rive à l'autre s'éclaire de jets d'eau croisés aux lueurs changeantes. Ils sont tantôt d'un blanc laiteux, jaune, rouge, bleu, vert et du plus délicat ton de mauve qui se

puisse voir. Les esquifs légers, les barques, les pirogues se balancent sur l'eau calme. Une locomotive miniature passe avec fracas, sifflant sans cesse avec plus de bruit que de rapidité. Des cornes d'autos lui répondent. C'est un vacarme étourdissant, auquel s'ajoute l'éclat des musiques barbares des Congolais et les tams-tams lugubres des Annamites. Des nègres de toute nuances, depuis le marron clair jusqu'au noir de suie, offrent au seuil de leurs boutiques en torchis leurs amulettes et leurs verroteries. La foule est de plus en plus compacte. Il est plus de minuit. Mes pieds refusent de me porter. Je suis à bout de force. Nous sautons enfin dans un taxi. Lucile s'endort et sa pauvre tête dodeline en tous sens. Comme nous demeurons à l'autre bout de Paris, nous ne rentrons à l'hôtel qu'après trois quarts d'heure de course rapide.

### VENDREDI, 5 JUIN

Après déjeuner, malgré l'intense chaleur annonciatrice d'orage, nous nous rendons jusqu'à la tour Eiffel. A peine sommes-nous dans la cage du premier ascenseur que le ciel se couvre d'une façon inquiétante. Qu'à cela ne tienne! Le spectacle n'en sera que plus intéressant. Nous descendons de la troisième voiture au sommet extrême de la tour; car l'ascension se fait par trois étapes successives. Le campanile comprend un vaste promenoir, un restaurant, un magasin de curiosités et souvenirs. Le tonnerre gronde au loin. La nature semble dans l'attente. Au sommet du mâât, le gigantesque drapeau gît, immo-

bile et morne, le long de sa hampe puissante. De cette hauteur, nous sommes à trois cents mètres,— toute la ville s'étend sous nos yeux, découvrant un panorama immense qui s'étend jusqu'à de lointaines montagnes fermant l'horizon. La Seine n'est qu'un mince ruban d'argent. Que c'est beau! Là-bas, la basilique du Sacré-Cœur se détache, toute blanche, sur le gris-noir du firmament. La coupole du Panthéon, le dôme des Invalides, la Madeleine, le Louvre, les tours jumelles de Notre-Dame tranchent en relief sur ce ciel d'orage strié de brefs et fulgurants éclairs. Soudain, la tempête crève sur la ville avec un fracas épouvantable, enveloppant la tour qui oscille sous le choc. Des paquets de pluie lavent les vitres vibrant sous cette brutale attaque. Le vent hurle, sinistre, déchainé, le tonnerre roule avec un bruit formidable, nous sommes environnées d'éclairs. Cela fait un étourdissant vacarme que nos voix ne parviennent pas à traverser. En pleine tourmente, le campanile se balance lentement, solide sur son armature d'acier. Légèrement effrayées au début, nous prenons goût au spectacle; et lorsque la pluie, ruisselant sur les vitres, nous permet de le contempler, nous regardons fuir les nuages éperdus et rapides et, tout en bas, sur la chaussée transformée en ruisseau, les autos pas plus grosses que des mouches se poursuivant le long des boulevards désertés...

#### SAMEDI, 6 JUIN

Nous entendons d'abord la messe à Montmartre. La grande basilique est remplie de pieux fidèles, accueillis dans l'hémicycle de la coupole par une belle

mosaïque représentant le Sacré Cœur de Jésus, les bras largement ouverts et le Cœur mis à nu. Le St-Sacrement est exposé sur le maître-autel. Comme on prie bien, malgré le perpétuel va-et-vient de la foule et le bruit continu des chaises sur le parquet sonore! On nous a dit que de la terrasse, la vue sur Paris est superbe. Mais pas une seule fois, nous n'avons pu voir la Ville Lumière autrement qu'enveloppée dans une brume légère, derrière laquelle elle se dérobe. Dès après le petit déjeuner, nous partons pour Paray-le-Monial, au cœur même de la catholique Bourgogne.

On s'y rend en moins de six heures. La campagne est belle et riante. La température, incertaine à notre départ de la capitale, se met heureusement au beau. La chaleur augmente en proportion et le soleil brûle sans pitié.

Nous changeons de train à Moulins. En route, aucun incident, sauf une indélicatesse du vent emportant d'un souffle brusque et hardi le chapeau gris perle de l'un de nos compagnons. Il n'eut pas même le temps de dire: ouf! Le train filait à toute vitesse, pendant que le joli Borsalino se posait, comme une fleur étrange et énorme, sur le remblai verdoyant...

Paray-le-Monial, sur la Bourbince et le Canal du Centre, ne compte pas plus de cinq mille habitants. Elle doit son nom à l'ancien prieuré des Bénédictins fondé au Xe siècle par le comte de Châlon. Située dans une vallée fertile, le Val d'Or, elle est maintenant célèbre dans le monde entier par son pèlerinage en l'honneur du Sacré Cœur de Jésus.

A peine sommes-nous à l'hôtel, dans nos petites chambres propres, qu'un murmure lointain de voix pieuses frappe nos oreilles: le Salut! Nous n'avons que la rue à traverser. Nous arrivons assez tôt pour recevoir la bénédiction du St-Sacrement. L'intérieur de la chapelle de la Visitation est richement décoré de peintures; les murs sont ornés de bannières et d'ex-voto; des lampes rougeoyantes piquent de vif le clair-obscur de la nef. Mais la châsse d'argent et de bronze dans laquelle reposent les restes de sainte Marguerite-Marie attire surtout nos regards. Une statue la représente, dormant son dernier sommeil. Une grille de fer forgé protège le virginal tombeau contre les pieux larcins des fidèles. Nous prions longtemps près de cette grille, devant la calme et souriante figure de la sainte. Fallût-il qu'elle fût pure, l'humble visitandine à qui le Christ révéla son amour et les divins secrets de son Cœur!

Tout est paix et silence aux alentours du monastère. Il semble qu'on respire ici un air spécial. On se sent plus près du ciel. Non loin de la chapelle, la Basilique du Sacré-Cœur, ancienne église de l'abbaye bénédictine, reflète ses belles lignes dans le miroir à peine ridé de la paresseuse rivière. Cette vieille église, pur chef-d'œuvre de l'art roman des Xe et XIIe siècles, se dresse tout auprès de l'ancien château abbatial, devenu résidence des chapelains. Près du parvis de la Basilique, la Bourbince promène ses paisibles eaux à travers une vallée fraîche et lumineuse, bordée de beaux arbres aux panaches touffus.

L'un des missionnaires réunit notre groupe à la chapelle, avant dîner. Il nous raconte, en peu de mots, les principales apparitions de Notre-Seigneur à sa confidente et il en dégage des leçons pratiques: fidélité à la grâce, dévotion fervente au Cœur de Jésus. Le crépuscule descend. L'ombre s'épaissit dans la nef déjà sombre. Toute la lumière se réfugie dans la voûte haute: cette belle lumière mystique du jour finissant, pleine de sereine mélancolie. Nos âmes émues vibrent aux paroles touchantes de ce vieux prêtre. Nous essayons d'imaginer la scène merveilleuse et divine: l'humble religieuse en prière, la subite apparition de Celui qui a tant aimé les hommes, que ceux-ci méconnaissent et qui se plaint...

Nous rentrons à l'hôtel pour dîner. Un vieillard méticuleux et propre fait le service et passe les plats. Nous nous servons l'un après l'autre. Notre longue table d'hôtes permet au groupe entier de s'attabler ensemble. Le repas n'en aura que plus d'entrain.

Le chemin de la Basilique nous attire; nous le reprenons. Nous franchissons le petit pont chevauchant la rivière et nous débouchons dans une humble rue où, sur le pas des portes, des enfants s'ébatent en riant et en se bousculant. Qu'importe la pauvreté, à cet âge heureux où tout devient amusement! Le soleil inonde la rue principale de ses derniers rayons; il se mire violemment dans chacune des vitrines des magasins bordant la route.

Nos pas nous conduisent à la résidence des Révérends Pères Jésuites. On y vénère le chef du bienheureux Père de La Colombière, directeur de sainte

Marguerite-Marie; prêtre et religieux fervent, bien digne de guider une telle âme dans les voies de la perfection! Nous revenons lentement par l'avenue de Charolles. Les platanes centenaires forment au-dessus de nos têtes une magnifique nef ogivale. Les branches joignent, très haut, leurs rameaux souples, à peine agités par un souffle de vent. Une trouée claire nous découvre un instant le ciel, paré des plus douces teintes crépusculaires. Une route étroite et montante coupe l'avenue et court dans la campagne assoupie. Nous nous y engageons; et c'est un charme de plus que de marcher ainsi à l'aventure. Loin, très loin, un paysan retourne à la ferme en chantant. Les roues d'une charrette grincent et rebondissent sur les cailloux du chemin, au fond de la vallée. Une grenouille risque un coassement et, soudain, se tait. Mais dans l'herbe drue, dont pas un brin ne bouge, tous les grillons chantent éperdument. A la lisière d'un bois de hêtre, une rangée de peupliers pointent tout droits vers le ciel, comme de longs cierges. A la cime du plus élancé, une étoile clignotte, s'allume joyeusement et se met à scintiller. Vesper, comme un clou d'argent, perce l'horizon couleur d'émeraude pâle. Mais un cri bref, strident, rageur, rompt brutalement le silence solennel de ce beau soir d'été: un train du P.-L.-M., comme un furieux, entre en gare. Tous les échos répètent à l'envie le son de l'aigre sifflet. L'éclat bref se fond en murmure d'une indicible mélancolie. La plainte se transforme en harmonie et c'est de nouveau, le règne du silence.

## DIMANCHE, 7 JUIN

Dans la chapelle des Visitandines, les messes se succèdent sans interruption dès les premières heures du jour. Nous eûmes l'avantage d'en entendre plusieurs, choisissant de préférence celles qui sont dites au tombeau de sainte Marguerite-Marie. Il nous semble qu'elle priera davantage pour nous, attendrie par la ferveur que nous mettrons à assister au saint sacrifice. Le Révérend Père Directeur lit à haute voix, au nom de nous tous, la consécration au Sacré Cœur de Jésus. Du fond de l'âme, nous nous unissons à cette solennelle offrande, en notre nom et au nom de ceux que nous représentons dans ce sanctuaire auguste. Après déjeuner, une visite au Musée du Hiéron, dont les Révérends Pères Jésuites ont la garde, nous permet d'admirer une belle collection d'objets d'art, groupés de façon à montrer le rôle social de l'Eucharistie. Pendant ce temps, la grand' messe commence à la Basilique. Dès notre sortie du musée, nous nous y rendons. La foule se presse jusque dans les bas-côtés de l'immense vaisseau. Les chœurs achèvent le Gloria. La belle mélodie grégorienne s'enlève et se perd dans la profondeur des voûtes sonores. Le pavé de l'église est tout rongé par les pas de ceux qui, depuis tant de siècles, le foulent; il offre des rugosités, des affaissements, des inégalités. Quelques dalles décelées sonnent creux. Sous les pieds des vivants, des "gisants" dorment, qui ne sont plus même des noms...

Les draps blancs fleurant la lavande sont sortis des armoires closes. Ils couvrent les murs et les mai-

sons jusqu'à la hauteur du premier étage. Cela fait une longue muraille blanche sur une ligne ininterrompue, à droite et à gauche, sur toutes les rues par où la procession passera tantôt. Sous les doigts prestes des ménagères adroites, des branches de verdure piquées de fleurs y courent en guirlandes embaumées. C'est simple et charmant.

Oh! l'exquise petite ville que Paray, si gentiment provinciale et même campagnarde! Elle est riante et sereine comme une âme pacifiée. En ce jour de fête, comme elle nous paraît charmante dans son pieux entrain! Les roses parfument l'air. Les pavés jonchés de pétales de lis, d'héliotropes et de verveines, exhalent une senteur de jardin. Deux reposoirs s'élèvent sur le parcours de la procession. Voiles légers tissés d'or, frémissant à la brise; tapis de pourpre éclatante, candélabres de cuivre où le soleil met de fulgurants rayons, tous ces trésors ornent la grand'place dans l'attente pieuse de Celui qui bien-dra la bénir. Nous flânons à travers les rues en fête jusque dans les venelles proches de la Basilique, pleines d'heureux silence, mais où parfois des bouffées de vent apportent un murmure lointain d'hymnes d'église. Les cloches se mettent à sonner à toute volée: la petite rue en reste tout étourdie. Les sons se mêlent, se brouillent et se confondent en se frappant contre les murs. Cela fait un bourdonnement sonore dont les oreilles se remplissent. Le bon Dieu sort de l'église. Les portes de la chapelle de la Visitation sont grandes ouvertes, car le cortège s'y arrêtera. Voici la Croix et les ciroféraires. Les Petits Chanteurs de la Manécanterie à la Croix de Bois

entonnent de leurs voix pures et aiguës un motet au St-Sacrement. La foule recueillie et silencieuse suit l'ostensoir en priant. Des enfants jettent des fleurs à pleines mains, sous les pas des prêtres abrités sous le dais. La procession entre dans la chapelle. Une première bénédiction est donnée. Agenouillés sur le trottoir ou sur le perron de l'hôtel, nous la recevons dans une joie profonde. Le défilé s'éloigne en chantant. Nous faisons hâtivement nos préparatifs de départ en songeant, pensifs, à cette basse calomnie répétée à loisir et que nous pourrions maintenant contredire par des faits: "Il n'y a plus de foi, en France!"

L'Angélus du midi nous retrouve à la station du chemin de fer. Le ciel s'assombrit. Qu'importe! Le pieux cortège vient de rentrer à la basilique. Nous ne quittons pas Paray-le-Monial sans tristesse. Un cachet spécial marque cette ville charmante. On n'y souffre point, comme à Lisieux, du mercantilisme éhonté. Paray est pacifié. La vogue, oserais-je dire, a cessé de le rendre intéressant. Il ne retient plus les touristes avides de curiosité et d'émotion, même pieuses; mais les pèlerins assoiffés de silence, de prière et de recueillement.

Le train s'engage bientôt à travers de belles campagnes fertiles. Les collines superposées les unes aux autres, enchevêtrées, se gonflent de plus en plus. Un viaduc traverse la vallée à une prodigieuse hauteur, il la domine de plus de trois cents mètres. Les toits de tuiles des maisons, blotties dans la verdure des arbres touffus, ont l'air de grands coquelicots éclatants. Un mince ruban d'argent se glisse

entre ces terres fertiles: une rivière égaie ce paysage à la fois sévère et tourmenté. Huysmans, dans la *Cathédrale*, a dit l'effarement de Durtal lorsqu'il passait entre Saint-Georges-de-Commiers et La Mure et que le train marchait lentement au-dessus du gouffre: "En bas, c'était la nuit descendant en spirale dans d'immenses puits; en haut, c'étaient, à perte de vue, des groupes de montagnes escaladant le ciel. Le train montait en soufflant, tournait sur lui-même, tel qu'une toupie, descendait dans des tunnels, paraissait refouler devant lui le jour, puis il sortait dans un hallali de lumière, revenait sur ses pas, se dérobaient encore dans un bruit strident de sifflets, et un fracas étourdissant de roues, et courait sur des lacets taillés en pleine roche sur le flanc des monts".

"Et subitement, les pics s'étant écartés, une énorme éclaircie avait inondé le train de lueurs, le paysage avait surgi, terrible de toutes parts. "Le Drac!" s'était écrié l'abbé Gevresin, en montrant au fond du précipice un serpent liquide qui rampait et se tordait, colossal, entre des rocs, ainsi qu'entre les crocs d'un gouffre..."

Pendant que nous traversons cette région accidentée, dans ces étranges compartiments sans cloison, nous prions et nous chantons. Ne sommes-nous pas en pèlerinage? Il n'est pas toujours facile de le prouver: dans les hôtels, dans les compartiments des wagons qui d'ordinaire ne donnent asile qu'à six ou huit voyageurs, comment se réunir pour prier ensemble? Quant aux multiples distractions que j'ai, je n'en parle pas. Dans cette contrée si extraordi-

nairement variée, il n'est pas étonnant que j'aie plus volontiers les yeux à la portière que pieusement clos... Et puis, pourquoi ne pas l'avouer, après Durtal: je suis saisie d'effroi en voyant l'abîme sombre très bas, au-dessous de nous, et où nous pourrions si aisément rouler au moindre écart de la locomotive...

A La Mure, nous laissons le train pour prendre les autocars. Nous nous engageons aussitôt à travers un pays accidenté, aux vallons verdoyants, aux gorges profondes. Çà et là, derrière une haute muraille de pierre, une ferme se blottit. Le firmament, chargé de lourds nuages pourchassés par le vent, laisse parfois filtrer un rayon d'éclatante lumière sur les belles collines d'alentour. L'ascension est de plus en plus rude. Le moteur ronfle. Nous traversons le Beaujolais, célèbre pour ses vins. Les collines escarpées sont couvertes d'échalas que dérobent déjà à nos regards les ceps vigoureux s'y enroulant et s'y cramponnant de toutes leurs vrilles. Ce ne sont pas les collines de chez nous, habillées de hêtres ou de bouleaux. Celles-ci sont toutes nues; une verdure courte et rare s'y accroche. Elles font le gros dos, se superposent, s'enchevêtrent, se creusent pour se redresser, s'ouvrir et se refermer sur des gorges pleines d'ombre, où le soleil hésite à lancer ses rayons. La route en lacets serpente à travers cet étrange et superbe pays, tantôt basse, tantôt escarpée à donner le vertige. Un cri d'admiration nous échappe: "Que c'est beau!" Le soleil, lorsqu'il se met de la fête, fait hardiment rutiler toute la gamme du vert. Puis, les nuages triomphent de la

lumière; et de nouveau, l'ombre s'étend sur la vallée tourmentée comme une âme inquiète qui parfois s'éclaire d'un sourire pour retourner bientôt à ses soucis coutumiers.

Les collines s'adoucissent; les pentes s'amollissent; la ligne capricieuse des montagnes se perd à l'horizon. La plaine s'annonce déjà. Nous traversons Villefranche, petite ville industrielle de 12 mille habitants, sans cachet spécial: la petite ville paisible de province qui se repose en somnolant dans la quiétude dominicale. Bientôt après, nous entrons à Ars.

Ce lieu de pèlerinage reste l'un des plus fréquentés de France. Il doit toute sa célébrité au saint Curé qui, pendant plus de quarante ans, l'illustra de ses vertus héroïques et de ses miracles. Le village n'est qu'une humble agglomération de maisons et de chaumières. Ars, c'est surtout sa basilique, enveloppant dans ses larges lignes l'ancienne et pauvre église de saint Jean-Marie Vianney. Ses murs s'ornent de belles peintures retraçant les principaux épisodes de la vie du Curé d'Ars. Mais combien plus que l'imposante basilique la vieille église retient le pèlerin! Car elle est pleine du souvenir de celui qui, si souvent, y fit entendre sa parole pour catéchiser son petit troupeau d'ouailles. On voit encore le prie-Dieu rustique sur lequel il s'agenouillait avant de dire la sainte messe, l'autel sur lequel il célébrait le saint sacrifice, la chaire noircie du haut de laquelle ses paternelles instructions tombaient sur son cher peuple. Quelles précieuses et augustes reliques,

qu'on vénère avec des larmes d'émotion sous les paupières!

L'un des missionnaires d'Ars, avec une charmante bonne grâce, nous entraîne vers la vieille cure aux toits de tuiles; si pauvre maison, si sombre, toute accablée de sa vieillesse misérable; mais qui fut l'insensible témoin de la vie sublime de celui qui a trouvé la sainteté entre ses murs lézardés. Un escalier branlant conduit au premier étage. La plupart des humbles objets ayant appartenu au curé d'Ars y sont conservés. Dans une armoire vitrée, on montre ses soutanes élimées, des chasubles, des aubes de lin. On peut y voir aussi ce qui resta de son lit après que le démon y eut mis le feu, pour se venger des conquêtes que le saint confesseur enlevait à sa malice. Ses socques, ses sabots sont là. Ses instruments de pénitence: cilices, disciplines, fouets, sont bien visibles, dans un petit cabinet vitré... On ne va pas au ciel parmi les molles délices; et l'on ne sauve pas les âmes en se croisant les bras.

Dans une absidiole, à droite de la basilique, le corps du saint Curé d'Ars est conservé dans une châsse précieuse. Noircis au contact de l'air, mais recouverts d'une couche de cire, ses traits expriment la sereine béatitude du héros qui sut si bien asservir son corps et le dompter. J'ai bien prié sur la tombe de ce grand saint de France pour tous les prêtres de mon pays, afin qu'il s'y lève toute une génération de *curés d'Ars*...

Le missionnaire qui nous sert de guide est particulièrement aimable et complaisant. Comme il est bon et sympathique à notre groupe! Comme il est

pitoyable à une pauvre malade, venue prier dans sa chaise longue pour y demander sa guérison. C'est une dame âgée, au visage ravagé par la souffrance, aux longues mains diaphanes allongées sur sa couverture. Elle ne fut pas guérie sous nos yeux; mais qui sait si le miracle persista à se faire attendre!

Nous entendons le salut du St-Sacrement. J'ai l'honneur de toucher l'harmonium; nous chantons tous avec ferveur, sans que j'ose me plaindre du misérable instrument que j'ai sous les doigts et qui crache l'air par ses notes disjointes, à mesure que j'active les soufflets.

Nous quittons à regret ce sanctuaire vénérable, non sans avoir promené nos chapelets sur les précieuses reliques dont il recèle les trésors. Avant que nous remontions dans les autocars, on nous fait voir, dans un appentis, une statue de marbre blanc destinée à orner la place, représentant saint Jean-Marie Vianney en extase. On a quelquefois comparé le masque du curé d'Ars à celui de Voltaire. Injurieux parallèle, si l'on ne sait en distinguer les différences. On ne peut nier toutefois que ce profil ne rappelle quelque peu celui de la statue que Prud'hon fit de Voltaire, et qu'on voit dans le hall de la Bibliothèque Nationale à Paris. Mais quel contraste dans l'expression!

La finesse sournoise du premier n'est, chez le curé d'Ars, que la compréhensive bonté d'un homme compatissant. L'esprit, qui étincelle méchamment dans les yeux de Voltaire devient, chez saint Jean-Marie Vianney, une profonde acuité de regard trahissant le voyant, coutumier des visions mysté-

rieuses et célestes. Les rides honteuses et l'effrayante maigreur du premier devient, chez le second, la marque et le signe d'une mortification poussée jusqu'à l'héroïsme. Chez le premier le sourire se fige en rictus; le sourire s'éternise, chez l'autre, et se transforme en extase. Emus et attendris, nous quittons la chère vieille église et l'humble hameau qu'elle protège pour nous diriger vers Lyon.

La plaine s'ouvre de plus en plus devant nous. Les montagnes s'effacent en fermant l'horizon. De gros nuages gris-bleu les enveloppent; et l'on ne voit plus bien où commencent leurs lignes, ni où elles finissent. Parfois, dans une éclaircie, le soleil darde ses brûlants rayons, qui tracent des raies d'or venant se poser sur la campagne fraîche, accusant nettement l'émeraude des prairies ou la blancheur jaunâtre des blés mûrissants. Au loin, la Saône étincelle, comme un clair ruban d'argent. Nous roulons bientôt sur les bords de sa berge riante. Voici l'île Barbe, dont les jolies villas, tapies dans un fouillis de végétation ou perchées sur des rochers, émergent poétiquement au-dessus des eaux calmes de la rivière, au milieu d'un décor charmant de collines vertes, aux pentes douces. L'île était autrefois fameuse par son abbaye remontant au IV<sup>e</sup> ou au V<sup>e</sup> siècle. Ravagée par les Sarrazins, elle fut restaurée par Heidrade, bibliothécaire de Charlemagne et archevêque de Lyon. Elle était peuplée de moines bénédictins qui avaient à leur tête un abbé dont la puissance seigneuriale s'étendait sur plus de cent cinquante prieurés. Saint Loup menait à l'île Barbe la vie cénobitique lorsqu'il fut élevé au siège

de Lyon. Après sa mort, on rapporta son corps dans l'île et l'on y bâtit sous son nom une église dont il reste des vestiges assez remarquables. Sept chapelles s'élevaient autrefois dans le monastère. On voit encore le clocher de l'une d'elles sur la rive de la Saône.

Entre l'île Barbe et Neuville au flanc des côteaux qui bordent la rivière se succèdent d'agréables propriétés particulières. Nous entrons enfin dans la ville et nous descendons au *Grand Nouvel Hôtel*, rue Grolée, en face des quais du Rhône, tout près du Pont Tillsit. Notre chambre est superbe, immense, tendue de rouge grenat. Trois hautes portes-fenêtres l'éclairent; deux s'ouvrent sur les quais, l'autre sur une rue étroite et paisible. Un balcon de fer forgé communique de l'une à l'autre. Nous sommes installées comme des princesses. Après dîner, — je ne parle pas de la table, non parce que je m'en désintéresse, mais parce qu'elle est partout excellente, et parce que le service, quoique interminable, en est fort bien fait, — nous sautons dans un taxi, en défiant les menaces de la pluie. Nous admirons d'abord les principaux monuments de la ville, surtout la belle fontaine Bartholdi, en plomb repoussé et martelé. Quatre chevaux marins symbolisent les quatre grands fleuves de France se jetant dans la mer: la Seine, la Loire, la Garonne et le Rhône, traînent un char monté par une femme. L'eau s'échappe en fine buée des naseaux fumants des coursiers emportés. Nous franchissons tour à tour le Rhône agité, la Saône nonchalante et nous longeons leurs rives voisines qui se joignent aux

limites de la grande cité. Chaque année, à la pointe de la presqu'île, on célèbre le perpétuel mariage du Rhône et de la Saône. On vide une bouteille de Champagne dans leurs eaux confondues et on leur jette une couronne de fleurs.

Nous escaladons la colline de Fourvière par des rues étroites et impossibles, où l'auto trouve passage à grand'peine. Les murs qui les bordent sont les derniers vestiges, dit-on, des vieilles murailles romaines entourant les palais érigés par les fils de la Louve dans l'antique Lugdunum. Ce chemin nous conduit en face de l'imposante basilique de Fourvière. Les portes en sont closes : il est près de neuf heures. Mais nous prions pourtant devant ses portes fermées, dans ce lent et sanglant crépuscule de juin, solennel et tragique ! Il me semblait que la vie ressemble à ce moment-là : et que nous l'élevons par la prière et le désir, en face de cette basilique éternelle, la Patrie céleste, après laquelle nous soupignons jusqu'à ce qu'elle nous ait enfin ouvert ses parvis !

Sur les remparts dominant la ville, tandis que d'un seul coup s'allument tous les réverbères, nous contemplons avec ravissement l'inoubliable spectacle. A gauche, c'est la colline de la Croix-Rousse, quartier des tisserands et des canuts. La vue qu'on découvre de cette hauteur est une échappée de lumière sur l'océan mouvementé des toits, sur le cours du Rhône et de la Saône, sur les lointains estompés de délicieuses teintes bleues et sur l'horizon des Alpes qui limitent l'immense plaine où s'étend la populeuse cité. Des écharpes de brume flottent au ras des lointains vallons ; les fumées de

la Vaise s'élèvent à droite; la Saône contourne sans hâte les collines et les promontoires. Rives de pierres solennelles et de rochers abrupts, longues bâtisses dont la rivière reflète la monotone méditation, murailles de forts édifiés aux siècles passés, et vestiges formidables de bastions depuis longtemps inutiles; poussée folle des maisons se haussant les unes sur les autres... Une ville si riche en beautés naturelles est assurée de tenir longtemps encore une des premières places parmi les grandes villes du monde. Bâti sur un rocher surplombant la Saône et commandant l'entrée de la ville, le château de Pierre Scize reste le dernier à recevoir le jour. Comme au temps féodal, il monte encore la garde, semble-t-il, pour défendre la cité qui s'endort; mais plus vigilante que lui, Notre-Dame de Fourvière, élevant bien haut vers le ciel son petit Jésus, lui fait bénir jour et nuit son dévot peuple lyonnais et la grande ville industrielle.

Nous revenons après une belle et lente promenade dans le Parc de la Tête-d'Or, traversé en son milieu par un bras nonchalant de la Saône, qui s'y arrête en flânant pour y former un petit lac. Le Parc sommeille dans le silence et la solitude. Un élégant restaurant retient sur sa terrasse danseurs et danseuses évoluant et tourbillonnant au son d'un orchestre invisible. Et pendant que nous nous éloignons, les notes se fondent dans le murmure doux de la brise folâtrant dans les branches des beaux arbres aux ramures bruissantes.

## LYON — LA SUISSE — GENÈVE

LUNDI, 8 JUIN

Il est plus de neuf heures et demie lorsque nous montons enfin dans les autocars. Le courrier proteste, mécontent de notre lenteur. En guise de punition, nous ne visiterons pas les manufactures de soie. Nous n'en avons plus le temps; et j'en suis extrêmement désolée.

Il fait beau temps. Nous suivons d'abord les rives de la Saône jusqu'à la pointe de la presqu'île où le Rhône engloutit la paresseuse. Au printemps, les eaux de ce fleuve au cours rapide croissent, dit-on, d'un mètre par jour.

Nous traversons le plus pauvre quartier de Lyon: baraques misérables, taudis sordides, honteuse pauvreté... Si c'est là le plus pauvre quartier de cette grande ville, ce n'est sûrement pas le plus honnête. Nous passons ensuite sur l'autre rive, au pied de la côte de Fourvière. Il y a quelques semaines, tout un pâté de maisons s'est détaché de la colline et a glissé jusqu'en bas. On voit encore les suites de l'accident, qui a coûté quelques pertes de vie; débris de maisons, murs éventrés, mis à nu, laissant voir les fourneaux restés en place, les escaliers à moitié arrachés, les rampes de fer tordues par l'incendie et l'éboulement.

De la place Antonin-Poncet, nous laissons à droite *La Charité*, hôpital de douze cents lits: le premier hôpital établi en France avec l'Hôtel-Dieu. L'hôpital Desgenettes, institut militaire se trouvant

non loin, contient mille lits. L'Université lyonnaise se dresse sur la rive gauche du Rhône; sa longue façade de pierre grise s'étend près de la berge, fort paisible à cet endroit. Le Quai, près du Pont de la Guillotière, nous permet d'admirer les vastes proportions du Grand Hôtel-Dieu. Tout en haut, perchée sur sa sainte colline, la basilique de Notre-Dame de Fourvière est vue de tous les points de la ville. Sur la place Jules-Ferry, la gare des Brotteaux, l'une des plus belles de France, retient notre attention. C'est un édifice moderne, très agréablement situé. Au quai Pierre-Scize, le monument populaire de l'*Homme-de-la-Roche*, blotti dans une grotte, à même la côte du Rhône, pierreuse et escarpée à cet endroit, nous intéresse par son originalité. Ce monument fut élevé à la mémoire de l'allemand Jean Kleberger, qui vivait à Lyon sous le règne de François 1er, et qui distribua en aumônes une partie de sa fortune. Par la rue St-Paul, nous arrivons à l'église du même nom. A l'intérieur du temple, en dépit de l'obscurité qui y règne, nous découvrons le tombeau du chancelier Gerson, le *Docteur très chrétien*, dont la statue se trouve en face de l'église. Traversant le Pont du Change, nous voici sur la rive gauche de la Saône, devant l'église St-Nizier, cathédrale primitive de Lyon. Saint Pothin, mort en 117, y célébra les saints mystères dans une crypte que l'on peut visiter. Nous débouchons sur la place St-Jean, laissant à gauche la Manécanterie, édifice du Xe siècle, pour loger les chantres de la cathédrale. Celle-ci, en effet, se dresse près de là. La primatiale fut commencée

vers l'an 1100. Dominée par quatre tours dont l'une renferme le *Bourdon*, avec une belle façade percée de trois portails surmontés d'une rosace ornée de nombreux médaillons sculptés, ses statues furent en grande partie mutilées par le baron des Adrets, chef protestant connu par son fanatisme et sa cruauté. La Révolution ne fit qu'achever ce qu'il avait commencé.

Les verrières, — trois roses flamboyantes et rutilantes des plus éclatantes couleurs, — donnent à la primatiale un cachet tout spécial. Comme je les ai admirées, ces belles verrières aux tons chauds, surtout celle qui est toute bleue, d'un bleu exquis, plein de lumière et de transparence, faisant ressortir superbement les tons froids se mêlant harmonieusement à ses célestes nuances! L'horloge astronomique, dans une absidiole, inventée par Nicolas Lipins en 1598, est un chef-d'œuvre de mécanique, avec mouvement de personnages. C'est un appareil très compliqué indiquant les années, les mois, les jours, les heures, les fêtes ecclésiastiques, les phases de la lune, la position du soleil, et même le moment de l'angélus. Il arrive alors que le coq planté au sommet bat des ailes, que les anges jouent l'hymne de saint Jean, que l'ange Gabriel ouvre la porte à Marie et que le Saint-Esprit vient planer sur la tête de la Vierge. J'aurais été trop heureuse de jouir de cet intéressant spectacle, Je me suis contentée d'entendre le léger bruit de la savante machine, dont le mécanisme fonctionne toujours, quoique irrégulièrement, dit-on.

En quittant la cathédrale, nous prenons le funi-

culaire de Fourvière. Au Canada, cette colline se nommerait pompeusement : *montagne*. Nous avons les qualificatifs généreux ! Fourvière est bien près d'être aussi élevé que notre Mont-Royal. Le funiculaire nous dépose sur l'esplanade, en face de la basilique. Ce monument évoque l'idée d'une forteresse avec ses murailles crénelées, pourvues de mâchicoulis. Le sanctuaire de Fourvière s'élève à côté d'une vieille petite église dont les origines remontent aux temps les plus lointains. Les Lyonnais ont toujours eu une grande dévotion à la sainte Vierge et une grande confiance en elle. A deux reprises, elle préserva leur ville : une fois de la peste, une autre fois de la guerre. En 1643, les Echevins de Lyon, pour remercier Notre-Dame d'avoir éloigné la contagion, firent vœu de lui présenter chaque année, le 8 septembre, "un écu d'or et sept livres de cire blanche", promesse qui est tenue de nos jours par les représentants des paroisses. En 1870, au plus fort de la guerre, l'archevêque de Lyon, Monseigneur Ginouillac, s'engagea au nom de la ville et du diocèse à élever une basilique si l'ennemi n'approchait pas de Lyon. C'est en exécution de ce vœu que fut érigée l'église nouvelle au sommet de la colline.

Quand on pénètre dans l'intérieur de la basilique, on est d'abord déconcerté par tout ce qu'on y éprouve. Si le cœur est étreint d'angoisse sous la voûte surbaissée de la sombre crypte, si le jour révèle petit à petit entre les colonnes massives et basses du puissant vaisseau des profondeurs propices à la célébration des saints mystères, quel n'est pas

l'éblouissement des yeux sur le seuil de l'église supérieure! Là, tout étincelle, tout scintille, tout fulgure: le marbre, l'or, les mosaïques, les métaux, les verrières, par les reflets qu'ils se renvoient les uns les autres, produisent une débauche de couleurs, de clartés et d'éclats qui heurtent nos opinions de gens du nord sur l'austère mélancolie des églises. "Fourvière, dit un auteur, est une énigme artistique". Les tenants du gothique, dont je suis, restent plus éblouis que charmés. Sans doute, c'est un splendide monument de foi et d'amour et la reconnaissance des Lyonnais s'est montrée prodigue envers sa céleste bienfaitrice. Cependant, Fourvière ne retient pas le cœur; elle ne se l'attache par aucun charme mystique. La basilique de Fourvière est éblouissante: est-elle pieuse, seulement?

De la terrasse, nous nous attardons à contempler la ville, sous la pleine lumière du soleil cette fois. Mais il faut bientôt s'arracher à notre contemplation pour reprendre le funiculaire et rejoindre nos autocars, qui nous conduisent maintenant au beau Parc de la Tête-d'Or. Avant 1856, ce grand domaine se composait d'une ferme entourée de prairies, de bois et de pâturages; l'ancien lit desséché du Rhône y passait, formant ça et là des étangs marécageux, des îles, des bancs de sable et de gravier. Le célèbre paysagiste Buhler, appelé à utiliser ce que la nature avait déjà déposé là, dessina de grandes pelouses, ornées de massifs d'arbres, ménagea d'habiles perspectives à travers les taillis, créa un lac avec des îles, des promontoires de verdure et une anse au fond de laquelle apparaît un chalet rustique. On y

voit un jardin zoologique, un jardin botanique, de vastes serres renfermant de merveilleuses collections de plantes rares, si bien que ce parc passe à bon droit pour l'un des plus beaux jardins publics d'Europe.

Nous contournons les rives sinueuses du lac. Une brume légère flotte encore sur ses eaux pâles. Paysage si doux, si différent des nôtres aux tons plus accusés! Ici, les lignes molles et floues se fondent et se dissolvent dans des gammes atténuées. Et l'on ne sait plus bien, au fond de l'horizon couleur d'opale, où commence l'émeraude tendre de la verdure des hauts platanes et où finit le gris bleuté des eaux fondu dans un ciel de satin...

Après déjeuner, nous bouclons nos valises; et, véritables Juifs Errants, nous voilà dans le train, en route pour la Suisse. Les premiers contreforts des Alpes nous apparaissent bientôt. Une route carrossable souvent coupée par un torrent aux eaux rapides couleur de neige fondue lui barre à tout moment le passage. Tant pis pour lui! Un petit pont de bois, noirci par les mauvais temps, le chevauche sans cérémonie. On ne voit qu'avec peine un coin de ciel bleu, quoiqu'il fasse si beau temps. Les montagnes s'élèvent de plus en plus, en pentes raides et abruptes. Beaucoup de verdure, de papillons et de fleurs. Les cheveux au vent, les lèvres entr'ouvertes, nous rions pour rien, parce que c'est âpre et beau, ce paysage à la fois riant et sévère! Debout dans le corridor du wagon, appuyées à la barre de cuivre courant le long des larges fenêtres, nous regardons de tous nos yeux ce pittoresque spectacle. Ici, là, un

peu partout au flanc des rudes montagnes, un chalet appuie son long toit au roc vif. Des montagnes! des montagnes encore, trop proches de nous et trop hautes pour que nous en voyions les cimes! Elles restent verdoyantes à leur base, et pas encore dressées devant nous comme d'infranchissables murailles. Lorsqu'elles s'éloignent un peu, il nous arrive d'apercevoir un glacier. Alors, ce sont des cris d'admiration, des étonnements, des ravissements... Tout cela est si nouveau à contempler!

Le train file toujours. Fatiguées, nous reprenons notre place dans notre compatriement déserté. Alors Lucile s'approche de moi, et câline, à mon oreille: "Chante, Denise, chante", dit-elle gentiment. Et je chante pour elle des chansons toujours nouvelles, sans jamais répéter les mêmes. Et elle s'en émerveille. Ainsi, tour à tour chantant ou contemplant le beau spectacle offert par cette grandiose nature, nous arrivons à Genève.

A l'*Hôtel de Russie*, où nous descendons, on nous offre une belle chambre ayant vue sur le lac Léman et l'île Jean-Jacques Rousseau, à droite du Mont-Blanc. Les cygnes s'ébattent près du jet d'eau, élégants et familiers. Genève nous plaît par son animation et sa méticuleuse propreté.

Après dîner, l'Agence nous offre une promenade en autocar à travers la ville. Notre guide est un homme replet et rubicond, droit comme un i; et je ne sais pourquoi je ne puis m'empêcher de le voir avec une grosse caisse devant lui et des baguettes de tambour dans les mains: il me semble qu'il ferait bien ça! Il possède une voix de stentor; et si la nuit

ne tombait déjà, je pourrais prendre de copieuses notes. Il est d'ailleurs fort intéressant, et fier comme Artaban d'être Suisse. Aussi commence-t-il par le commencement, et nous parle-t-il des origines de Genève. Cette ville fait son apparition dans l'histoire dès l'an 58 avant Jésus-Christ, Jules César en parle dans ses *Commentaires*. Au moyen âge, l'énergie et l'indépendance de ses habitants en ont fait une des plus petites, mais sûrement la plus ancienne république existant au monde. Son indépendance s'affermirait avec l'adoption de la Réforme, en 1535. Genève est-elle assez glorieusement fière d'être protestante? Un Guide de la Suisse que je viens de feuilleter ajoute modestement: "Depuis, à force de persévérance et de génie, ses enfants l'ont illustrée universellement dans tous les domaines". On ne saurait mieux dire.

"Siège de la Société des Nations, centre international, située sur les deux rives du Rhône, à l'extrémité du merveilleux lac Léman, Genève jouit d'un panorama admirable. Elle est encore un centre d'instruction renommé (c'est toujours le Guide qui parle) et son industrie de l'horlogerie est florissante et réputée dans le monde entier."

Laissant à droite l'île Jean-Jacques Rousseau, nous traversons le Pont du Mont-Blanc. J'ai admiré le Mont pendant tout le temps du dîner. Tour à tour il a reflété tous les tons changeants du ciel; d'abord rose, puis orangé, puis rouge vif, la gamme de pourpre s'est dégradée progressivement jusqu'au mauve. A cette heure, il est bleuté, formidable, inaccessible

dans sa hauteur fière. Il semble à la fois défier le ciel et se confondre avec lui.

Nous suivons les rives du lac. Le crépuscule descend. Oh! le beau, solennel et lent crépuscule qui s'éternise, semble-t-il, pour l'extase de nos yeux! Les montagnes, sur la rive opposée, sont d'un bleu profond sur l'ocre jaune du ciel qui peu à peu devient couleur de soufre, puis jaunâtre avant de se teinter d'émeraude pâle! Une lueur pourprée traîne, languide, couronnant une cime lointaine pour s'éteindre lentement non comme une clarté qui fuit, mais comme un diadème royal lentement dérobé par la nuit. Le lac reflète les montagnes toutes bleues. Le grave et austère paysage! Rien ne rit dans le silence de ce beau soir: Genève est correcte et sévère. Ses montagnes sont rigides comme elle. Mais que ce spectacle empoigne l'âme et la saisit! Elle n'est pas charmée: elle est impressionnée et son émotion n'est pas exempte de mélancolique tristesse. Mais pourquoi serait-elle triste? La paix de ce beau soir est si grave! Trêve donc à la mélancolie! L'autocar s'engage dans une rue sombre et étroite. Un bref signal du guide, à une fenêtre basse du rez-de-chaussée: une porte s'ouvre et se referme sur nous. Nous sommes à l'Hôtel-de-Ville, dans une salle imposante, tendue de rouge. On nous fait voir la salle de l'Alambra, où fut rendue la sentence arbitrale tranchant les difficultés entre l'Angleterre et les États-Unis à la suite de la Guerre de Sécession. Ce fut également dans cette salle que fut signée, le 22 août 1864, la Convention de la Croix-Rouge, dite *de Genève*. Le drapeau réglementaire, qui flotte à présent sur tous

les hôpitaux, en temps de guerre, tire son origine du drapeau même de la Suisse, légèrement modifié: au lieu de la croix blanche sur fond rouge, on y met la croix rouge sur fond blanc. De quel air notre guide nous donnait ces explications! Comme il admire sans réserve sa chère petite patrie!

Nous retournons vers le lac, en suivant la Jetée des Pâquis. L'immense jet d'eau haut de cent pieds, le plus puissant du monde, semble lancer jusqu'aux étoiles son panache éclatant frangé d'écume. Nous ne faisons que passer devant la cathédrale St-Pierre, fermée à cette heure. Mais pour rien au monde le guide ne manquerait de nous conduire devant le monument de la Réformation. Drapés dans de longues tuniques, la figure pensive, les traits durcis, rigides et durs comme il sied aux Pères de cette désastreuse scission détachant tant d'âmes de la foi catholique, ils sont là figés tous quatre dans leur attitude sévère. C'est bien le symbole de cette austère religion protestante, si bien faite pour glacer le cœur. Un parc s'étend tout à côté. Les Festivités, non loin, y battent leur plein. Des pâtres du Tyrol en costume national, de gracieuses pastourelles des Alpes, évoluent avec grâce sur une estrade ornée de lanternes vénitiennes. Leur danse rustique s'accompagne de mélancoliques pastorales. Et pendant que l'autocar démarre lentement, je reconnais dans la mélodie rythmée qu'on attaque le *Ranz des Vaches*, à la fois grave et serein... Le cor des Alpes continue ses concerts; le son profond et sonore se perd déjà dans le lointain; mais je garde au fond de mes prunelles charmées la vision ravissante: les

Tyroliens sveltes et souples faisant tourner leurs blondes danseuses aux corsages de velours noir, aux longues nattes dorées, aux yeux bleus comme les eaux du lac, à la lueur rougeoyante des torches et des lanternes... Les doux airs pastoraux modulés sur les cors aux notes tristes, ces militaires armés de lances, cette foule compacte et silencieuse, les écoutant émue, le cœur rempli d'orgueil et de fierté nationale... Quel inoubliable spectacle!

Nous traversons le Pont du Mont-Blanc, brillamment éclairé. Nous filons à travers de paisibles quartiers: palais, hôtels, villas... Le beau parc de Mon Repos nous ouvre sa large grille. Au fond, le Palais de la Société des Nations s'y cache. Le Père Séverin, qui a toujours un ton officiel, dit de sa belle voix au timbre précis: "Le Temple de la Paix". Un aboiement sonore lui répond! "Si tu veux la paix, répond le chien du concierge, dans son rude langage, prépare la guerre!" Les Nations n'ont d'ailleurs pas attendu cet avis pour agir suivant le conseil paradoxal de ce proverbe...

La salle des Délibérations: une grande pièce d'aspect sévère, entourée de fauteuils. On nous indique la place occupée par l'honorable Sénateur Dandurand. Mais que cette salle est nue et qu'un crucifix, appendu en belle place, en changerait l'aspect! Nous revenons par le quai du Président Wilson. Dans le parc de l'Ariana, le futur Palais de la Société des Nations voit déjà ses murs surgir du sol. Cette pauvre paix! A force de trop souvent parler d'elle et de l'inviter dans tous les Palais de Genève, je crains fort que la capricieuse dame, lasse

de se voir serrée de trop près, ne finisse par s'éva-der... Les Palais font souvent figure de prison aux yeux des esprits indépendants et la Paix, à ce qu'il me semble, n'est pas de celles qui se laissent ligoter sans protestation!

Nous rentrons à l'hôtel. Il fait nuit noire. Les étoiles scintillent comme des diamants bleus et se reflètent en tremblant dans le lac. Sur la place, près du quai du Mont-Blanc, un Nostradamus d'occasion montre une lunette. Et qu'est-ce qu'on voit dans son télescope? Nous voudrions savoir... L'un de nos compagnons se dévoue. Il glisse une petite pièce dans la main de l'astronome, ce qui lui permet de couler un regard inquisiteur dans ledit télescope. On y voit, lorsque la planète est là, le "chapeau de Saturne". Le malheur, c'est que Saturne hésite à se lever. Elle n'a peut-être pas envie de montrer son chapeau aux étrangers? C'est peut-être un "modèle exclusif!" Quoi qu'il en soit, notre compagnon en fut quitte pour ses frais. Saturne, en balade peut-être, n'est pas venue se placer à portée du télescope braqué sur elle.

## MARDI, 9 JUIN

Sur le lac Léman. Notre bateau, blanc comme les cygnes qui s'ébattent autour de lui sur les eaux vertes du lac, attend le moment du départ. Au fond de l'horizon, le Mont-Blanc étincelle, avec ses cimes lumineuses toutes rosées. Les Alpes découpent sur le firmament strié de jaune et de gris leurs vives arêtes. A droite, un sombre massif de montagnes

ferme le paysage; on dirait plutôt de gros nuages bleuâtres amoncelés à l'arrière-plan. Plus près, Genève fière et froide, semble braver les montagnes qui la menacent et l'enserrent de tous côtés. Le bateau démarre. L'orchestre commence son concert; harpe, flûtes, violoncelles et violons forment une exquise symphonie. Un cygne glisse en sens inverse du bateau, harmonieux et plein de grâce noble, tout blanc comme lui. Les jolies "mouettes genevoises" sillonnent le lac, comme de rapides et silencieux oiseaux; ce sont de petits bateaux mouches excursionnant sans cesse près de la côte, de Genève à Nyon. Nous longeons d'abord la rive suisse, saluant en passant la petite ville de Coppet, avec son château rendu célèbre par les séjours fréquents qu'y fit Madame de Staël.

Genève disparaît dans la lumière pâle du matin. Accrochés au flanc des monts, des nuages s'effilochent et sur leur sommet, la neige éclate en blancheur. Au loin, les eaux du lac sont bleu de ciel; plus près, d'un vert glauque et profond, mais si limpide et si calme! Parfois, une voile latine, très haute et très longue, glisse en inclinant son aile, comme un grand oiseau las.

Thonon-les-Bains. Les jolies villas se reposent au soleil, près de la grève de sable blond. Sur la côte, des platanes coupent l'azur du ciel de leurs branches rigides. Quelques-uns ont l'air d'immenses parapluies. D'autres étalent leurs rameaux comme des candélabres posés sur la campagne verte, attendant de s'embraser; pour quelle fête de beauté, pour quelle apothéose? Au loin, le Mont-Blanc reste bien

visible; mais il est devenu le Mont-Rose; car le soleil brille maintenant dans le doux ciel de soie pâle... Cette neige candide des cimes, rosée comme une gorge de colombe touchée par l'aurore, quelle vision d'inexprimable beauté! Neige fière et inviolée, inaccessible et pure, seules les nuées transparentes la frôlent en passant. Ainsi existe-t-il des âmes hautes et virginales comme ces cimes éclatantes...

Le Golfe de Coudrée franchi, on nous indique au fond d'un grand parc le château de Ripaille, où se retira le duc de Savoie, Amédée VIII. Un fait d'histoire se cache là, dont nous ne remuerons pas la cendre. Laissons-le dormir dans le calme paisible de ce chaste matin!

Après avoir dépassé l'embouchure de la Drance, on arrive à Evian-les-Bains, pittoresquement situé au pied d'un verdoyant coteau. Déjà nous avons dépassé Ferney, célèbre par le séjour qu'y fit Voltaire. En 1459, il acheta le terrain, attira des colons, fonda des fabriques, s'y fit construire un château... et l'on sait quelle double vie l'inférial vieillard de Ferney y menait de front, dans sa perversité satanique!

"La Suisse" vogue maintenant en pleine eau. De tous côtés, les montagnes se dressent hérissées, menaçantes, figées dans leur rage impuissante. Des crêtes aiguës, des arrêtes vives tranchent ou déchirent la blancheur immaculée des neiges éternelles accumulées sur leurs flancs de roc grisâtre. Cimes hardies, à demi dissimulées dans les brumes, comme une âme tourmentée dérochant jalousement le secret

de son angoisse ou l'ardeur de son effroi sous une apparente impassibilité! Les nuages éperdus continuent de s'accrocher aux âpres rochers. Mais le soleil les attire lentement à lui, puissant comme un dieu; et les pics sombres et triomphants surgissent de leur ouate légère et vaporeuse. La pluie, le vent, la tempête, les nuages, la neige glaciale, le soleil brûlant ont mordu tour à tour et depuis des siècles leur masse audacieuse. Les avalanches y creusent leur profond sillon; des crevasses y entr'ouvrent leurs abîmes sombres, comme des lèvres avides de saisir une proie. Plus bas, les sapins de velours escadent la côte; et plus bas encore, la plaine bleutée descend en pente douce jusqu'à la grève où les flots verts du lac viennent mourir avec un doux bruit de chuchotant mystère.

Nous descendons à terre à Ouchy, port de Lausanne: le "Losonna" des Celtes, le "Lousonna" des Romains. La riante petite ville s'étale sur trois collines; et même a-t-elle empiété sur les voisines, dont les noms sont autant de quartiers: St-François, la Caroline, la Pontaise, Montbrun, le Champ de l'Air. Au-dessus de la ville, les forêts du Jorat allongent leur sombre ligne, tandis que Lausanne, la ville haute avec ses jardins fleuris, ses villas, ses hôtels, rit au soleil, dans son opulence fière. Le funiculaire nous y conduit rapidement. Nous déjeunons gaiement à l'*Hôtel Victoria*. Nous prenons enfin le chemin de la gare en suivant une rue toute fleurie de roses et de glycines, toute bruissante de chants d'oiseaux et de vols légers d'abeilles. Et puis, l'enchantement continue...

Par bonheur, les plus calmes parmi nos compagnons de voyage se trouvent dans mon compartiment. Je pourrai admirer silencieusement, sans être à tout moment troublée par de turbulentes exclamations. Le lac étincelle: ce lac aux tons merveilleux et changeants. Sans cesse nouveau, les mots ne sauraient le décrire ni le pinceau ne pourrait rendre sa beauté toujours parfaite, jamais la même. C'est un lac du paradis égaré dans notre monde.

Le chemin de fer contourne ses rives. Nous passons devant le château historique de Chillon, énorme, avec ses lourdes murailles baignant dans l'eau. L'île de Salagnon est une oasis de verdure finement couronnée par un château blanc. Montreux se dérobe dans sa belle baie. Le lac se ferme à Villeneuve, vaincu par les monts formidables et triomphants. Puis, c'est la course éperdue de la locomotive à travers les montagnes... Leur hauteur est si surprenante que le regard se fatigue à découvrir leur sommet. Un torrent emporté, bondissant et sauvage, blanc comme du lait, court à leur pied et fait route avec le chemin de fer. Un chalet s'accroche ça et là à leurs flancs sauvages. Des chèvres brouettent; des troupeaux calmes et lents paissent l'herbe rare. Parfois, un clocher élancé d'église indique le ciel, de sa fine pointe aiguë. Les pentes des montagnes s'étagent, à leur base, des vignes s'enroulent autour des échelas, les couvrant de leur feuillage couleur d'olive. La terre toute brune, presque rousse, s'étonne de sourire près de ces terribles gardiennes aux dents de granit mordant sans cesse les nuages.

Des cimes, des cimes encore! Parfois, un aigle

plane, très haut, plus haut que les plus altières crêtes couronnées de neige. Oh! comme sa blancheur est éblouissante! Je suis émue à pleurer. C'est trop beau pour la terre, ce que nous voyons là. La puissance de Dieu éclate si bien dans ces œuvres admirables, sorties de ses mains! Des montagnes toujours, de plus en plus hautes et formidables! Le torrent mugit, il enfle ses eaux au cours rapide. Toute la sauvage et grandiose beauté de la nature se manifeste ici, sans qu'on n'y puisse relever que quelques chétives traces de l'homme. Mais parfois, ô stupeur! ô étonnement inexprimable! un château féodal achève de s'effriter lentement sous les doigts patients du temps au sommet d'un pic apparemment inaccessible. Quel titan, ou quel génie de conte de fée construisit si haut son repaire, et rêva de nicher avec les aigles!

La neige couronne tous les sommets, à des profondeurs que l'œil devine insondables. O pureté inviolée! Je n'essaie plus de contenir mon émotion: je pleure de ravissement. Sous mon regard, il n'y a plus que de la beauté et je nage dans un bain de blancheur, de force et de majesté. Ravie, éblouie, transportée, je ne sais plus si je vis, si je voyage dans notre monde terrestre, ou dans une sphère idéale où je n'apercevrai plus désormais que des cimes pures et des blancheurs lumineuses!...

Le Simplon me ramène au sens de la réalité, en nous ouvrant la gueule béante de son tunnel. Nous y engouffrons. Une odeur suffocante de suie, d'humidité, une brise glaciale nous oblige de fermer nos portières. Le petit œil bleu de notre lampe, au milieu

du plafond, éclaire à peine notre nuit profonde. En moins de trente minutes, nous traversons l'énorme montagne de granit. Et lorsque nous revoyons la lumière du jour, nous ne sommes plus en Suisse: c'est l'Italie.

## L'ITALIE

MARDI, 9 JUIN

Dès la sortie du tunnel, une petite station rose fleurie de glycines. Le train s'arrête, esoufflé. Aussitôt, une nuée de douaniers envahit nos compartiments; uniformes coquets vert-poussière, jambières et ceintures de cuir, petits chapeaux de montagnes, ornés d'une plume de corbeau, fièrement campés sur l'oreille, et retenus par la jugulaire... Ils sont formalistes et méticuleux et ils examinent soigneusement compartiments et passeports. Fini de poser nos pieds sur les banquettes. En Italie, c'est défendu où il faudra payer l'amende et ce sera au moins *cinque lire!*

Les montagnes, mes chères et belles montagnes qui me ravissent et me transportent, s'éloignent de plus en plus... A Sesso Calende, elles se rangent au fond de l'horizon dans la douceur de leur ligne plus molle. Et quand s'allongent les ombres de la fin du jour, voilà que toutes, elles s'effacent lentement... elles s'effacent...

Le lac Majeur, bleu pâle comme un pur diamant, reflète le firmament dans sa limpide transparence et s'étale là-bas... Des villas, au loin se devinent:

toits rouges, toits jaunes, toits ocrés. Oh! la paix exquise, la paix céleste, la paix délicieuse de ce jour divin! Comme tout sourit maintenant, après l'âpre aspect des montagnes menaçantes, des crêtes déchi-quetées, des cimes audacieuses! La molle Italie se repose au soleil, en riant comme une belle fille. Les vignes escaladent gaîment les côteaux. Des villages, joyeux dans leur pauvreté, sous leurs toits défoncés, leur humble chaume ou leurs tuiles branlantes assujetties par des pierres, se baignent voluptueusement dans la lumière blonde. Des fruits mûrissants pendent aux arbres. Des enfants sortent des taudis en courant, vêtus de haillons, pieds nus; ils saluent de la main le train rapide qui file vers Milan.

La campagne est riche, somptueuse, agréable aux regards. Mais les Alpes, où se cachent-elles donc? Je m'attriste. Je ne les verrai plus, mes belles Alpes formidables et aimées: je ne les verrai plus...

Nous rentrons à Milan. Il est huit heures trente. Nous dînons dehors, sous le couvert des arbres, à la lumière douce des abat-jour discrets, sous le regard des étoiles. Puis à pas lents, nous flânons en prenant le frais dans le joli parc voisin. Est-ce à cause de ses tramways, pareils aux nôtres, ou à cause de son parc ombreux, qui ressemble à celui de Westmount? Milan me rappelle Montréal et je lui trouve avec ma chère ville un grand air de ressemblance. Aussi baptisons-nous la côte voisine et la courbe qu'elle fait: "Côte du Beaver Hall".

## MERCREDI, 10 JUIN

Dès après déjeuner nous partons pour faire la visite de la ville. Un Père franciscain canadien, le P. Père Olivier, étudiant à l'Université de Milan, se joint à notre groupe. Sa compagnie nous est précieuse, car il connaît parfaitement cette ville, où il habite depuis plus de deux ans. Nous partons; et voici ce que notre intéressant compagnon nous raconte: il n'est pas rare, à Milan, de voir des paroisses comptant des milliers d'âmes. L'une d'elles comprend cinquante-six mille paroissiens, environ. Erigée en canonicate, le vieux titulaire tient à conserver intact le territoire de sa trop peuplée paroisse. Il en résulte de graves inconvénients, comme il est facile de l'imaginer... Quant à la piété italienne, pourtant plus démonstrative que profonde, elle ne se rebute pas des longs offices: deux heures de durée pour un exercice de piété lui paraît fort ordinaire et davantage ne lui ferait pas peur. On débute par le chant d'un cantique, aussitôt suivi du sermon. Nouveau cantique, nouveau sermon. Le salut du St-Sacrement termine la cérémonie. Voilà qui nous dépasse... Aurions-nous jamais la piété d'entendre deux instructions, l'une venant immédiatement à la suite de l'autre!

L'autocar roule à travers des rues fort bruyantes et animées. On nous indique, d'un geste rapide l'église du Carmel, la Banque Commerciale Italienne, le Théâtre de la Scala. Nous voici en face de l'imposante basilique que les Milanais nomment avec tant de fierté: *Il duomo*. Elle se dresse, dans

sa splendeur majestueuse, sur une place immense. La façade trop élargie pour la hauteur du monument m'a déçue. Elle est de style renaissance très fioriturée. Des milliers de clochetons de marbre tranchent harmonieusement sur le bleu très ardent du ciel. A plus de trois cents pieds au-dessus du sol, une blanche madone bénit la cité fervente qui lui éleva ce monument. Les portes de bronze, d'un beau travail, représentent les mystères du Rosaire. L'un des battants est dédié aux joies de la Très Sainte Vierge, un autre à ses douleurs; sur l'architrave, on retrace sa gloire. Lequel d'entre nous pourra oublier jamais la délicieuse *Bambina* dormant dans son berceau, non loin de son heureuse mère sainte Anne, et laissant pendre sa petite main, usée par les pieux baisers des passants!

Nous avons hâte d'écarter de la main l'horrible tenture placée à l'entrée de la porte centrale, suivant la coutume italienne. Changé par l'ardent soleil, autrefois rouge, ce rideau inélegant sert à isoler la brûlante chaleur de la place et s'oppose à la poussière, que le vent fait parfois tourbillonner si brusquement! Mais quel saisissement lorsque cette portière capitonnée de cuir épais retombe sur nous! Tout est calme, paix et silence dans la grande basilique en perpétuelle oraison. Les belles colonnes gothiques montent si haut, si haut avant de rejoindre les clefs de voûte, qu'une légère vapeur bleutée flotte au sommet de la nef profonde. La forme du Dôme est la croix latine à cinq nefs, aboutissant aux portails de la façade: il n'a pas moins de deux cent cinquante pieds. Cinquante-deux piliers isolent ces

nefs. D'autres piliers en nombre égal, à moitié encastrés dans les parvis, soutiennent les voûtes. Les chapiteaux des pilastres, à fronton aigu, sont uniques dans leur genre, assure-t-on. Enfin, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur du monument, on compte plus de trois mille trois cents statues. Tout un petit peuple de marbre habite là...

On entend les confessions, à la Pénitencerie du Dôme, à toute heure du jour. Aux grandes solennités, les chanoines de la cathédrale portent la mitre. Comme elle doit être éblouissante et majestueuse, la superbe basilique, un jour de grande fête! Mais je l'aime mieux encore par cette tiède matinée d'été, lorsqu'elle apparaît ainsi toute fraîche et mystérieuse, baignée d'ombre et de confuse clarté, avec ses verrières multicolores, qui sont de pures merveilles. Oh! les belles verrières aux tons discrets ou éclatants: comme elles me charment, comme elles me ravissent! Lorsque de retour dans mon pays, on me demandera ce que j'ai vu de plus beau en Europe, je n'hésiterai pas à répondre: "Ce sont des verrières aux tons si chauds, aux reflets si mystérieux et surnaturels qu'elles semblent garder en elles l'âme tendre et croyante des aïeux qui ont si pieusement coulé leur riche nuance"...

Les rosaces qui les supportent ici sont de marbre blanc, comme tout le reste du Dôme. Les tons les plus éclatants brillent dans la grande rose du midi. C'est un arc-en-ciel de lumière servant de transparente échelle aux myriades d'atomes que le soleil y fait danser.

Nous saluons le tombeau de saint Charles-Bor-

romée dont le corps vénérable repose dans un sarcophage d'argent massif aux parois de cristal de roche. Une couronne sertie d'émeraudes, chef-d'œuvre de Cellini, auréole son chef auguste. Il est revêtu de riches ornements sacerdotaux. Ses traits reconnaissables, noircis par le temps, le contact de l'air et de la lumière, sont austères et doux à la fois. D'incroyables trésors ornent cette crypte. Les Borromée étaient fabuleusement riches; la plus grande partie du lac Majeur leur appartenait.

En remontant dans la basilique, notre attention est attirée par une statue représentant saint Barthélemy. L'apôtre fut, comme on le sait, écorché vif. Cette représentation, si elle est une merveille d'anatomie, retient l'amateur sans toucher le chrétien. Avant de sortir du temple, nous reconnaissons le tombeau des Médicis aux trois besants en relief se détachant de leur blason, et que nous retrouverons surtout à Florence.

En sortant du Dôme, la vieille église San-Lorenzo fait l'objet de notre visite. De style lombard très pur, avec ses petites fenêtres rondes comme des yeux d'oiseau, elle est bien digne d'intérêt. L'église Saint-Ambroise nous montre le baptistère où saint Augustin reçut le baptême des mains de son auguste maître, l'archevêque de Milan. On y voit également la chaire du haut de laquelle tombait sa parole enflammée. Le tombeau des saints Gervais et Protais, réunis dans la sépulture comme dans le martyre, repose dans une crypte, sous le maître-autel. C'est un sarcophage d'argent massif du poids de quinze cents livres environ.

L'Université catholique de Milan, que le Révérend Père Gemelli, franciscain, illustre avec tant d'éclat, est un édifice plus remarquable par sa réputation que par ses lignes architecturales. Centre d'organisation de l'Action Catholique en Italie, elle ne reçoit aucune subvention de l'État. Notre bon cicerone, le Père Olivier, compte au nombre des étudiants suivant régulièrement les cours de la célèbre Université. Mis en contact journalier avec les Italiens, il nous donne à leur sujet des détails fort intéressants. Les hommes ne prient guère. La prière, c'est l'affaire des femmes, et le nouvel époux saura le faire entendre à sa jeune épouse: "Il faut de la piété au foyer pour écarter les malheurs". Ils sont intelligents, mais superficiels. Leur franchise, très discutable, est surtout faite d'habile diplomatie. Ils savent feindre, ils savent tromper. Mais une fois gagné à soi, l'ami peut aller jusqu'à commettre le crime pour complaire à son ami. Candidement il le lui offrira, sans la moindre hésitation. Et il tiendra volontiers sa promesse.

Pendant que nous écoutons avec attention ces étonnantes révélations, l'autocar stoppe devant l'église Sainte-Marie-des-Grâces. Dans le réfectoire désaffecté de l'ancien couvent des Dominicains, nous nous arrêtons à considérer longtemps la célèbre Cène de Léonard de Vinci, si souvent reproduite avec plus ou moins d'exactitude et de bonheur. Le temps a lentement raison de ce chef-d'œuvre: peu à peu il s'efface. La couleur a perdu sa fraîcheur; les traits des personnages s'estompent et se confondent. Seules, les poses harmonieuses du Maître et

des douze apôtres attestent encore le génie de l'artiste qui sut les grouper avec tant d'art. Mutilée en vue d'ouvrir une porte dans la muraille, la trace de cet inqualifiable vandalisme reste encore visible. Cette fresque donne l'illusion de fermer la pièce. Les murs viennent s'y fondre si adroitement qu'on dirait vraiment assister au spectacle du dernier Souper. Sur le pan opposé, nous remarquons une curieuse peinture de Montorfano représentant le crucifiement. Elle fait pendant à la Cène, sans en avoir le mérite et la réputation. Les casques des soldats, les armes et les cottes de mailles se détachent en relief sur la muraille. Le beau cloître de Sainte-Marie-des-Grâces est une oasis de fraîcheur. La coupole surmontant la chapelle fut dessinée par Bramante, l'architecte de St-Pierre de Rome. Dans la sacristie, le plafond est tapissé de cette belle pierre bleue qu'on nomme *lapis-lazuli*, entremêlée d'or pur. L'effet en est superbe et d'une incomparable richesse.

Au centre de Milan, l'antique castel des Sforza, illustre famille milanaise, achève lentement de mourir. Les ducs Sforza, dont les ascendants se composèrent d'abord de hardis *condottieri*, ont joué un rôle important dans les annales de leur cité. Maintenant la tour du St-Esprit est envahie par les herbes folles. Un fossé mort entoure l'ancien mur d'enceinte. La gloire des Sforza, orgueilleusement étalée dans leur somptueux château fort, finira par être vaincue par l'assaut des années victorieuses de toute grandeur. Nous traversons lentement la lice, pensifs, en songeant à ces choses... Non loin de là

se dresse un monumental arc-de-triomphe. Napoléon, qui rêvait de faire construire une route allant de Paris à Milan, c'est-à-dire couvrant une distance de cinq cents milles, en avait placé ici la première et grandiose borne. Mais après la campagne d'Italie, ce fut l'île d'Elbe, puis Ste-Hélène... L'ambitieux Empereur fut vaincu, lui aussi après tant d'autres, par les caprices d'une fortune toujours jalouse et inconstante.

Milan est à bon droit fière de son cimetière riche de superbes et somptueux monuments. Merveilleusement exposé au soleil, rafraîchi cependant par l'ombrage de beaux arbres aux puissants rameaux, il étonne les yeux de l'étranger par sa magnificence. Rêverait-on d'y dormir ? Je ne le pense pas. Ce n'est pas le *Campo Santo*, le champ des saints, si calme et pieux, où l'on voudrait attendre en paix la résurrection future. Le symbolisme triomphe ici sous des formes diverses, calmes ou repoussantes. Une impression pénible nous en reste ; car la mort nous découvre à chaque pas son horrible visage. Les traits convulsés, reproduits par le marbre ou la pierre, reflètent la lutte terrible engagée entre ces deux puissances : la vie qui ne veut pas finir, la mort qui veut triompher. Il s'en trouve de paisibles, de pacifiants ; mais la plupart illustrent la même pensée, et dans un sens identique : la mort est une chose épouvantable. Je n'ai pas aimé cette interprétation si peu chrétienne et si vide d'espérance. Mourir, pour le chrétien, n'est-ce pas revivre à jamais en Dieu ?

Le temps est merveilleusement beau. Après le déjeuner, une excursion facultative nous permet de

visiter la Chartreuse de Pavie. Nous suivons la berge du canal. Sur le rebord de pierre, des femmes agenouillées savonnent leur lessive. L'eau terne, bourbeuse et trouble de l'Olonza réussira-t-elle à faire du linge bien blanc ? Il faudra que le soleil s'en mêle ! On a l'habitude d'étendre la lessive encore humide sur l'herbe pour la faire blanchir ; et la précaution n'est pas vaine ! A gauche, des rizières baignent dans l'eau leurs jeunes pousses vert très pâle. Les frêles tiges de riz surgissent déjà des marais à peine ridés par la brise et reflétant exactement le ciel limpide. Enfin, l'imposante façade de la Chartreuse se dresse devant nous. Construite par Visconti pour un comte de Padoue, sa splendeur est difficile à décrire, surtout pour un critique d'art novice dans son métier... Je ne m'y essayerai pas. Précédée par une cour verdoyante, bordée à droite et à gauche par l'hospitalité et le couvent, il est facile d'imaginer la somptuosité renfermée dans l'intérieur du monument par la richesse merveilleuse de l'extérieur. Le style Renaissance s'y étale, en beau marbre polychrome. L'intérieur de l'église est gothique, avec de petites chapelles s'ouvrant sur un large déambulatoire. Il faudrait s'arrêter des heures, dans la contemplation des merveilles d'art réunies ici : tableaux, mosaïques, "monstrance" de pur ivoire, tout est propre à retenir l'attention du visiteur et à lui arracher des cris d'admiration. Comme le petit cloître des religieux m'a plu, avec ses minces colonnades de style lombard et ses fines arcades de terre cuite remontant au XIV<sup>e</sup> siècle ! Comme il a l'air paisiblement monacal, et si bien séparé du monde ! Le soleil est

son prisonnier. Ses quatre murs le retiennent captif, pendant qu'il s'amuse à roussir l'herbe drue qui s'incline, accablée. J'entre dans l'une des étroites cellules, tout émue en songeant qu'autrefois plusieurs générations de moines avaient enclos leur existence fermée du côté de la terre, ouverte seulement du côté du ciel entre les murs de cette austère et sereine Thébaïde! Une armoire, une table, un modeste cabinet de travail, un petit jardin exigu, charmant, délicieux, plein de fraîcheur et d'ombre, orné d'un puits profond... Avec ses points de Règle, son cloître et sa vigne, voilà toute la vie d'un homme résumée en si peu de mots et tenant sur la terre si peu de place! Mais Dieu seul peut dire quelle délicate et odorante fleur de sainteté s'est épanouie, peut-être, dans cette petite cellule austère et souriante où mes pas me paraissent sacrilèges!...

Du premier cloître, le plus vaste, nous avons une admirable vue d'ensemble sur la Chartreuse. Quelle harmonie dans cette superposition de toits, de coupes, de murailles aux teintes rosées, dont le soleil compose un poème de tons chauds et doux! Le réfectoire, avec ses riches sculptures et ses peintures murales, est dominé par une Cène placée en plein cintre. Le plancher de fine mosaïque est un spécimen admirable du merveilleux travail exécuté en grande partie par les moines eux-mêmes. Nous revenons par la grande église, éclatante de splendeur sous la belle lumière de cet après-midi de juin. Au-dessus des archivoltés des collatéraux, d'élégants triforiums ornent le pourtour intérieur de

l'église. Nous considérons le dernier, celui de gauche en entrant, avec une surprise amusée. Par un battant entr'ouvert, un chartreux passe la tête et regarde... Dangereux coup-d'œil sur le monde! Celui-là est bien près de retourner en arrière qui agit de la sorte. L'expression un peu inquiète du visage, le regard vif et perçant du moine curieux donne vraiment la parfaite illusion d'entrevoir là un religieux en chair et en os: non une simple image.

L'allée sablée craque sous nos pas fatigués. A la porte du mur d'enceinte, un marchand de "gelato" nous offre sa marchandise. Elle est affreuse, cette crème glacée: trop salée et trop pauvre... Mais nous mourons de soif! A l'intérieur dans la grande cour, il y a une fontaine, que je n'avais pas vue. Nous y courons. Et puis, il faut revenir... La campagne, accablée de chaleur, somnole. A mes côtés, Lucile s'endort sur mon épaule et, toute surprise d'avoir si bien dormi, s'éveille en rentrant à Milan! L'auto-car s'engage imprudemment dans une rue si étroite que les piétons doivent disparaître dans les portes cochères pour nous livrer passage. Mais dans ces ruelles sombres et tortueuses, on découvre des coins exquis: un *patio* très frais, orné au centre d'une vasque de pierre couronnée d'un jet d'eau murmurant et chantant, des balcons enguirlandés de fleurs, des *bambini* frisés gambadant et dansant...

Nous dînons en plein air; et c'est délicieux. Nous jouirons, ce soir, d'un pur régal artistique: un concert à la *Scala*. Pablo Casals jouera du Schumann, sur son merveilleux instrument dont il fait chanter l'âme sous ses vibrants coups d'archet. C'est bien le

*roi des violonistes*; il est exactement surnommé. Les Italiens témoignent d'un véritable délire dès que leur favori salue le public, à la fin de chaque morceau. Ils *sifflent* d'admiration, même les femmes... pourtant du meilleur monde, avec leurs têtes fines et leurs yeux immenses. Chez nous, cette manière passerait pour une grossière insulte. L'auditoire ravi, transporté d'admiration trépigne, s'agite, se lève... Tout cela nous étonne, nous, gens du Nord, calmes et posés, et nous sourions un peu de tant d'effervescence.

En attendant l'auto qui doit nous ramener à l'hôtel, nous nous amusons au spectacle de la foule élégante envahissant la rue, où l'on suffoque en dépit de nos toilettes légères. Les taxis sont hélés dès qu'ils apparaissent. Il faut marcher en sens inverse pour en découvrir un avant qu'il ne soit retenu. C'est délicieux d'errer ainsi, en robe du soir, tête nue, dans la chaleur parfumée de cette nuit d'été sous un ciel criblé d'étoiles... Ah! que nous nous sentons heureuses! Nous rions pour rien: parce que nous venons d'entendre un beau concert, parce que nous sommes à Milan, parce qu'il fait beau temps et que nous sommes sans souci. Il est près d'une heure du matin lorsque, ayant enfin découvert un taxi, nous rentrons à l'hôtel.

#### JEUDI, 11 JUIN

Dès sept heures du matin, nous sommes toutes deux dans l'intérieur du Dôme. La verrière du levant, jaune, verte et légèrement bleutée se teinte

des couleurs mystérieuses et douces de l'aurore. Un jour oblique, hésitant, se glisse timidement dans la vaste cathédrale encore plongée dans l'ombre. Au fond d'une abside, un prêtre dit la messe. L'autel s'étoile de cierges à la flamme vacillante. Loin, très loin, des voix chantent: "Agnus Dei" et je pleure, parce que c'est trop beau.

Nous prenons l'ascenseur qui nous conduira jusqu'au premier palier; après quoi, nous gravissons allégrement toute une enfilade d'escaliers aboutissant au toit. C'est pour lui que nous sommes venues ce matin, pour jouir du magnifique panorama qu'il promet à nos regards.

Le ciel est intensément bleu, et le soleil tout rouge, monte déjà à l'horizon. Le toit s'étend devant nous, avec ses longues tuiles de marbre blanc; formant un vaste promenoir en plan incliné. Une innombrable quantité de flèches, de clochetons, de statues, se dressent devant nos yeux émerveillés. Un grand nombre d'entre elles sont dues aux ciseaux d'artistes de renom. L'aiguille principale, imaginée et construite par François Croce, est imposante; sur sa pointe extrême, une statue de la Vierge en cuivre doré, domine tout le monument. Cent trente-six flèches élancées l'entourent. Chacune d'elles semble soutenue par un petit ange, de position et d'expression différentes. L'un la supporte allégrement sur l'épaule avec l'aide du bras replié; l'autre s'y prend maladroitement, courbé sous l'effort. Tel autre vacille sous l'écrasant fardeau; un autre enfin la soutient à deux mains, son petit corps potelé ramassé sur lui-même, pour mieux remplir sa rude

tâche. Sur les arcs-boutants, une fine dentelle de marbre court et se développe, tandis que les fleurons de gâbles s'épanouissent en merveilleuses floraisons. Les gargouilles aux expressions effrayantes, aux poses grotesques, narquoises ou méprisantes crachent par leurs gueules ouvertes de muettes injures à ceux qui passent en bas, en attendant que l'eau du ciel leur permette de témoigner plus énergiquement encore leur dédain goguenard. Une forêt de colonnes gigantesques, une foule d'arêtes, de contreforts, de soutiens aident à la solidité de la cathédrale; mais on dirait plutôt qu'ils ne sont placés là que pour son ornement. Le toit lui-même est de marbre cimenté; on ne voit pas une seule pierre dans tout l'édifice.

De cette hauteur, la vue s'étend non seulement sur toute la ville, mais jusqu'à la chaîne lointaine des Apennins. Le regard, parcourant un cercle immense, devine au fond de l'horizon les Alpes maritimes, les Helvétiennes, les Rhétiques. Trois parties de ce cercle sont entourées par les montagnes, le quatrième, par la mer. Plus près, on aperçoit la belle coupole de l'église de Chiaravalle, la colline de San-Colombaro et, dans le vapoureux lointain, le sommet oriental du Monte Cimone, le Cento Croce, le Penice. Dans la vaste ville, nous découvrons le dôme de l'église du Saint-Sépulcre, près de laquelle se trouve la célèbre bibliothèque ambrosienne. La Chartreuse de Pavie apparaît même, dont le fondateur fut également celui de cette splendide basilique. Enfin, tout là-bas et se détachant à peine sur le violent azur du ciel, le Mont-Blanc se devine;

et non loin de la Jungfrau, le Simplon se montre aussi. Sur la même ligne que le théâtre de la Scala, nous voyons les montagnes du lac de Côme, le mont Olimpino, le mont San-Primo dans le Valsassine.

L'horizon semble fermé par ces chaînes de montagnes qui se joignent et s'entrecroisent. Les bruits de la grande ville parviennent à nos oreilles en rumeur confuse, semblable au bruit des vagues expirant sur la grève. Mais il faut, hélas! redescendre et s'arracher à ce ravissement. Notre bon guide nous propose de monter jusqu'à la grande aiguille de la Madone; mais à jeun comme nous sommes, sous ce soleil de feu, sur ce toit déjà brûlant, notre tête tourne, nos jambes vacillent, sans que nous consentions à avouer notre fatigue. Nous rentrons à l'hôtel, non sans avoir admiré, par les petites rues qui nous laissent entrevoir la merveille, cet étonnant épanouissement de marbre, et ce petit peuple silencieux de statues.

Après déjeuner, — notre groupe est en avance, comme toujours! — nous flânons au jardin avant de nous rendre en tram à la Nouvelle Gare Centrale. Elle sera superbe; le coût de cette grande bâtisse s'élève déjà à plusieurs millions. La chaleur devient suffocante. Et ce train, qui s'obstine à ne pas venir! Enfin, le voici. Nous nous installons. Nous déjeunons sur le train; et c'est toujours charmant ces déjeuners à bord, à cause de leur intimité et du plaisir de voir fuir le paysage à travers les larges fenêtres: les panneaux de notre salle à manger improvisée. Nous sommes accablés de fatigue et de chaleur. La campagne dort, dans la torpeur lourde

de cet après-midi de juin. Les ormeaux porteurs de vignes, chantés par Virgile, étalent sur leurs branches les belles guirlandes courant d'un arbre à l'autre et déjà prometteuses des premières grappes. Des hommes font la sieste, sous le couvert d'arbres chevelus. Les jolis saules au feuillage pâle et délicat laissent traîner jusque sur le sol leurs branches lasses. Nous respirons avec peine, dans l'air embrasé et nous somnolons, presque sans pensée...

Mais où sommes-nous donc ? Mademoiselle Angèle nous renseigne : un grand éclat de rire court par tout le wagon. Une gare se présente et elle épelle laborieusement : "Us-ci-ta !" Evidemment, elle ne comprend goutte à l'italien, car à la gare suivante, nous ne sommes pas plus avancés, puisqu'on y lit en lettres hautes d'un mètre : "Uscita". "Eh bien ! Mademoiselle Angèle, où sommes-nous donc cette fois ?" — "Mon Dieu, répond-elle d'un ton bourru, vous le voyez bien comme moi : c'est encore écrit : "Uscita !" Mais cet Uscita, ce n'est plus simplement un village, c'est toute une province ! Le fait est beaucoup plus simple : Uscita veut dire : sortie !

Soudain, un grand cri : "Padoue ! Padoue !" Oui, ce sont les cinq coupoles de la basilique que nous apercevons là. Mais le train file ; et moins d'une heure plus tard, il entre dans les lagunes de Venise. Nos gondoles nous attendent, en se balançant sur l'eau. Les bateliers, de leur rame longue et légère, les dirigent d'un mouvement souple et habile. Les beaux palais ocrés, gris ou roses, baignent leurs assises dans l'eau clapotante et se reflètent inlassablement dans ce perpétuel miroir. Nous enfilons des

rio sombres et malodorants, mais si pittoresques avec leurs belles portes armoriées, leur courette égayée de verdure, les loques douteuses pendant des fenêtres sculptées ou traversant même la rue, tendues sur des cordes. Cela fait d'étranges draperies claquant au vent. Tout cela nous enchante. Tout cela est si nouveau! Le charme subtil de Venise tient à ces nuances, à ces riens qui sont tout, à ces infimes détails qui ne sont que pour elle.

Sur le *Grand Canal*. Le *Pont du Rialto*: nos gondoles s'arrêtent là. *Hôtel Savoya et Jolanda*. Notre chambre ne donne malheureusement pas sur le Grand Canal, mais sur la place St-Zacharie, en face d'une très vieille église riche d'histoire. Les Doges, à ce qu'on raconte, y venaient solennellement chaque année faire le serment de défendre Venise et de se dévouer aux intérêts de la cité. Au centre de la place, un vieux puits sert à tout le quartier. Non loin, des enfants jouent à la marelle, ce jeu vieux comme le monde! Soudain, une querelle éclate. Echange de paroles vives, puis on en vient aux coups. Le vainqueur lève la tête d'un fier regard tandis que le vaincu humilié, le cœur plein de rage, se relève en pleurant.

Après dîner, nous choisissons soigneusement la gondole dans laquelle nous monterons: il nous faut la plus agile et la plus coquette. Mais comme elles sont tristes d'aspect, les fines gondoles vénitiennes peintes en noir! Seule, l'extrémité argentée de leur quille gracieuse les égaie un peu. Certaines sont couronnées d'un dais à courtines comme une litière, et entièrement capitonnées. Elles ont plus grand air

que les autres. La nôtre est découverte et je le préfère, parce que je n'ai qu'à lever la tête pour découvrir une myriade d'étoiles; si je l'abaisse, je les aperçois encore mirant leur beau front dans la mer. Le crépuscule tombe lentement sur les flots mauve et gris. L'île St-Georges, dominée par son campanile élancé, se rosit aux lueurs crépusculaires, puis se fonce dans le soir bleu. Là-bas, le Lido s'éclaire de feux multicolores; et les tremblantes lueurs se reflètent, vacillantes, sur l'eau agitée du Grand Canal. Notre gondolier chante: "O Sole mio"... Nous le fredonnons avec lui. Enfin, nous rentrons au port. Sur la jetée, un vieux gondolier retient l'embarcation en place, de sa jolie gaffe d'argent ciselée... et cela vaut bien *una lira*. Mais il est trop tôt pour rentrer. Nous prenons des rafraîchissements sur le port même, installées à ces petites tables rondes si gentiment placées au bord de la *Marina Grande*. Par le pont du Rialso, nous aboutissons à la place St-Marc, si joyeuse avec ses joailleries, ses boutiques brillamment éclairées, ses cafés, ses concerts, ses belles promeneuses en écharpes fleuries, agitant leur tête rieuse casquée de superbes cheveux noirs, tournant leurs grands yeux pleins de langueur et de malice coquette vers les passants qu'elles croisent, ou riant de toutes leurs dents blanches...

Nous rentrons. Etalons largement le moustiquaire. Il nous sera fort utile. Les moustiques sont friands de faire payer tribut aux touristes: ils nous l'ont suffisamment prouvé pendant notre promenade en gondole! Pas un souffle d'air. La chaleur se fait torride. Mais nous dormirons tout de même, tant

nous sommes lasses. Mais au plein cœur de la nuit un chant alerte et vif monte dans le grand silence de la place :

“Si monstra...”

le reste se perd dans la demi-conscience du sommeil ; mais la belle voix achève en joyeux crescendo :

“Una lira! Una lira! Una lira!”

Un vif éclat de rire ponctue la conclusion et les bruyants garçons rentrent à la caserne voisine, si gais et turbulents qu'on ne songe point à leur garder rancune d'avoir si brusquement interrompu notre somme. Et je songe à François, chantant et riant à travers les rues d'Assise endormie dans un heureux sommeil, entouré de la folle troupe de ses compagnons d'adolescence ; jusqu'à ce que la grâce en vienne à le faire gémir, en pleurant d'amour, un chant, un seul chant, qu'il répète tout au long de la nuit claire et qui est un cri brûlant comme un feu :

“O mio Dio! mio Tutto!”

## VENDREDI, 12 JUIN

Le cimetière de Venise se trouve à une lieue de la ville, environ. Les Franciscains en ont la garde. On s'y rend par le “vaporino”, mais plus agréablement encore en gondole. Sur la *Marina Grande*, des pigeons solennels se promènent en roucoulant. Il fait un temps superbe. Le soleil se lève, éclatant et rouge, sur l'Adriatique aux flots calmes et pâles. Le campanile de St-Georges dresse sa tour altière sur l'horizon rose.

Nous nous engageons d'abord dans d'étroits *rio*, sur lesquels un peu d'ombre flotte encore. Notre gondolier, un jeune gars vigoureux, guide d'une main prompte et habile notre grande gondole noire... Ah! c'est un délice! Ici, là, des balcons fleuris de glycines; de petites cours verdoyantes et fraîches, protégées par un treillis, des palais pimpants et coquets, de vieux castels pleins de songes et d'ennui, s'inclinant sur l'eau en y reflétant leur front austère... Un son lointain de cloche erre sans cesse sur Venise-la-Mélodieuse: d'où vient-il? Du clocher de l'une de ses soixante-quinze églises, une prisonnière de bronze s'agite toujours; et dès qu'elle se tait, une autre continue sa chanson...

O charme incomparable de ce doux matin! O clair, joyeux et pieux matin de Venise! Nous n'osons point parler, Lucile et moi, sauf du regard, indiquant un coin pittoresque et joli. Nous voici en pleine mer, à présent. La grande gondole se laisse bercer sur les vagues longues et molles. San-Michaele-in-Isola se rapproche lentement. Comment dire l'enchantement de cette promenade matinale et silencieuse, dans cette fraîcheur limpide de l'air, dans cette paix suave, profonde et sereine! Nous abordons sur la place. Nous entendons la messe dans une belle vieille église où l'on prie fort bien et nous communions, sur les degrés de l'autel. Notre action de grâces terminée, nous errons dans le préau avant de visiter le cimetière. Ce *Campo Santo* ne rappelle en rien la splendeur froide de celui de Milan; mais il y ferait bon dormir son dernier sommeil, bercé par la chanson lente des vagues. De simples stèles ornées de

fleurs, avec des lampes se consomment doucement sur la tombe de l'être aimé... Oui, c'est bien là le *Campo Santo*, le champ de paisible repos en attendant l'éternel réveil!

Le "Vaporino", beaucoup moins poétique que la gondole, nous ramène au port. Après déjeuner, nous faisons à pied la visite de Venise. La cité comprend cinq îles. La population totale compte près de cent soixante-dix mille habitants. Quatre cent-vingt ponts relient entre eux les différents quartiers. Les deux plus connus sont le Pont des Soupirs et le Pont du Rialto. Mais hier, pendant le trajet parcouru de la gare à l'hôtel, nous sommes passés sous le joli pont San'Antonio, agréablement orné de fleurs et de lumière. Le Lido, qui est le port de Venise, en est aussi la plage élégante.

L'histoire de Venise est connue. Comme plusieurs villes d'Italie, elle vit surtout de sa grandeur passée, se souvenant d'avoir été la Reine opulente de l'Adriatique. Sa cathédrale St-Marc et le Palais des Doges sont les vestiges les plus imposants de son ancienne splendeur. Nous les visitons tous deux ce matin. Le Palais fut cent fois décrit, et cent fois on en a énuméré les merveilles; à quoi bon le répéter? De la Loggia, une vue superbe nous découvre l'étendue de l'Adriatique, couleur d'acier pâle. L'île St-Georges tranche sur le ton délicat de la mer et du ciel par sa couleur ocrée. Toute la ville nous apparaît avec ses clochers, ses campaniles, ses coupoles, ses canaux. Tout là-bas, les lagunes se perdent à l'horizon, dans une vapeur bleuâtre...

Nous nous engageons sur le Pont des Soupirs.

Nos compagnons, sans arrière-pensée, se prennent à respirer bruyamment, sans songer à la réalité cruelle qu'ils miment en ce moment. Ce passage au-dessus du canal, c'était, pour les malheureux condamnés à mort au temps des troubles politiques, leur dernière échappée sur la vie et la lumière. Comme leur cœur devait se serrer atrocement à cette pensée, et comme leurs pas tremblants devaient trouver court le trajet séparant la prison de la salle du jugement!

Les *Plombs*! Nous y voici. Horribles cachots, sinistres prisons, sombres ergastules, profondes oubliettes où souvent les porte-clefs trouvaient les malheureux prisonniers morts de faim, d'épuisement ou de désespoir! Quittons ces tristes lieux et revenons à la belle lumière inondant la cour. Au centre, près de la margelle du puits merveilleusement sculpté dont l'élégant octogone embellit le préau, de jolis pigeons à la gorge bleue se pavanent majestueusement. Nous leur offrons du pain dérobé au déjeuner; ils le picorent d'un bec dédaigneux, car ils lui préfèrent de beaucoup l'appétissant blé-d'Inde doré, qu'ils avalent goulûment en se chamailant du bec et de l'aile.

Sur la place St-Marc, le soleil poudroie, mais nous n'en avons cure! Les gracieux oiseaux, familiers et friands, se posent sur nos épaules et viennent chercher les grains dorés du maïs jusque dans nos mains à demi fermées. Ils sont des milliers; et lorsqu'ils s'envolent tous ensemble, un étourdissant bruit d'ailes nous enveloppe. Au moment où nous nous apprêtons à rentrer à St-Marc, les deux jacque-

marts placés près de l'horloge, sur le toit en face, se mettent à sonner l'heure à grands efforts. On les dirait vraiment vivants : deux soldats moyennageux oubliés là, et à jamais fidèles à leur consigne.

La basilique St-Marc, comme la plupart des cathédrales italiennes, est de style byzantin. Enrichie de mosaïques, d'or et de pierreries, sa splendeur défie toute description. Le pavé de mosaïque lamée de cuivre imite les vagues de la mer au milieu de laquelle Venise est bâtie. Le Trésor contient d'inconcevables richesses. Mais je me suis surtout arrêtée devant la chaire de Pie X, qui fut autrefois patriarche de Venise, parce que j'ai pour lui un culte tout spécial.

De petites rues étroites inondées de soleil. Notre guide nous conduit jusqu'à la porte d'une importante verrerie. Par un éclairage discret, les riches verreries dressées sur les tablettes et savamment disposées sur les comptoirs étincellent en se renvoyant leurs feux. Dans l'atelier, des jeunes filles montent en broches, en colliers, en bracelets, en corbeilles légères du filligrane d'or ou d'argent; d'autres procèdent au travail délicat du niellage. D'autres enfin ornent de fragiles boîtes de verre transparent de fleurs de majolique. Atelier digne des fées, travail d'artiste! Mystérieux reflets des ors, des bleus, des rouges vifs, des jaunes safranés! Élégance légère des coupes, des vases, des potiches et des coffrets! Que de tentations et comment y résister? Bijoux artistiques, colliers de nacre, de perles, de pierres, tout chatoie, brille et sollicite le regard. Aussi, plus d'un et plus d'une cèdent à l'attrait

de ces artifices de la vanité! Sans doute, on songe à soi-même, mais on n'oublie pas non plus les parents et les amis, heureux de montrer et de porter leur beau collier ou leur jolie broche de Venise!

Après déjeuner, le Père Directeur réunit tous les pèlerins pour leur annoncer une nouvelle diversement accueillie. Le départ, fixé au 4 juillet, sera retardé de trois ou quatre jours du fait que le *Montrose* supprime l'un de ses voyages... Après de longs et ennuyeux pourparlers, — les longs pourparlers arrangent rarement les choses, d'ordinaire, et ils n'arrangèrent rien non plus cette fois-ci! — nous montons enfin dans nos gondoles. Notre première visite est d'abord pour la belle église de Santa-Maria-della-Salute, construite sur pilotis. L'éclat du jour y pénètre sans contrainte. Ce n'est plus l'ombre pieuse et mystique des belles églises de France, des nobles cathédrales gothiques; ici, c'est la prière par la splendeur. Il faut réveiller le sacristain pour trouver des cartes postales de l'église. Il se réveille de mauvaise humeur, s'embrouille dans ses prix; et je pars les mains pleines de cartes-vues dont il m'a réclamé à peine quelques lires. Le sommeil l'avait rendu par extraordinaire, peu avide de gain!

Nouvel arrêt des gondoles: cette fois, devant une large place où des enfants s'ébattent avec des cris d'oiseaux. Le Frère Pacifique, descendu l'un des premiers, sourit à ces bambins mutins qui l'entourent, se pressent autour de lui, baisent son cordon et sa tunique. Et lui, charmé, plonge la main dans sa poche et d'un grand geste éparpille une poignée

de sous. La troupe enfantine se bouscule en riant : c'est une scène charmante. Mais un importun aux traits sévères intervient et disperse en une seconde tous les bambins déçus. Le *Duce* ne permet point ces démonstrations-là et sous les yeux du bon frère attristé, la petite troupe disparaît dans les caves sombres et les maisons proches...

L'église des Conventuels, obscure et vieille, s'ouvre sur la place. Au chœur, les religieux psalmodient les premières vêpres de saint Antoine, dont une curieuse statue domine l'un des autels latéraux. Il porte la tunique noire des Conventuels, et non la bure franciscaine à capuce. De gros cierges brûlent à ses pieds et des lampes votives se consomment devant lui, comme de lentes prières. Dans une absidiole, une Madone "miraculeuse" excite notre étonnement. Il se trouve une madone miraculeuse dans presque toutes les églises d'Italie. Ne sourions pas. C'est la foi qui obtient le miracle; et dès que la foi soutient la confiance, Dieu se laisse facilement toucher. Ainsi, celle qui fut la médiatrice et la suppliante reçoit un titre nouveau; c'est désormais la "miraculeuse". Celle-ci est somptueusement vêtue d'une tunique de satin richement brodée d'or et semée de perles. L'Enfant Jésus n'est pas moins paré. Prosternée devant les saintes images, une femme du peuple, la tête recouverte d'un humble fichu noir noué à la nuque, s'absorbe dans sa prière. Ni le bruit de nos pas, ni celui de nos voix ne peuvent la distraire de sa fervente oraison. Notre visite dure longtemps : elle est toujours là. Je la

cherche du regard, en partant: elle prie encore, la tête inclinée sur ses deux mains jointes.

La promenade continue. Les canaux, bordés de palais fleuris, s'égaient et s'amuse à refléter leur fine architecture. Nos gondoles légères et obéissantes évoluent sur les larges *rio*; et nous voici devant le marché aux légumes. Des hottes remplies de choux, de carottes, de laitues, d'épinards encombrant le grand'place. Des maraîchers chargent les paniers sur leur tête et déambulent ainsi, bras ballants, la hotte en équilibre sur leur coiffure aplatie. Les femmes procèdent de la même façon: elles reviennent du marché, leur panier aux provisions débordant de victuailles et le soutiennent d'une main, sur leur tête nue, ou couverte du châle classique, noué à la nuque. Je ne sais si cette manière de faire favorise la beauté et la grâce des Italiennes... J'incline à croire le contraire. Les femmes du peuple sont lourdes, trapues, inélégantes, négligées dans leur tenue, d'une propreté souvent douteuse. Notre promenade s'achève. Au-dessus des sombres portes des palais, une tête de Neptune coiffée de mousse et verdie par l'humidité couronne le fronton armorié. L'anneau de cuivre ou d'argent semble provoquer le geste du joli "muguet" impatientement attendu par la Vanina rêveuse, masquée du loup de velours noir, ainsi que le chante Musset.

Nous visitons un grand atelier où l'on fait non seulement le "point de Venise", mais toutes sortes de fines dentelles et de patientes broderies. Les ouvrières au travail lèvent à peine la tête pour regarder distraitement ces visiteurs envahissant

leurs salles claires. Elles en reçoivent tant, surtout durant les mois d'été! Leurs travaux sont jolis; mais leurs prix nous déroutent un peu et pour tout dire, les dentellières bruxelloises nous ont permis d'admirer de plus fins et artistiques travaux que ceux-ci.

Nous flânons sur la place St-Marc, après avoir retrouvé sans mal notre chemin à travers les *rio* qui se croisent et s'entremêlent, et Lucile est bien étonnée de ce qu'elle nomme irrévérencieusement "mon flair de limier à retrouver partout mon chemin!" Entrées par hasard dans une humble boutique, nous découvrons l'un de nos compagnons. En un touremain, il apprit par nos soins l'art de magasiner. Son amusement déborda, je crois, sa reconnaissance... et peut-être aussi sa confusion.

Nous rentrons. La chaleur devient si accablante que l'orage ne peut tarder à s'abattre sur la ville. Avant dîner, nous allons au salut du St-Sacrement, à l'église St-Zacharie. Les enfants chantent en chœur, d'une petite voix de tête toute aiguë, vive et perçante... Après dîner, nous ne flânons pas longtemps sur la *Marina Grande*, car le ciel s'obscurcit, de gros nuages sombres courent éperdument sur la mer et le tonnerre gronde au loin. Les éclairs zèbrent le firmament de fulgurantes clartés. Je m'installe pour la veillée "avec tout ce qu'il faut pour écrire". Je soumets ma plume à une rude épreuve. Je la condamne à boire toutes sortes d'encre. Parfois, elle a de brèves révoltes, mais elle finit toujours par se soumettre. Comme sa maîtresse, elle est d'humeur plutôt fantasque.

La pluie tombe à flots pressés, fort à propos, car

il n'est pas tombé une goutte d'eau dans ce pays depuis le commencement d'avril. Il pleut une partie de la nuit. La chanson monotone de l'averse berce doucement notre court sommeil.

### SAMEDI, 13 JUIN

Dès six heures, le "vaporino" nous conduit à la gare, d'où nous prenons le train pour Padoue. Lorsque le cahotant et minuscule tramway nous dépose non loin de la basilique, il est près de huit heures. Le soleil, déjà haut dans le ciel, promet une journée de chaleur accablante. Un flot mouvant de pèlerins se presse dans les rues de cette ville, dont la population dépasse cent mille âmes. Les étrangers cherchent du regard les dômes imposants de la basilique de saint Antoine, désignée sous le nom populaire d'*Il Santo*, le saint.

A côté du style ogival, — éminemment franciscain, — l'architecture de la basilique présente un caractère régional par ses coupoles byzantines et ses toitures métalliques, qui rappellent Saint-Marc de Venise. Cette juxtaposition, ou plutôt cette union des deux styles est comme le symbole des sentiments inspirés par saint Antoine aux Padouans, qui voyaient en lui le représentant de l'esprit franciscain dans sa généralité et aussi le protecteur spécial de leur ville. Commencée dès 1232, terminée d'ensemble, en 1307, les parties secondaires de la basilique ne furent achevées qu'en 1424. C'est alors qu'on fit les coupoles. On travailla encore à l'embellissement du temple aux siècles suivants. On l'orna, on le gâta

aussi, surtout lorsqu'on le restaura après l'incendie de 1749 et qu'on eut l'idée malheureuse de le blanchir à la chaux.

L'intérieur contient diverses parties, qui sont autant de petites chapelles, de styles différents. La chapelle des Reliques ou du Trésor est surchargée et contournée dans le goût du temps. Sa plus précieuse merveille, entre tant d'autres, reste la langue de saint Antoine, miraculeusement conservée.

“Ta langue vermeille et pure,  
A triomphé de la mort!”

proclame-t-on dans un cantique populaire. Il y aurait à méditer longtemps là-dessus... et à nous interroger, peut-être. Car il est fort douteux qu'un prodige égal proclame la vertu et la charité de la nôtre...

On travaille et on travaillera encore longtemps à l'ornementation de l'église d'*Il Santo* et l'on s'occupait, jusqu'à ces dernières années, à décorer plusieurs chapelles, dont les murs étaient encore disponibles, de peintures qui compteront parmi les plus belles œuvres de la peinture italienne contemporaine. Les bas-reliefs de la chapelle de saint Antoine sont des œuvres capitales de la sculpture du pays. A part celui qui représente le saint entrant dans l'Ordre des Franciscains, les huit autres ont pour sujet ce qu'on pourrait appeler les *miracles classiques* du grand Thaumaturge. En dehors des œuvres d'art qu'elle contient et des souvenirs qu'elle conserve, la basilique d'*Il Santo* serait l'une des églises importantes de la chrétienté rien que par ses dimensions: sa périphérie est de trois cent soixante mètres (soit mille deux cents pieds, environ) sa longueur, de trois cent

quatre-vingt-pieds, et la hauteur maximum de ses campaniles, de deux cent trente pieds.

Lorsque nous débouchons sur le Parvis de la basilique, il est déjà envahi par une foule bruyante, énorme, bigarrée. Les modestes boutiques, hâtivement installées en plein vent, étalent leur pieuse marchandise: chapelets de verroterie, naïves statuettes représentant saint Antoine dans la pose hiératique consacrée par les siècles: c'est-à-dire tenant l'Enfant-Jésus dans ses bras. Le soleil, ce grand magicien, fait briller la grossière verroterie comme une gemme, et l'étain poli, comme l'argent pur. Sourds aux instantes propositions des marchands, nous nous hâtons de gagner les portes de la basilique, par où s'engouffrent sans cesse, en flot mouvant, de nombreux pèlerins.

Nous éprouvons un grand saisissement. Il y a sept cents ans, jour pour jour, saint Antoine de Padoue fermait pour toujours ses yeux à la clarté de ce monde pour les rouvrir à l'éblouissante lumière de l'au-delà.

Au fond de l'immense basilique, l'autel majeur s'éclaire de cierges aux flammes vacillantes. A un autel latéral, un prêtre distribue la sainte communion, inlassablement. Les fidèles s'empressent, avec une avidité tout italienne, vers celui qui distribue le Pain vivant. Il faut se frayer un passage à grand peine à travers cette foule, prête à défendre âprement la place si laborieusement obtenue en jouant des coudes. La sainte messe est dite incessamment aux nombreux autels qui se trouvent dans les bas-côtés: soit à la chapelle de Saint-Antoine, — quelle

faveur pour le célébrant, en un jour pareil! — soit encore à la chapelle de Saint-Félix. La chaleur étouffante, intolérable, saisit à la gorge, oppresse la respiration. Qu'importe! Le saint est là, dans son riche tombeau. C'est à cause de lui qu'on est venu de si loin. Quel mérite y aurait-il à faire un pèlerinage qui ne comporterait pas un peu de fatigue et de lassitude?

Après l'action de grâces, nous revenons toutes deux à l'hôtel avec diligence, Lucile et moi. Pour gagner du temps, nous prenons d'étroites petites rues dans un quartier misérable qui serait singulièrement lugubre si ce grand, rayonnant et exubérant soleil d'Italie n'était là pour embellir et réjouir toutes choses. Il pénètre jusqu'aux plus sombres taudis afin d'égayer de petits enfants à peine vêtus, s'agitant sur le sol de terre battue, près d'une table boiteuse, d'un grabat douteux et de deux ou trois chaises de paille. Tout le charme de l'Italie tient vraiment à son éclatante lumière, et toute sa poésie vient de là.

Mais l'heure de la grand'messe vient vite. Nous choisissons une victoria. Le cocher est si brutal que je lui donne le prix de sa course sans y ajouter de pourboire, en guise de punition. Son cheval bute à force d'être affolé par ces coups de fouets répétés, et il se couronne les genoux. L'affreuse brute avinée se dégrise un peu: nous avons eu une peur terrible.

Dans la basilique, nous trouvons deux excellentes places sur un banc, dans les premiers rangs. A mes côtés, un vieillard loquace m'interpelle à tout moment: "Oh! molto caldo!" dit-il en guise d'entrée

en matière, en essuyant son front ruisselant du revers de la main. Et je répète comme un écho : "Si, Si! molto caldo!" Là-dessus, mon bonhomme va... il parle sans répit, et je n'y entends goutte. "Signorita"... commence-t-il... et il entame aussitôt conversation avec une déroutante volubilité. Autour de nous, on se bouscule, on se bat, on parle, on s'évente, on s'agite. Mais qui donc pense à prier ? Je roule désespérément les grains de mon chapelet entre mes doigts. "Permesso!" les chaises volent au-dessus de nos têtes cherchant une place où se caser. "Molto caldo!" répète mon voisin hors d'haleine. Tout près de nous, une dame entre deux âges, qui dit venir d'Australie, tient une sorte de petite cour autour d'elle. Elle a des airs d'aventurière et une tête inquiétante. Deux grands gars la regardent avec de tels yeux qu'à sa place, j'en aurais le frisson. Ils ont des yeux de brigands calabrais, et louchent terriblement du côté du sac de la dame, gonflé comme une outre, pendant que la sotte se pavane en s'éventant.

L'heure de la grand'messe est venue. En haut, dans les tribunes latérales entourant le chœur, les chantres préludent à l'office. Les Conventuels, à qui la garde du sanctuaire est commise, s'agitent près de l'autel et veillent au bon ordre. Rude besogne ! Pour ce peuple, l'église est la maison du Père des cieux. On peut donc y causer en toute liberté, y rire et même y dormir. Les hommes ne prient pas ; ils regardent, chuchotent ou somnolent. Quelques femmes s'adressent à Dieu avec une ferveur touchante. Je fus frappée de l'expression à la fois

humble et ardente de l'une d'elles: vieille femme à cheveux blancs, aux joues fanées, sillonnées de rides profondes, aux yeux rougis et comme brûlés de larmes, aux lèvres agitées par la pressante supplication. Les deux mains étroitement jointes s'élevaient parfois par l'intensité de son oraison jusqu'à la hauteur du front pour retomber ensuite sur l'appui-main dans un grand geste de lassitude et d'humilité. Sans rien voir, sans rien entendre, sans tourner la tête vers les regards indiscrets fixés sur elle avec tant d'insistance, l'humble suppliante prolonge sa prière interminable et je me dis en la contemplant: "Voilà comment il faut prier".

Les Padouans rêvaient de préparer, en ce sept centième anniversaire de sa mort, un triomphe d'apothéose à leur saint bien-aimé. Ils ont éprouvé une double peine. A cause des difficultés actuelles entre les catholiques et le gouvernement, le Pape n'a point autorisé la procession à travers les rues de la ville. Il n'est point représenté par son remplaçant officiel: les fêtes antoniennes ne sont point présidées par un Légat. Soit! l'insouciance italienne, un moment attristée, en prendra vaillamment son parti; et les fêtes seront belles quand même. Les cérémonies liturgiques se déroulent avec une pompe extraordinaire. Les évêques présents au chœur mêlent le sombre éclat de leur pourpre à la blancheur des frocs dominicains, à l'humble bure brune des franciscains et à l'austère coule noire des Conventuels. La basilique regorge de monde. Un flot incessant de fidèles défile lentement. La grande nef est depuis longtemps remplie. Des nefs latérales au

déambulatoire, une fine poussière grise monte et se perd dans les hautes voûtes. Le bruit ininterrompu des pas sur les dalles imite le bruit des flots se brisant sourdement sur quelque rivage. Et tous ces passants s'agitent, regardent, parlent ou prient. Foule bizarre, comparable à nulle autre! Rutillement des couleurs, curieux assemblage des tons les plus disparates! Les rouges fraternisent avec les verts, les jaunes d'or avec les plus violentes teintes de bleu... Et cependant, quel intérêt, quel charme pour les yeux surpris, et sans doute aussi, quel désespoir ce serait pour l'artiste, impuissant à reproduire sur la toile l'insaisissable diversité de ce défilé vraiment étonnant!

La chaleur est intolérable. Une âcre et indéfinissable odeur rend l'air irrespirable. Mais parfois, ô brise du ciel! un parfum pénétrant flotte et s'égare dans l'atmosphère du temple soudain rafraîchie. C'est que le tombeau du saint est jonché de lis nouvellement épanouis. Les gerbes s'ajoutent aux gerbes; et cela fait un candide amoncellement de neige odorante sur la tombe de celui qui fut un ange de pureté. O doux symbole de l'aimable et sainte vertu, dont le céleste arôme erre encore sur notre terre, alors même que celui qui la fit sienne est monté vers Dieu depuis si longtemps!

La messe est finie. Lentement, la foule quitte la basilique d'*Il Santo*. Seuls, quelques dévots s'attardent encore auprès du tombeau du saint, promenant leurs mains pieuses sur le marbre froid, ou appliquant longuement leurs lèvres sur la pierre insensible. Un cierge énorme, de la taille d'un cierge

pascal, est posé là, sur la balustrade de marbre. Touchant ex-voto de reconnaissance et de foi! Son poids est tel que, pour le porter, il a fallu le concours de quatre mains pieuses. Le saint voit: il entend les muettes demandes et les supplications qui montent des cœurs opprésés. Saint Antoine a-t-il reçu les miennes? J'ai prié pour tous ceux qui me sont chers, et tout spécialement pour celle qui m'a conduite à ses pieds.

Il est midi; et c'est le plein été. Le soleil embrase le firmament d'un éclat qui ne se peut décrire. L'éther est d'un bleu si pur, si ardent; un bleu de lessive sur lequel aucun nuage n'ose flotter! Le cloître intérieur entourant la basilique sert d'asile aux pèlerins. Ils s'y abritent pour déjeuner en famille ou par petits groupes, ou même par canton. Dans le préau, les herbes s'inclinent, touchées par l'excessive chaleur brûlant comme une flamme. La lumière devient si intense que les ombres, noires et dures, tranchent crûment sur la blancheur éclatante des dalles et des murs.

Autour des mamans, sous leur surveillance distraite, des bambins, dont plusieurs sont revêtus de la bure franciscaine et chaussés de sandales, se disputent, courent, grignotent un bout de fromage ou pleurent de fatigue. Naïve dévotion! généreux désir de consacrer déjà à la famille franciscaine l'enfant qui pourrait être moine, un jour, à l'exemple d'Antoine de Padoue! Quelques-unes seront exaucées: leurs fils deviendront franciscains, eux aussi. Mais celles qui seront mères d'un saint, d'un nouveau

thaumaturge, se trouvent-elles aujourd'hui dans cette assemblée ?

Dans la cour intérieure, nous rencontrons un conventuel polonais. Il a fait du ministère au Canada, il y a quelques années. Le Père Isidore cause longuement avec lui. L'anglais du bon Père polonais rappelle vaguement l'italien et le français et peut-être même d'autres langues que j'ignore. Je prête mon stylo à une dame, — quelle langue, quelle race ? — en le couvant d'un regard inquiet... Cette dame est scandinave, paraît-il. Elle écrit son nom sur une enveloppe, et le nom de son hôtel. Elle me sourit, en guise de remerciement. Une Italienne me saisit le bras avec force, et entame, sans me lâcher, un long discours. Je réponds en petit nègre : "Non parla Italiano: Francese". Ah ! répond l'autre déçue... et elle me laisse aller.

Nous rentrons à l'hôtel pour le déjeuner, à pied, dans la chaleur torride qui nous pénètre, qui devient *nous-mêmes* sous un impitoyable soleil de feu. La basilique reste le point de mire, le centre d'attraction ou mieux la grande dévotion des pèlerins. Aussi, ils y reviennent sans cesse. Notre petit groupe en prend donc le chemin avec un si fervent empressement qu'il oublie de nous attendre toutes deux, comme nous l'en avons prié. Tant pis ! nous nous rendons gaîment à la basilique. Mais sur la grand'place où la Foire est installée, nous prenons par la droite plutôt que de tourner à gauche... et nous voilà perdues dans cette grande ville inconnue... Nous continuons notre route, baignées de sueurs, inquiètes, désolées de ne pas dé-

couvrir du regard la basilique d'*Il Santo*... Enfin, une vaste église à cinq coupes se trouve au fond de l'avenue. Serait-ce elle? Cette église byzantine est celle de sainte Justine. Nous entrons. Le tombeau de la sainte, placé sous l'une des claires coupes, reste en grande vénération. Les fidèles, par dévotion, en font pieusement le tour. Nous les imitons. Le pavé de marbre, si souvent foulé par les pieds des dévots, reste profondément entamé. Nous jetons un coup d'œil sur le Trésor. Il est placé dans une absidiole, dans un endroit un peu sombre; on peut le considérer par une ouverture assez large pratiquée dans la voûte d'une petite chambre murée et éclairée, placée au-dessous de la basilique. Les belles pièces s'accumulent et se pressent les unes sur les autres. Heureusement, elles ne sont pas à portée de la main! D'ailleurs, une grille de fer forgé les protège contre les vols sacrilèges. Mais j'ai vu des jeunes gens lancer d'avidés regards vers l'attirant trésor et ce n'était point par dévotion, j'en suis convaincue!

Comment nous rendre à la basilique? Pas une auto, pas une voiture; la place est déserte. Le boulevard est solitaire: comment demander notre chemin? Lucile est en peine; je ne m'accorde pas le droit de l'être, quoique je sois bien lasse. La chaleur m'accable; mes tempes fument, me semble-t-il. Tout bas, je prie le bon saint Antoine de nous secourir et tout haut, je m'informe auprès d'une passante, bravant comme nous l'intense chaleur: "Dretta, signorita!" Très bien. Allons à droite. Nous marchons, marchons, marchons... Avons-nous donc

fait tant de chemin sans nous en rendre compte, comme des enfants égarés ? Enfin, voici la *Fiera* ; et toujours à droite, au fond de cette petite rue, voici *Il Santo*. Il était temps : nous sommes à bout de forces. Nous retrouvons notre groupe, heureux d'avoir vu la Basilique en détail et contemplé de près le Trésor. Pour nous nous ne l'avons considérée que de loin, en dehors des grilles en dépit de la promesse tout italienne faite par l'onctueux et doux frère Agnello, conventuel, à qui je garde un souvenir qui n'a rien d'amical. Avant de quitter le temple, — pieux larcin qu'il nous aura pardonné ! — nous dépouillons subrepticement quelques-unes des branches fleuries ornant le glorieux tombeau de saint Antoine. Nous les conserverons pieusement, en souvenir de cette précieuse journée. Non sans un profond sentiment de mélancolie, nous reprenons le chemin de Venise. Le bruyant petit tramway qui court le galop sur ses quatre roues s'arrête devant la gare : notre pèlerinage à saint Antoine est fini. En route pour Venise, il ne me reste plus qu'à repasser avec Lucile les émotions de cette journée que j'avais rêvée si pieuse, et qui le fut si peu ! J'ai peut-être prié avec une vraie ferveur pendant un quart d'heure dans la basilique, puis au tombeau de saint Antoine, en dépit de la moins dévote ambiance qui soit...

Enfin, le "vaporino" nous laisse près du pont du Rialto. A l'heure du crépuscule, une grande gondole découverte nous permet de jouir paisiblement des derniers moments du jour sur le flot à peine ridé du Grand Canal. Toutes les étoiles scintillent joyeuse-

ment. Comme elles sont belles et pures! Si nous abaissons nos regards, nous voyons étinceler la rade brillamment illuminée. L'embarcation prend le large. Il fait nuit lorsque nous touchons enfin la belle plage du Lido. Nous prenons l'un des grands boulevards, et Lucile tombe en arrêt devant tous les châles espagnols qui s'étalent aux vitrines. De luxueux hôtels, rivalisant de splendeur, bordent cette avenue. Nous choisissons, pour nous y installer, un mirifique restaurant situé en plein air, sous le couvert des arbres. Pour moi, le Lido restera à jamais sous l'image de ce soir charmant. Aux arbres, des ampoules électriques simulant des oranges et des citrons jettent sur le sable craquant des allées leur lueur discrète. Un garçon correct et bien stylé s'affaire autour de nous, un orchestre dissimulé nous régale d'un mélodieux concert... Tout ce luxe s'explique éloquemment par la note.

Nous revenons ravies. Comme tout est calme sur la mer chantante et berceuse! Comme le ciel est beau! L'humble falot de notre gondole se reflète en tremblant dans les vagues moirées. Le Lido s'efface, avec ses feux multicolores. Venise moins élégante, plus populaire et bruyante, nous envoie ses rumeurs. Des gondoles immobiles, ornées de lanternes de couleurs, portent des artistes au timbre souple et sonore, accompagnés en sourdine par d'habiles musiciens. Ces concerts publics se donnent régulièrement deux fois la semaine sur le Grand Canal.

## DIMANCHE, 14 JUIN

Au jour pointant, la fontaine placée sous nos fenêtres est bien achalandée. Les hommes, nus jusqu'à la ceinture, viennent les premiers s'y laver à grande eau, en plongeant la tête dans l'eau et en soufflant dans leurs joues. Peu après, ce sont les femmes. Elles apportent leurs débarbouillettes et se lavent la figure et les mains consciencieusement, en détachant un peu le col étroit de leur robe des dimanches, — à peine plus propres que celle des autres jours, — et en relevant leurs manches jusqu'aux coudes. Elles jasant comme des pies borgnes, sans doute des événements de la semaine; car leurs ablutions à la fontaine ne sont qu'hebdomadaires, je le crains! Dès cinq heures trente, nous sommes à l'église St-Zacharie où nous entendons la messe avant de partir pour Florence. Nous déjeunons hâtivement et cette fois, nous sommes les premières prêtes au signal du départ donné par le courrier.

A bord du "Vaporino", je salue avec une mélancolique tristesse les beaux palais vénitiens dont je ne verrai jamais plus les belles lignes pures et nobles. Sur le seuil d'un palais, un jeune "lazzarone", réveillé par un indiscret rayon de soleil le touchant aux paupières, s'assoit sur sa couche improvisée, s'étire et répondant aussitôt à une irrésistible démanigaison de son cuir chevelu, plonge les deux mains dans sa tignasse hirsute. Le geste est si convaincu, l'attitude si comique, le personnage si ahuri que nous éclatons tous ensemble d'un rire homérique.

Dans le wagon, nous laissons les pèlerins choisir leur place. Pour nous, nous nous installons tant bien que mal dans un étroit compartiment sans air. Je suis lasse, un peu triste; et Lucile n'est pas gaie non plus. A Padoue, je salue d'une prière les cinq coupoles d'*Il Santo*. Une dame s'installe entre Mademoiselle Laniel, une pèlerine et moi. Mais nous ne respirerons plus: il n'y a d'air ici que pour une seule personne! Mécontente, ennuyée, je ferme les yeux. Lucile dort, d'un calme sommeil d'enfant. Ma voisine regarde par la portière. L'Italienne termine sa toilette: parfum, poudre, fard. A Bologne, le train s'arrête et nous rejoignons le wagon-restaurant pour déjeuner. Bologne! Comme j'aimerais aller prier près de la tombe de sainte Catherine, une sainte clarisse, dont le corps est conservé ici sans corruption! Bologne s'étend sur sa colline, comme la plupart des vieilles citées italiennes bâties en plein moyen âge et prête pour la défense, par son avantageuse position. Elle a une teinte de vieille pierre rose, patinée par l'ardent soleil. La coupole imposante de sa cathédrale se détache en relief sur l'uniformité des toits, le campanile ocré du municipe, la masse allongée d'un vieux château. Bientôt, nous entrons dans la belle chaîne des Apennins, aux collines verdoyantes et boisées. Parfois, le murmure joyeux d'un ruisseau dégringolant des pentes raides chante à nos oreilles. Le paysage appartient tout entier à la lumière, comme à la chaleur. Des vallons, des collines, des montagnes toujours plus belles, toujours plus vertes! Montagnes de joie, douces, molles et nonchalantes, couronnées de bruisant

feuillage, agréables montagnes dont la souple ligne plaît aux regards sans émouvoir l'âme: sœurs heureuses des Alpes aux cîmes altières et tourmentées! Elles ne sont pas, comme les autres, une muette invitation à connaître la terreur et l'émoi des sommets immaculés. Elles reposent et charment.

Je cause avec une jeune Padouane, que le Père Isidore a tenu à me présenter. Elle est blonde, timide et distinguée. Elle se rend à Rome pour y subir des examens. Elle suit des cours de sculpture. Je l'intimide, je pense. Je ne lui plais pas et je le lui rends avec usure. Elle est la fille d'un médecin de Padoue. Le Père Isidore, qui a longuement causé avec les parents de la jeune étudiante, reste ravi du charme de leur conversation et garde leur adresse dans ses notes. Il en a déjà recueilli une dizaine; et j'ai l'audace de lui prédire qu'il finira par se brouiller dans ses souvenirs et par prêter, lorsqu'il sera de retour au Canada, les traits de l'un au nom de l'autre!

Enfin à Florence, dans une chambre coquette du *Grand Hôtel Baglioni*. Notre oasis est fraîche; quel délice! Les persiennes sont tirées, à cause du grand soleil. Lucile au clairvoyant regard n'a pas plutôt mis le nez à la fenêtre qu'elle aperçoit deux de nos compagnons de voyage déjà en route pour quelque expédition. Elle s'amuse d'un zèle si empressé, elle rit, elle bat des mains, comme une enfant, tout excitée, et fine à croquer. Parfois, elle est ainsi, toute gracieuse et si délicieusement jeune! De plus en plus, nous nous entendons bien ensemble. L'une veut tout ce que veut l'autre.

Moins courageuses que nos hardis compagnons, nous restons à l'hôtel, mon amie et moi, et nous écrivons un nombre infini de cartes postales... Il faut une bravoure qui nous dépasse pour affronter ce grand, ce terrible soleil. Nous sommes déjà brunes à souhait; et nos mains surtout ressemblent à des mains de peaux-rouges. Nos familles respectives, à nous voir couleur de bronze, telles que nous sommes, nous renieraient, je crois.

Après dîner, une promenade en taxi nous reposera agréablement de la chaleur torride de cette fatigante journée. Le crépuscule lent descend sur la ville. Du pont sur l'Arno, — l'un d'eux s'entend, car il y en a une multitude, — nous découvrons les deux rives de la ville et les toits fleuris des maisons, d'où surgit une coupole, un campanile, la tour élançée d'un palais. Nous admirons la belle église Santa-Maria-Novella, se détachant sur la nuit bleue avec ses blocs épais de marbre blanc et noir alternés, car c'est une église byzantine de style très pur. Plusieurs maisons alignées à la file, des maisons du seizième siècle, à encorbellement, ont un tel cachet étranger, un tel air ancien, vieillot et accueillant à la fois qu'on se prend à regretter de ne pas habiter dans leurs murs faits, semble-t-il, pour retenir le bonheur prisonnier.

Il me reste encore une autre douce image de notre paisible promenade: La cour intérieure du Palais Vecchio, toute bleue dans la nuit azurée. Une flamme se consumait au centre, rougeoyante et bleuâtre, calme et mystérieuse, jetant parfois un éclat assez vif pour que se détache de l'ombre un fût de

colonne délicatement sculpté, des arceaux, des voussures au cintre élégant... Oh! comme on serait bien là sur ce banc de marbre en retrait, à causer à voix basse ou à rêver, en suivant distraitement les caprices de la flamme s'enroulant et s'enchevêtrant en souples volutes bleutées!

De retour à l'hôtel, nous nous heurtons presque au bon Père Isidore. "D'où venez-vous donc?" interroge-t-il. "Nous rentrons!" répondons-nous humblement. Et nous lui demandons quel chemin nous devons suivre demain pour trouver l'église d'Ognissanti. J'ai le cerveau obtus, ce soir; je ne comprends pas bien et je réclame un tracé sur le papier... Là! nous nous débrouillerons. Et rassérénées, nous dormons d'un trait jusqu'au lendemain.

### LUNDI, 15 JUIN

En dépit de l'itinéraire précis tracé hier par le Père Isidore, nous étions bel et bien perdues, ce matin; mais nous rencontrons le Père Robert, qui nous remet aussitôt dans le bon chemin. C'est bien simple, l'église est tout près du "Lung'Arno Vespucci!" Oui, mais il fallait savoir où le prendre. Et voici le monument dudit Americo Vespucci, à qui nous faisons toutes deux une profonde révérence, pour le remercier d'avoir baptisé l'Amérique de son prénom, qui aurait pu, tout de même, être plus court.

La vieille église de Tous-les-Saints fut bâtie en 1239. Il ne reste de cette première construction que l'arc gothique et les deux colonnes que l'on voit dans le cloître; les travaux de réparation, exécutés

en 1627, ont fait disparaître les autres vestiges de cet antique monument. L'intérieur m'a frappée par son aspect accueillant et pieux. Nous entendons la sainte messe dans la chapelle de saint Pierre d'Alcantara. La belle lumière matinale entre à flots par les larges baies vitrées. La quasi-solitude du lieu invite à la prière. Cette antique église conserve quelques tableaux célèbres; entre autres, un saint Augustin en méditation, fresque très expressive de Botticelli, faisant pendant à une œuvre de jeunesse de Ghirlandajo: un saint Jérôme ingénu.

Sur le pavé, près du huitième autel, une pierre sépulcrale garde la tombe des Vespucci. La tribune porte une somptueuse décoration en marbre polychrome. Dans la coupole, quatre jeunes séraphines, — comment dire autrement, puisque ces figures portent des traits féminins? — s'unissent à un chœur de petits anges pour célébrer la gloire du paradis. Derrière le maître-autel, un reliquaire contient l'habit que portait saint François lorsqu'il reçut les stigmates, confisqué aux Comtes de Montanto, en 1502. Saint François lui-même l'avait offert au Comte Albert, qui le lui avait demandé. Cet habit, dit la notice explicative qu'on nous remet gracieusement, "e di stoffa intessuta di un filo bianco e di un filo color marrone naturale". C'est-à-dire qu'il est gris, entremêlé d'un fil blanc et d'un fil de teinte noirâtre; sans doute la couleur naturelle de la toison, car il est de laine tissée. Hélas! comme le dit encore la notice, l'habit sanctifié ne fut pas épargné par le temps et il est si bien "molto mutilato", qu'il en manque une notable partie. Il

mesure un mètre quarante-six pouces de longueur sur deux mètres trente-six de circonférence; soit quarante-six pouces de longueur avec le capuce, ce qui revient à prouver que saint François était petit de taille.

Un religieux nous conduit à la chapelle St-Pierre et là, nous montre de nombreuses et précieuses reliques de saints et de martyrs franciscains. Je leur fais toucher ma poignée de chapelets, sous le regard amusé de mes compagnons. Tant pis! Je brave aisément le respect-humain et je souris avec eux de ma naïve dévotion. Nous rentrons à l'hôtel par une petite rue fort étroite, sur laquelle passe un tramway roulant avec un affreux bruit de ferraille; il passe si près du trottoir que nous devons nous ranger le long des maisons pour lui céder la place. Nous déjeunons joyeusement, dans la jolie salle à déjeuner, aux murailles ornées de fresques claires représentant les quatre saisons. Puis, toutes seules, nous visitons l'église Santa Maria Novella, voisine de l'hôtel Baglioni. Perdue au fond d'une longue place silencieuse, cette église est un sanctuaire d'art florentin. La grande Madone des Ruccellaï, dans la chapelle latérale du côté de l'épître, en tunique blanche recouverte d'un manteau de pourpre brodé d'or, semble nous appeler à elle par sa belle parure de fête. La splendeur éclate partout dans cette vaste église byzantine. La chapelle funéraire des Strozzi montre d'intéressantes fresques de l'école de Giotto. Les Dominicains desservent la basilique. Lucile ne l'oubliera pas; car à peine avons-nous mis les pieds dans la grande nef qu'un bon vieux

Frère vient nous passer son aumônière fatiguée sous le nez... Lucile en fut choquée. Mais il faut beaucoup d'argent pour entretenir cette grande église! D'un geste large et digne, Lucile m'indique la fine poussière couvrant le marbre maculé... Et je me tus.

Enfin, après d'ennuyeux pourparlers, voici le moment de monter dans notre bel autocar bleu-roi pour visiter la ville. Nous suivons l'itinéraire commun, je crois, à tous les touristes parcourant les rues de l'artistique cité. De l'église San-Lorenzo à la chapelle des Médicis; du Baptistère saint Jean-Baptiste au Duomo, et à la cathédrale Ste-Marie-de-la-Fleur dont le pape Jules II n'hésitait pas à dire: "A St-Pierre de Rome, on pense; à Ste-Marie, on prie" et qui garde tout frémissant le souvenir de Savonarole.

Et puis, on nous fait voir encore la maison natale de Dante, — ou qu'on donne pour telle, — pour nous conduire enfin à la Loggia des Lanzi et de là à la Galerie des Offices, célèbre dans le monde entier par sa superbe collection de tableaux. Pour mon compte personnel, j'avoue qu'il m'eût plu souverainement de visiter la ville et le Musée, lentement, calmement, posément, dans la seule compagnie d'un guide bien écrit, se contentant d'énumérer sans *forcer* notre admiration, sans la fausser, chose cent fois pire! Enfin, à part les guides qui *parlent*, je ne sais rien de plus ennuyeux, de plus fastidieux que les guides qui *philosophent*... L'idéal serait de pouvoir se passer de l'un comme de l'autre.

Après déjeuner, nous allons toutes deux, Lucile et moi, visiter la Galerie Pitti, que nous n'avons

pas eu loisir de voir ce matin. Nous prenons une voiture: il ne se trouve pas de taxi sur la place. Le bonhomme allonge le chemin pour augmenter la note. Enfin, nous y voici. Nous admirons sans réserve la Madone du Grand-Duc, de Raphaël, la Madone du Rosaire, de Murillo, le beau saint Sébastien, de Sodoma, la Vierge et l'Enfant, de Carlo Dolci, la touchante Pietà, de Fra Bartolommeo, celle d'Andrea del Sarto, la Madone à la Chaise, de Raphaël, et les deux portraits de Jules II et de Léon X, d'une réalité si vivante: "Raphaël, pouvait-on dire, peint avec une telle vérité que celui dont il fait le portrait ne ressemble pas tant à lui-même qu'au portrait". La Descente de Croix, le chef-d'œuvre du Pérugin, nous retient, par le charme mystique qu'il dégage. Dans le recueillement paisible des visages, on voit luire l'espoir de la résurrection, que le radieux paysage achève de laisser deviner.

Pendant que je m'attarde au comptoir, un gardien du musée glisse mystérieusement à mes oreilles: "Voulez-vous voir des merveilles?" — Et comme je penche la tête, ébranlée: "Alors, suivez-moi". Notre guide improvisé nous pousse vers une antichambre splendide. Crac! Un tour de clef et nous voilà seules toutes deux avec cet homme. "Voici, continue-t-il en italien cette fois, l'appartement des Gobelins réservé aux têtes couronnées: deux chambres et un salon". Et les belles pièces se succèdent: la salle de l'Aurore, la Galerie Palatine; et le reste. Une dizaine de portes se referment derrière nous, accompagnées d'un bref grincement de serrure. Je

jourais davantage de ma bonne fortune, si je ne me sentais pas inquiète. Décrire la splendeur de ces appartements est impossible. Brocarts tissés d'or et d'argent, tentures murales lamées d'argent fin, fresques, sculptures, secrétaire en vieux Saxe... C'est une harmonie merveilleuse de ton, de blancheur, de fine marqueterie. Une corbeille à ouvrages ayant appartenu à la Princesse Palatine me tente extraordinairement : toute de nacre et d'ivoire, avec des incrustations, des rutillements de gemmes et de perles... Quelle inexplicable fantaisie d'être tentée par l'une des plus riches merveilles de ces éblouissants appartements ! Nous voici à l'extrémité du palais : nous avons tout vu, tout admiré... Et nous ne nous faisons pas prier pour glisser un bon billet dans la main discrètement tendue de notre guide !

Pour rapide que fut notre visite, notre impression sur Florence, c'est que nous venons d'admirer un vaste reliquaire d'art. "Tout autour se dressent de hautes tours carrées, massives, fauves de couleur, qui veillaient jadis, aux portes de la ville, sur l'indépendance nationale de la turbulente commune. Au cœur même de Florence, voici les murailles du Palais Vecchio et le beffroi dont la cloche appelait le peuple *a parlamento*, à la protestation, à la révolution, à l'émeute. De la multitude des toits couverts de tuiles aux tons enfumés surgissent les grandes églises, et le svelte clocher de Santa-Maria-Novella, que Michel-Ange aimait tant et qu'il nommait sa Fiancée. Entre les ponts, l'Arno roule sans bruit avec des reflets d'acier. Une grandeur sévère toute pénétrée de grâce, telle est la note dominante

de la reine de la Toscane. *Soave austero*; c'est le génie même de Florence que révèle cette parole sonore".

Vers la fin de l'après-midi, nous partons pour l'Alverne. Un petit autocar dans lequel douze d'entre nous prennent place: le Père Isidore, le Père Michel, le Père Séverin, le Père Léonce, le Père Robert, le Frère Pacifique, Mme Dubois, Mlle Dupré, Mlle Sanson — Angèle, pour les intimes, — Mlle Virginie Palardy, Lucile et moi. Nous partons. Le Père Saturnin vient dire adieu à ses confrères, avant de retourner à son austère thébaïde de Quaracchi.

L'autocar file sur la route blanche. Nous traversons les derniers quartiers de Florence. En sens inverse, un corbillard s'avance lentement, portant un enfant au cimetière. Un bouquet de fleurs blanches attaché au panneau central de la porte indique la demeure mortuaire. Les dernières maisons... un long mur de pierre... la route tourne. L'Arno roule paisiblement ses eaux lentes, s'arrêtant pour rêver le long de ses douces rives. Des femmes, près de la berge, baignent leurs pieds. Plus bas, des pêcheurs jettent patiemment l'hameçon. Nous rencontrons des paysans revenant des champs. Leur petit âne gris attaché à la rustique voiture secoue ses longues oreilles, à cause de la chaleur et des mouches.

La vallée de l'Arno, si douce, d'un ton de vert fondu dans la lumière dorée de ce bel après-midi d'été, cette belle plaine heureuse, tout nous parle de paix, de sérénité et met notre âme à l'unisson du paysage. Le Frère Pacifique, dans ce cadre tout

franciscain, nous raconte délicieusement les plus savoureux récits de la Légende des Trois Compagnons. Nous en jouissons à plein cœur. Lucile se déclare charmée. Au fond de la vallée, blottie dans la verdure ternie des oliviers, l'antique abbaye de Valombreuse se dérobe bientôt aux regards.

Nous entrons dans les monts Sabins. Les collines se superposent et s'enchevêtrent, leurs sommets verdoyants touchés par les rayons du soleil. Nous décidons de dîner près d'une fontaine. En quelques bonds, nous gravissons le talus escarpé et nous nous installons sur l'herbe pour faire la dinette, Lucile et moi, face aux belles montagnes où s'accroche déjà un peu de brume violette. Comme nous sommes gaies et combien joyeusement nous luncheons, en taquinant nos compagnons et nos compagnes qui, moins lestes, prennent leur repas debout, comme des Israélites célébrant la Pâque!

Nous repartons. Dans un creux de la vallée, nous découvrons le château de Dante; demeure tranquille où il se réfugia après son expulsion par le parti des Gibelins. Un voile de gaze semble flotter au sommet des montagnes, s'estompant de vapeur légère et s'enveloppant de mystère. Les petits villages paisibles s'endorment dans les tièdes vallées tandis que, là-bas, à l'horizon lumineux, les pourpres du couchant se devinent déjà dans les branches d'arbres. Au loin, Bibbiena s'arrondit sur la pente de sa colline, tandis que le palais communal de Poppi, petit et farouche, mord de tous ses créneaux, comme un loup, le bas de l'azur. En haut, il ne reste plus que la lumière sans la chaleur. Une forêt légère,

gonflée de clarté, couvre une partie des pentes. Pourquoi tout cela est-il si doux ? Nous avons envie de chanter ou de pleurer. Nous traversons des bourgs paisibles. Les hommes et les femmes prennent le frais sur le pas de leurs portes, pendant que les enfants nous saluent au passage : "Evviva ! Evviva la Madona ! Evviva San Francesco ! Evviva i pellegrini !" — "Oh ! les gentils ! les gentils !" répète le bon Frère Pacifique, tout ému...

Emus ! Nous le sommes tous. Nous nous tenons debout dans l'autocar, sans même nous en rendre compte. C'est trop beau, ce crépuscule mystérieux et lent ; c'est comme si nous montions en paradis ! Le vent froid nous fouette le visage. Les arbres s'accrochent aux rochers abrupts ; les torrents bondissent entre les crevasses et roulent en bas, dans les précipices vertigineux. Lucile bat des mains : "C'est beau !" dit-elle en fermant les yeux, comme si elle dégustait le paysage.

Le dernier village... le dernier bourg... puis, il ne reste plus que le mystère profond de la montagne si proche du ciel ! La nuit est tout à fait venue. Des lumières clignotent en bas, au pied de la rude montagne. Depuis longtemps, nous avons dépassé l'écrêteau de bois noirci sur lequel nous avons pu lire : Per la Romagna. Per la Verna. Et nos cœurs tremblent d'un joyeux émoi, car c'est cette route-là que nous suivons. Les étoiles scintillent sur nos têtes. "Béni sois-tu, ô très doux et très haut Seigneur Jésus-Christ, pour nos sœurs les étoiles, que tu fis si belles et éclatantes et brillantes pour proclamer ta puissance et égayer notre sœur la nuit !"

Nous apercevons la cime escarpée de l'Alverne; et nous la saluons avec une émotion étrange nos voix. Il semble que la sainte montagne fasse un effort pour s'arracher à ce qui l'entoure et pour se pousser dans le ciel, où l'on dirait qu'en y venant chercher Dieu, François n'a fait qu'achever l'intention de la montagne.

La voiture s'arrête devant la grille, dans l'avenue conduisant au Couvent. A droite, le roc vif; à gauche, c'est l'abîme. Les Pères partent en reconnaissance; nous attendons anxieusement leur retour. Que fera-t-on de nous? Où nous logera-t-on pour la nuit? Enfin, un murmure de voix lointaines: ils reviennent avec quelques Pères du couvent, et des hommes portant des falots. Ceux-ci nous indiqueront l'Hospitalité, à mi-côté de la dernière montée. Il nous faut donc redescendre de ce Thabor...

L'auto parvient à se retourner, en dépit de l'étroit et dangereux sentier; après une course d'un quart d'heure, nous mettons pied à terre en face d'une porte cochère hermétiquement close. Nous frappons longtemps sans succès. Enfin, une tête rébarbative se montre à une fenêtre haute: "Chi è la?" Le chauffeur explique l'affaire. Bon! Nous ne coucherons pas à l'hôtellerie de la Belle Etoile! Nouveau délai, qui nous semble long. La porte s'ouvre enfin. Le Père Michel a accepté, par dévouement, d'accompagner notre petit groupe. Mais la bonne vieille n'entend pas l'admettre à l'Hospitalité, et elle le lui prouve du geste et de la voix. Elle tourne autour de nous avec défiance et nous toise sauvagement. Qu'est-ce que c'est que ces gens-là, qui lui tombent

du ciel à une heure pareille? Après le départ du Père Michel, elle se rassérène un peu. Voici notre dortoir: une vaste pièce aux poutres saillantes noircies par les siècles, au pavé de tuile rouge. Nous dormirons sur d'humbles paillasses couvertes de grosse toile rugueuse, la tête appuyée sur un rude oreiller de paille. Et tandis que là-haut, les moines chantent Matines, ici, dans ce réduit pauvre, par cette étroite fenêtre ouverte sur le firmament d'azur profond constellé d'étoiles, — ô charme exquis et inexprimable! — tous les parfums de la forêt entrent par bouffées; et sur un arbre voisin, le rossignol a chanté toute la nuit.

## L'ALVERNE

MARDI, 16 JUIN

A quatre heures, notre turbulente Angèle sonne brusquement la diane en laissant choir son soulier par terre, sur les tuiles sonores. Le second devait fatalement suivre; aussi n'y manqua-t-il pas... Mécontente d'elle-même, Angèle monologue à voix qu'elle croit basse. Virginie, son amie, la gourmande de faire tant de tapage... Désespéré, mais d'une héroïque bonne humeur, tout le dortoir s'éveille en riant. Toilette. Nous rafraîchissons notre visage et nos mains dans le même bassin, à la mode des Trappistes. Lucile rit. Enfin, nous voilà prêtes. Dans la cour nos hôtessees se font plus gracieuses que la veille et reçoivent avec joie notre offrande. Il ne s'agit plus que de réveiller le chauffeur, qui

s'est retiré à l'hôtel voisin. Cette délicate opération m'échoit. Je prends ma voix la plus enflée pour lancer sous ses fenêtres un sonore appel: "Chauffeur! chauffeur!" Une tête blonde et ébouriffée apparaît bientôt à la fenêtre du premier étage. Notre homme me montre ses dix doigts; et cela signifie qu'il sera prêt dans dix minutes.

Nous voici donc toutes six dans l'autocar. Comme il nous eût plu davantage, à mon amie et à moi, de monter à pied par la belle route droite qui grimpe là, en face de nous! Nous prenons par le carrefour, dans l'air pur et exquis du matin. La forêt s'éveille, dans sa douce verdure rafraîchie par la brise nocturne; et sur les branches, tous les oiseaux se souhaitent bruyamment le bonjour. De furtifs rayons de soleil se fauillent partout, à peine dorés; et tout semble sourire sur le sommet de l'austère montagne. Nous prenons les devant toutes deux, si heureuses, si légères! Voici le monastère: *je le reconnais!* J'ai rêvé de lui déjà pour avoir lu Joërgensen. Nous entendons la sainte messe dans la chapelle des Stigmates, agenouillées le long des stalles. Je communie, le cœur plein d'émoi. Combien envieraient mon bonheur! Je m'agenouille dans un lieu si auguste, si cher à toute âme franciscaine! Ma joie est si profonde qu'elle n'est point de celles qu'on peut mesurer. C'est une joie pleine.

Notre hôte aimable, le révérend Père Gardien du couvent de l'Alverne, nous offre gracieusement le déjeuner, avec son bon sourire accueillant et doux. Le sourire vaut infiniment mieux que le déjeuner: du pain de seigle, rêche comme une langue de chat;

du café ou un liquide qui en emprunte la couleur, dans lequel on jette un œuf cru en guise de crème. C'est horrible! Le chat du monastère se frôle à mes jambes, il s'adresse à bonne enseigne. Je le prends, le caresse, et grâce à mes compagnes de voyage, partageant avec moi les reliefs de leur dîner d'hier soir, je partage à mon tour avec mon nouvel ami.

Nous visitons ensuite ce qu'on nous permet de voir du monastère; et nous avons vite fait de distinguer les grandes parties suivantes: la *Chiesina*, petite église de la seconde moitié du XIII<sup>e</sup> siècle correspondant à la chapelle que le comte Roland avait fait édifier, pour saint François et ses frères, sous l'invocation de Sainte-Marie-des-Anges.

La *Chiesa Maggiore*, ou église principale, grande chapelle à transept dans le style à la fois très simple et très noble du XIV<sup>e</sup> siècle, et dont l'ornementation ne comporte pas moins de six œuvres de l'art le plus parfait des *della Robbia*. Le couvent, avec la petite place dallée qui le précède, et où l'on trouve encore le puits de saint François. On jouit à cet endroit d'une vue merveilleuse nous découvrant l'imposant paysage des montagnes d'alentour. Enfin la chapelle des Stigmates, élevée en 1263 sur le lieu même où saint François a reçu les empreintes de la Passion du Christ, laquelle se trouve reliée aux autres bâtiments monastiques par un long passage couvert. Deux fois, durant chaque journée, une procession passe lentement par ce corridor, se rendant de la Chiesa Maggiore jusqu'à la chapelle des Stigmates.

Nous quittons la petite place ensoleillée et nous

descendons de nombreuses marches étroites, entre d'épais blocs de pierre, juste au-dessous du couvent. Nous atteignons bientôt le fond d'un véritable abîme. C'est dans ce lieu profond et sombre que se tenait saint François. Sous un énorme rocher faisant saillie, — le "Sasso Spicco", — il se tenait pour prier. Plus bas encore, dans l'entrée de la gorge, on aperçoit la caverne où il prenait son sommeil. Une seule expression nous vient à l'esprit : c'est effrayant !

Nous remontons ensuite à la lumière par d'autres escaliers, pour pénétrer dans un nouveau passage étroit et sombre, dont la toiture pend si bas que nous n'y pouvons avancer que courbés. Le passage aboutit à une grotte de rocher fermée de toutes parts ; c'était le lieu où saint François avait coutume de se retirer. Et ceci est presque inconcevable, car la grotte est si noire et les rochers si humides !

Sur ce sommet, dans cette solitude sublime, d'innombrables générations de moines sont venus prier tour à tour. Saint Bonaventure s'est réfugié sur le Mont Alverne pour élever sa pensée vers Dieu. Le Frère Jean de l'Alverne, dont les restes saints sont conservés dans le tombeau de l'autel, là-haut, dans la chapelle, reçut sur ce mont le baiser du Christ. Et surtout, François a vu s'imprimer dans sa chair le signe mystérieux de Jésus et les stigmates de sa passion. Lieu cher entre tous à l'âme franciscaine ! Reliques sacrées de celui qui fut le martyr de l'amour ! Vraiment, ainsi que le porte l'inscription gravée sur la pierre du portail, "Il n'est pas sur toute la terre une montagne plus vénérable que celle-ci !"

Mais avant de repartir, je tiens à revoir la Chiesa

Maggiore, afin d'admirer une dernière fois les belles terres-cuites des Della Robbia: l'Annonciation, la Nativité, la Crucifixion, en terre cuite polychrome; les autres, sur fond de camaïeu. Il me semble que nulle part je ne verrai rien de plus beau.

Nous redescendons à présent dans la plaine; et mon cœur se serre. "A Dio, Monte di Dio! Adieu, Montagne de Dieu, montagne sacrée, montagne riche et féconde sur laquelle il a plu au Seigneur de venir demeurer! Adieu, Mont Alverne! Que Dieu le Père, Dieu le Fils et Dieu le Saint-Esprit te bénisse! Vis en paix; mais moi, jamais plus je ne te reverrai!"

Ainsi murmurais-je ce touchant adieu du séraphique Père en m'éloignant de la montagne bénie. Mais lorsque j'arrivai à ces paroles: "non ci vedremo piu!", dans un grand sursaut, mon cœur protesta; et je ne pus que murmurer cette ardente prière, où palpitait mon intime désir: "Adieu, montagne de Dieu, puissé-je te revoir encore!"

Qu'ils sont beaux les monts que nous traversons! Cependant ils semblent, dans le jour éclatant, moins farouches qu'hier et je les préférerais sous leur aspect sauvage. Bibbiena: les enfants sortent de l'école. l'angélus sonne. "Buon giorno!" disent-ils joyeusement, en étendant le bras droit, tout raide, à la manière faciste. Ce salut m'attriste. Pauvres enfants! Les voilà déjà tout près à être enrégimentés dans l'armée des chemises noires...

L'hôtel Baglioni nous envoie notre déjeuner; nous le croquons en route. Lucile, à l'âme apitoyée, prépare une orange au chauffeur, "parce que ce n'est

pas gentil, me confie-t-elle, de déguster tant de bonnes choses à son nez!" Brave cœur! Est-ce la faute de la trop succulente orange? Nous perdons notre route, et nous voilà, errants dans la campagne, *per la Romagna*, cette fois! Un paysan revient des champs, avec son étrange attelage de chevaux et de mulet. Il répond en montrant ses dents blanches, beau comme un jeune dieu. Nos compagnons, en gare d'Arezzo, se demandent ce que nous sommes devenus... Il fait chaud, sur le quai de cette gare! Le Père Léonce réclame à grands cris: "Le traino! le traino!" Voilà quarante minutes que nous faisons le pied-de-grue à l'attendre. Nous sommes las et notre bonne humeur reste soumise à une rude épreuve. Au moins si les compartiments ne sont pas trop remplis! Nous en découvrons un, complètement vide et nous nous en emparons aussitôt. Mais nous avons beau dire: "Reservato!" ça ne prend pas; et un jovial Italien s'installe largement en face de nous. Presqu'aussitôt, il ouvre son sac et se met à déjeuner d'une large galette de pain mal cuit, et d'un morceau de fromage de chèvre rempli d'yeux. Une bouteille de vin complète le frugal menu. Il cause, tout en mangeant, et nous indique au loin le lac Trazimène, où saint François se retira pendant un certain temps. Il fait beau temps. Le soleil éclate dans le firmament si bleu, d'un bleu foncé de lessive. Accablés, nous manquons de gaieté. Enfin, le train s'arrête à Pérouse.

Pérouse! la jolie ville couleur de pain, avec ses maisons précédées de terrasses fleuries, dominant toute la vallée de l'Ombrie, noyée de lumière, débor-

dante de sérénité sur sa fière colline ! Après la rapide visite de la ville, nous descendons dans la plaine. Et voici soudain, devant nous, l'imposante basilique de Sainte-Marie-des-Anges. Nous entrons. Le soleil déclinant fait luire les mosaïques de la toute petite église de la Portioncule. Nous y prions quelques instants, dans la grande joie de nos âmes. Et puis, c'est la montée vers Assise...

La ville charmante étincelle aux flancs du Mont Subasio. Le château-fort de la Rocca Maggiore est d'un rouge incandescent sous les derniers rayons du soleil. Le *Sacro-Convento* prend des airs de forteresse moyennageuse... Nous montons... et mon cœur éclate d'allégresse.

Au dîner, on nous annonce une joyeuse nouvelle : Monseigneur Hiral se trouve de passage à Assise et c'est en sa précieuse compagnie que nous aurons l'honneur de visiter la ville.

Le doux crépuscule descend du ciel apaisé. Apuyées au parapet, nous regardons croître le soir se posant en brume violette sur la plaine silencieuse. Là-bas, Pérouse s'érige encore en pleine lumière ; mais l'ombre énorme du Mont Subasio couvre déjà de mystère un petit bourg caché dans le replis d'une colline, tandis que le couvent de Rivo-Torto s'efface et que la coupole de Sainte-Marie-des-Anges est encore toute rosée de pure et mystique lueur.

Nous prolongeons notre veille sur le petit balcon fleuri de glycines de notre porte-fenêtre. La nuit règne maintenant sur la fraîche vallée ombrienne, et les étoiles éclairent joyeusement la cité bénie qui garde, si vivace, le souvenir du Séraphin d'Assise, son illustre fils.

## ASSISE

MERCREDI, 17 JUIN

L'aube s'allume lentement aux confins du ciel. La nuit lutte encore avec le jour, dans son courage inutile. Soudain, un pâle rayon de soleil, timide comme un sourire à peine esquissé, touche le dôme de la basilique de Sainte-Marie-des-Anges, tout en bas, dans la vallée!... Inoubliable moment! Sous la candide lumière, le dôme s'éclaire de teintes orangées qui de plus en plus, tranchent hardiment sur la verdoyante campagne. Le jour se lève dans sa se-reine gaité, comme un voile s'écartant doucement pour nous découvrir quelque merveille dérobée par la nuit. L'ombre du Mont Subasio descend maintenant jusqu'à la Portioncule. Pérouse, sur sa colline, se baigne de lumière; et Bastia, dans la vallée, est comme un îlot perdu dans un océan d'émeraude.

Nous descendons prestement toutes deux, ma jeune amie et moi, vers Sainte-Marie-des-Anges, par le petit escalier raide aboutissant à un étroit sentier. Il se cache là, tout droit, entre des arbres touffus dont les hautes branches se croisent pour former une épaisse voûte de verdure sombre. Exquis petit sentier si frais, bordé de pavots éclatants et d'aubépines, odorant comme un jardin! Pas un bruit... sauf parfois le trot preste et saccadé d'un petit âne gris, qui passe en agitant ses longues oreilles. Mais la paix du matin nous enveloppe bientôt. Clair et délicieux matin d'Assise, dont le souvenir me reposera des sombres et maussades

matinées que ma vie connaîtra sans doute encore, et qu'elle a déjà rencontrées!

La route s'élargit; les arbres s'écartent. C'est le grand chemin. Et voici le petit village bâti près de la station du chemin de fer, si pauvre avec ses maisons d'ocre pâle, toutes sombres à l'intérieur et dont les portes grandes ouvertes étalent la misère, tout en laissant s'échapper une odeur malodorante de poussière et de sueur, d'ail et de friture.

Dans la grande église claire, sous la coupole élevée par Vignole, nous entendons la messe dite par Mgr Ange-Marie Hiral, O.F.M., dans la petite chapelle de la Portioncule. Minuscule église protégée par la superbe basilique, comme une grande sœur veille sur la plus petite! Murs sombres et étroits, patinés par le temps, les caresses et les baisers pieux, à tel point que la pierre emprunte au marbre sa douceur luisante... Chapelle sainte et vénérable, tout imprégnée et pénétrée de flottant mystère, et gardant à jamais le secret de ce qu'elle vit: Jésus et sa Mère apparaissant à François, et le lumineux passage des Anges, dont les voix célestes chantaient, la nuit, dans l'église! Nous revivons intensément ces souvenirs; aussi quand la chaude et sympathique parole de Mgr Hiral se fait entendre, elle trouve aisément un écho dans nos âmes ouvertes et émues.

La très ancienne chapelle de la Portioncule est un bâtiment de forme allongée, avec une voûte gothique, une abside semi-circulaire et deux portes, dont l'une cintrée, mais toute simple sur le devant, et une autre sur le mur latéral de droite. D'après une tradition, cette chapelle fut construite, au IV<sup>e</sup> siè-

cle, par quatre ermites qui étaient revenus de Terre Sainte avec une relique du tombeau de la Vierge, que leur avait donnée saint Cyrille. Son nom, également très ancien, lui vient de ce que, sur l'autel, se voyait une assomption de la Vierge représentée avec un grand nombre d'anges; d'où la désignation populaire de Notre-Dame-des-Anges. Quand au mot Portioncule, "le petit lot de terre", il fut employé d'abord par les Bénédictins du Mont Subasio, à qui cette chapelle avait toujours appartenu depuis 576. En 1075, l'édifice était réduit à un tel état de ruine que les moines l'abandonnèrent pour rejoindre leurs frères du haut de la montagne. Après la reconstruction, François et ses compagnons séjournèrent souvent dans le bois qui entourait l'église; et l'on peut s'imaginer combien fut grande leur joie lorsque en 1211, l'abbaye du Mont Subasio, qui appartenait maintenant aux Camaldules, leur accorda à perpétuité la permission de disposer du cher sanctuaire!

Dans le cloître voisin, nous nous arrêtons devant les reliques bien connues: la cellule où le saint est mort, presque aussitôt transformée en chapelle, avec la statue de François, par Luca della Robbia; puis encore le jardin des Roses, avec les étranges et merveilleux buissons arrosés de sang; puis, enfin la chapelle des Roses, ornée de fresques et que sept évêques consacrèrent. Nous nous dirigeons vers le chemin des Anges; celui même que suivit François pour se rendre à la Portioncule lorsque, après qu'il se fût roulé dans les épines, les messagers célestes vinrent lui dire: "Le Seigneur t'attend là!"

En revenant par la grande église, nous considé-

rons la pierre tombale fixée au mur de la Portioncule, et rappelant la mémoire de Pierre de Catane; un si grand faiseur de miracles qu'il fallut le lui défendre. Obéissant après sa mort comme pendant sa vie, les miracles cessèrent aussitôt. Car on ne venait plus pour la Portioncule: on venait pour le tombeau glorieux de ce disciple de la première heure.

Nous nous retrouvons tous sur la place de l'église. Et pendant que monte l'éclatante lumière de ce beau jour d'été, que la grande fontaine accolée au mur de l'église ne cesse point de clapoter par ses quatre bouches, nous revenons en auto vers Assise, dont les claires maisons et les contreforts plongeant très bas dans la vallée du Sacro Convento brillent sous le joyeux soleil.

En compagnie du plus savant et du plus intéressant des guides, Son Excellence Monseigneur Hiral, un petit groupe gravit aussitôt après déjeuner les pentes abruptes et pierreuses conduisant aux *Carceri*. Rude ascension! Notre *Ford* qui est une *Fiat*, a grande envie de refuser cette côte; elle finit par l'accepter en geignant. Très haut dans la montagne, à plus de mille pieds au-dessus du bourg de Bastia, et à deux mille pieds au-dessus du niveau de la vallée, s'ouvre une grotte où François avait coutume d'aller prier. Là, dans la complète solitude et le silence total, sans autre trace de vie que parfois, la rapide chanson d'un oiseau ou le bruissement lointain d'un torrent, pendant de longues heures il restait à genoux sur la pierre dure, dans le creux du rocher. Dans toutes les régions où il a passé, on rencontre ces grottes et ces cavernes où, de temps à

autre, il aimait à se retirer : c'est la Thébaïde franciscaine. Aux alentours, les montagnes et les collines, consumées par ce soleil impitoyable, nous découvrent leurs flancs brûlés, leur verdure rare, le sable jaune de leurs sentiers et le roc vif de leurs sommets. Le regard blessé se détourne d'elles avec lassitude.

Le très ancien couvent des *Carceri*, où règne la plus belle, la plus exquise, la plus complète pauvreté que j'aie jamais vue, s'ouvre sur une cour intérieure ornée au centre d'un vieux puits, dont nous avons savouré avec volupté l'eau délicieusement glacée.

A l'intérieur du monastère, — comme il nous paraît sombre après la grande clarté du dehors! — nous visitons les humbles pièces où l'on admet les pèlerins. Voici l'oratoire où saint François, dans sa prière fervente, épanchait devant Dieu les séraphiques ardeurs de son âme. Sa tête s'appuya à cette bûche conservée précieusement, afin de chercher dans un court sommeil de nouvelles forces pour mieux servir son Maître. Certes! il y a loin de ce dur morceau de bois à nos douillets oreillers de plumes, nous qui choisissons pour gagner le ciel un chemin plus commode et plus aisé! Voici le fameux *trou du diable*, qui rappelle la ruse de Satan apparaissant au Frère Rufin, l'un des premiers disciples de saint François. Le Malin avait pris la forme du Crucifié; mais pour avoir raison du mauvais esprit, le saint Frère lui lança une grosse injure et le démon, furieux, laissa des traces de son passage en creusant un grand trou dans le roc. Voici le lit du torrent, desséché à la prière de François, parce que sa chanson

troublait les frères à l'office. Voici l'emplacement de la forêt où, du temps où le saint rêva de vivre sur ce mont, de beaux arbres offraient, comme à présent, leur ombrage touffu aux chansons des oiseaux. C'est là qu'ils se réunirent en si grand nombre pour saluer l'arrivée des pieux ermites. Et sur la colline fraîche et boisée, les petits oiseaux, comme alors, continuent de jeter la gamme sonore de leur chanson. Avant de quitter les *Carceri*, je salue avec un sentiment d'approbatrice admiration la tombe de la Bienheureuse Anonymat, qui vécut au monastère sous le froc, sans qu'on eût le soupçon de sa supercherie. Heureuse et très heureuse Anonymat, qui passa sa vie sur ce coin de terre sanctifié, si loin du monde, si près de Dieu!

Dans la montagne, nous pénétrons avec respect dans l'humble grotte qui fut celle du bienheureux Antoine de Stroncone. Cellule si basse, qu'il faut courber la tête pour y pénétrer; si petite que le bienheureux, quelque exiguë que pût être sa taille, ne pouvait s'y étendre qu'avec peine, pour trouver le repos nécessaire à son corps fatigué. En bas, c'est la vallée; et plus loin, c'est le monde. Qu'il est petit, entrevu de ces hauteurs!

Nous descendons des *Carceri* par un sentier de chèvre, à pic, où notre *Fiat* s'engouffre en frôlant le précipice et nous arrivons bientôt au vieux couvent de Saint-Damien, sommeillant dans l'accablante chaleur de cette journée torride. Dans l'angle tronqué du mur de clôture, une Madone ancienne rappelle à Monseigneur Hiral un gracieux souvenir. Un jour que, de passage à Assise, il priait devant

elle, deux gerbes de fleurs se trouvaient là, dans la balustrade de bois: l'une bleue, l'autre rouge. Deux enfants, se haussant sur leurs petits pieds, placèrent en plein milieu un bouquet de fleurs blanches... Et cela faisait les trois chères couleurs du drapeau de la France: bleu, blanc, rouge, priant et embaument cette antique Madone italienne, dans un petit village de l'Ombrie...

Encore tout embaumé du passage de sainte Claire, le couvent de St-Damien reste aussi riche de précieuses reliques. En vérité, c'est bien là qu'a germé et s'est épanouie cette vie de prière et de travail, de pauvreté et de joie qu'on peut appeler la fleur de l'esprit franciscain. Là, Claire s'est sanctifiée avec ses premières sœurs aux doux noms: *Mansueta*, la Suave; *Amata*, l'Aimée; *Benvenuta*, la Bienvenue; *Consolata*, la Consolée; *Angeluccia*, le Petit-Ange; *Agnès*, la Pure; *Chiarella*, la Clairrette... Tout le caractère populaire italien, avec sa profonde bonté et son intense besoin de tendresse délicate, se révèle dans ces noms charmants.

François, cherchant un couvent pour Claire et Agnès sa sœur, s'adressa à ses anciens bienfaiteurs les Camaldules du Mont Subasio, et sa joie fut grande lorsque ces moines, de qui il tenait déjà la Portioncule, lui annoncèrent qu'ils étaient tout prêts à lui céder St-Damien, ainsi que le couvent attaché à cette église. Claire vint donc demeurer dans cette petite maison derrière les murs de laquelle son biographe, Thomas de Celano, nous dit que pendant quarante et un ans, "elle allait détruire à coups de discipline le délicat albâtre de son corps et en même

temps, remplir l'Eglise du parfum de son âme".

Monseigneur Hiral nous indique une réplique du crucifix byzantin dont l'original se trouve à l'église de Sainte-Claire, et dont l'éloquence miraculeuse pénétra si profondément au cœur de saint François. Nous admirons le bréviaire que Frère Léon écrivit pour son bien-aimé maître, et que celui-ci offrit à sainte Claire. C'est un beau manuscrit sur parchemin, écrit de la main exceptionnellement délicate de celui que François appelait tendrement: "la pecorella di Dio". On le conserve dans un écrin, sous une double serrure.

Nous traversons le petit jardin fleuri, où sainte Claire, affaiblie par la maladie, passait de longues heures en oraison et où saint François composa, dit-on, quelques strophes du *Cantique du Soleil*: "Loué sois-tu, Seigneur, avec toutes tes créatures et tout particulièrement notre frère le Soleil qui nous donne le jour et par qui tu nous éclaires et qui est beau et rayonnant, et qui avec sa grande splendeur, nous porte signification de Toi, Très-Haut!"

Nous voyons le couvent de St-Damien à peu près tel que l'ont connu Claire et ses sœurs. Dans le petit chœur étroit, les premières clarisses récitaient leur bréviaire. Le long du mur, elles prenaient place sur ces sièges tout usés, d'une vieille menuiserie grossière; au centre, sur une estrade vermoulue, l'ancien pupitre porte les grands antiphonaires. Je fais tinter la cloche au son argentin dont sainte Claire se servait pour rassembler les sœurs à la prière. Voici le calice d'étain où elle buvait, après avoir reçu le Très-Saint-Sacrement. La clôture ne nous permet

point de pénétrer dans le réfectoire. Là, le Pape Grégoire IX fut l'hôte illustre de sainte Claire. Par un petit carreau pratiqué dans le mur, nous pouvons voir la place que la sainte abbesse occupait à table; de même qu'au chœur sa stalle restée vide. C'est de là que les Clarisses désolées virent le corps de leur Père saint François exposé à leurs regards voilés de larmes, après son glorieux trépas. Dans la grande salle où Claire mourut, nous contemplons Assise de la fenêtre même où la sainte vit les Sarrasins prendre la fuite à la vue du St-Sacrement qu'elle éleva à leurs yeux épouvantés. Dans l'angle gauche de la pièce, étendue sur les tuiles, la tête tournée vers la lumière entrant à flot par les fenêtres ouvertes, elle mourut dans une extase de joie en s'écriant: "Je te remercie, ô Dieu, de m'avoir créée!" Maintenant comme alors, sans doute, les hirondelles entrent et sortent, affairées et curieuses, courant d'un vol rapide vers leurs nids suspendus aux poutres noircies du plafond...

Nous revenons par le jardin d'où nous découvrons dans une magnifique perspective, tout le pays ombrien: Rivo-Torto, Ste-Marie-des-Anges, les routes blanches de clarté et tout là-bas, au milieu des montagnes bleues, Pérouse se baignant voluptueusement dans le vaporeux éther.

De St-Damien, nous nous rendons à Rivo-Torto. Midi sonne au clocher de Ste-Marie-des-Anges. Midi! heure sacrée de la sieste, chère aux Italiens! Consentira-t-on à nous laisser entrer? Grâce à Dieu et à notre illustre guide! Toutes les portes s'ouvrent devant Monseigneur Hiral. Rivo-Torto est l'endroit

où saint François demeura avec ses premiers disciples, après le retour de ce voyage de Rome où Innocent III approuva leur règle de vie. Ce n'était alors qu'une simple cabane, avec si peu de place que les frères avaient à peine à y trouver de quoi s'asseoir. Pour éviter toute confusion, François avait écrit les noms des frères, à la craie, sur les poutres, de façon que chacun pût facilement retrouver sa place. Il n'y avait là ni église, ni chapelle; mais les disciples avaient dressé, devant la cabane une grande croix de bois, — comme on en voit maintenant devant tous les monastères franciscains, — et c'est devant elle qu'ils avaient coutume de faire oraison.

Les frères, à Rivo-Torto, n'avaient absolument rien pour vivre: lorsqu'ils pouvaient se procurer de l'ouvrage chez les paysans, ils aidaient ceux-ci aux travaux rustiques et en récompense, obtenaient quelque nourriture. Mais souvent les pauvres frères ne trouvaient point d'autre issue que de se rendre à Assise pour y mendier; et lorsque là-bas on ne leur avait rien donné, — ce qui doit être arrivé plus d'une fois, — ils en étaient réduits à se contenter de raves en guise de pain et de l'eau claire en guise de vin.

François se plaisait dans cette extrême pauvreté. Rivo-Torto lui était cher parce qu'on pouvait de là, en suivant le cours du torrent, atteindre très vite les cavernes du Mont Subasio qu'à cause de leur étroitesse, François appelait ses "prisons", *carceri*.

Le déjeuner lentement pris, nous saluons Monsieur Hiral avant son départ d'Assise. Nous lui gardons une reconnaissance émue, car nous lui devons d'intéressants commentaires sur tous les sou-

venirs franciscains que nous avons vus depuis hier. Lorsque l'ardeur du brûlant soleil est un peu calmée, nous nous dirigeons vers le Sacro-Convento. De même qu'à Rivo-Torto, les Conventuels en ont la garde. A la suite de notre guide dont la langue se délie peu à peu, nous errons lentement entre ces murs et sous ces voûtes que Giotto et Cimabüe ont ornées avec une abondance sans pareille. Dans l'église supérieure, aucune messe n'est plus désormais célébrée depuis que Garibaldi et sa troupe de brigands l'ont profanée. Cette grande église, si prodigieusement riche en peintures, ces vitraux aux tons merveilleux, ces voûtes pleines de lumière mériteraient qu'on s'éternise à savourer leur charme artistique autant que pieux. L'église inférieure, entièrement décorée par Giotto, contient plusieurs chapelles que le temps, — ce maître inexorable! — n'a pas épargnées; quelques-unes de ces superbes fresques s'effacent lentement. En sortant de l'église, nous descendons en tâtonnant l'escalier de pierre qui s'enfonce dans l'ombre éternelle du caveau où reposent les restes de saint François d'Assise. Devant les barreaux de fer, d'innombrables lampes déjà à demi consumées entourent le tombeau de leur reflet vacillant. Et je me plonge avec émotion dans la paix profonde et le silence solennel de ce lieu sacré, parfois traversé par le murmure étouffé d'une lampe crépitant avant de s'éteindre, derrière le rouge transparent de son verre. Un peu en retrait, le tombeau de Jacqueline de Settesoli attend, non loin du Père vénéré, le moment de livrer

la dépouille de celle que François nommait affectueusement: "frère Jacqueline".

Le *Tresor* mérite fort bien ici de porter un tel nom, car il contient de précieuses reliques; l'une des principales n'est-elle pas la Bulle Papale reconnaissant l'existence canonique de l'Ordre franciscain? Mais plus précieuse encore apparaît peut-être la bénédiction donnée par saint François à son cher frère Léon, écrite de la main tremblante du saint, largement ornée du signe Thaumaturge...

Les trois églises superposées nous offrent, dans leur ensemble, trois genres d'architecture: la crypte, d'un style tout simple, au cintre roman surbaissé; l'église supérieure, d'architecture romane, où le merveilleux pinceau de Giotto reproduisit toute la vie de saint François; la basilique enfin, de style gothique, rehaussée des fresques de Cimabué, d'un sentiment à la fois naïf et profond, représente la splendeur céleste. Le firmament étoilé signifié par la voûte fait rêver des beautés d'une calme nuit seréine...

Dans les tombeaux des autels, les restes vénérables des premiers compagnons de saint François sont renfermés. Et je songe à tous ceux dont la Légende des Trois Compagnons garde le nom, et dont quelques-uns me plaisent particulièrement, tel ce frère Masseo de Marignano, de grande naissance, mais plus grand encore par sa docile humilité...

Le Frère Elie, ce fils turbulent de François, fut le génial architecte de cette triple église, bâtie comme une forteresse et ornée comme une châsse. Cons-

truite sur la montagne de l'Enfer, le Pape, venu pour la consécration de la basilique, n'hésita pas à changer son nom et l'appela: la Montagne du Paradis... Certes, elle mérite bien ce nom, la montagne sanctifiée par la dépouille du Père séraphique. Et bienheureuse est-elle de porter sur son sommet de roc vif la tombe glorieuse du Martyr de l'Amour!

Les ombres s'allongent démesurément lorsque nous atteignons la place et que, par des rues étroites au pavé caillouteux, nous rentrons à l'hôtel; et lorsqu'après dîner nous parcourons à petits pas le chemin en terrasse dominant la vallée, déjà le crépuscule tombe du ciel, mystérieux et lent.

Douce soirée d'Assise, d'un calme si pieux, si bien fait pour induire à la poésie! Le ciel se teinte des plus rares nuances, depuis l'éclat royal de la pourpre jusqu'au bleu le plus doux. L'ombre s'abat sur la plaine, tandis que la cime du Mont Subasio flambe encore et que, sur les ruines du château-fort de la Rocca Maggiore, le rouge ardent de son éclat fugitif s'efface peu à peu. Faut-il s'étonner que François, le Chanteur de Dieu, le vibrant troubadour à l'âme de poète, ait été ému par la majestueuse splendeur de ce spectacle? Pays de rêve et de charme! Si une chanson monte entre les rues étroites nous croyons voir déboucher sur le chemin bordé de remparts descendant vers la plaine ombrienne la joyeuse troupe guidée par François... Mais non. La cantilène monte, grandit et meurt sur la ville endormie que, jusqu'au matin, le chant monotone des humbles grillons blottis dans l'herbe haute bercera seul.

Sur la place, dans les rues en pente, au seuil des maisons, des groupes causent ensemble pendant que les enfants se poursuivent en courant, pieds nus, avec des éclats bruyants, des rires et des cris. Puis, lorsque le firmament tout bleu se crible d'étoiles scintillantes, il ne reste plus sur la place désertée à l'angle d'une maison située au centre d'un carrefour, qu'une pieuse image de la Madone enchâssée dans une niche à même le vieux mur patiné par les ans et les saisons. La Vierge presse l'Enfant Jésus dans ses bras. Deux bouquets de fleurs des champs ornent gracieusement la douce image devant qui se consume, avec de brusques éclats rougeoyants, une petite lampe de cuivre se balançant au souffle de la nuit.

## ASSISE

JEUDI, 18 JUIN

Nous entendons la messe dans la crypte du Sacro Convento. Le saint sacrifice est célébré sur le tombeau même de saint François. L'humidité sainte des pierres glacées. Jamais le soleil n'entre ici. Jamais ses rayons ne pénètrent au seuil de ce sombre caveau aux voûtes surbaissées... Les petites lampes hésitantes chassent à grand'peine les ombres dansantes et mouvantes, et dégagent péniblement l'autel, pendant que le prêtre murmure à voix basse les prières liturgiques. Le temps semble aboli. J'imagine que François vient de mourir dans une extase d'amour et que je veille près de son tombeau. Ai-je bien prié ? J'ai surtout cherché à comprendre ce que

fut la sainteté de cet homme unique que fut François d'Assise, le Petit Pauvre de Dieu...

En quittant la crypte, nous nous étonnons des bouffées d'air chaud qui nous montent au visage; en bas, ce froid mortel; là-haut, dans le préau, cette chaleur torride, annonciatrice d'une journée particulièrement brûlante.

Un petit groupe se forme, après déjeuner, pieusement curieux de visiter les sanctuaires franciscains d'Assise. La vieille église St-Rufin, témoin du baptême de notre saint, le Chiesa Nova, bâtie sur l'emplacement de la maison de ses parents, l'église Ste-Claire, gardienne du précieux crucifix de Saint-Damien, et du corps de sainte Claire miraculeusement conservé, l'église de Ste-Marie-Majeure conservant les antiques vestiges de la primitive église... Que de souvenirs chers brièvement énumérés! Que de douces émotions nous rappellent chacun de ces lieux aimés!

Enfin, par une extraordinaire bonne fortune, au moment où nous nous apprêtons à frapper à la porte du Palais Episcopal, l'évêque d'Assise en personne, Son Excellence Monseigneur Placide Nicolini, de l'ordre de St-Benoît, rentre au Palais; il nous introduit dans la grande salle avec la plus aimable courtoisie. Il nous permet de voir la pièce du Dépouillement: c'est-à-dire l'endroit où saint François, poussé par une impulsion surnaturelle, remet ses habits à son père en s'écriant: "Maintenant, je puis dire en toute vérité: Notre Père qui êtes au cieux!"

Du balcon de l'évêché, la vue s'étend au loin sur toute la plaine ombrienne. Vision délicieuse! Com-

bien de fois François ne l'a-t-il pas contemplée, d'un œil ravi! Nous l'admirons à loisir pendant que Monseigneur, paternel et bon, converse en français avec les religieux avec qui nous sommes.

Sur le sommet du Subasio, le château de la Rocca, citadelle autrefois imprenable, nous apparaît, énorme et gris, tombant en ruine. Le soleil éclatant éblouit nos regards. Les petites rues inondées de lumière s'endorment déjà, dans la lourde chaleur pleine de vagues murmures. Nous gravissons de longues marches de pierre où un peu d'herbe roussie croît entre les roches disjointes. Nous nous arrêtons devant la maison de Bernard de Quintavalle. Une inscription latine au-dessus de la porte se lit comme suit: "Hic Sanctum Franciscum ad cœnam et cubitum. Beatus Bernardus Quintavallis excepit et in extasim vidit". Dans l'ancienne chambre de Bernard, transformée en oratoire, un tableau représente l'émouvant spectacle: François en pleurs, répétant dans son amoureuse extase: "O mio Dio, mio Tutto!", Bernard, écartant les courtines de son lit et contemplant en secret la scène. Non sans émoi, nous reprenons en chœur le refrain d'un cantique connu:

Cri de victoire:  
Mon Dieu! Mon Tout!  
Sois notre chant de gloire,  
A toute heure et partout!

C'est la dernière étape de notre pèlerinage franciscain. Silencieux et recueillis, nous remontons en auto et notre promenade dans l'antique cité moyen-

nageuse s'achève. A trois heures, nous quittons Assise, en route pour Rome. Adieu! Terre-Sainte franciscaine! C'est avec une grande tristesse que nous nous arrachons à ton charme unique, vaguement ressenti par ceux-là même qui n'ont point pour ton fils illustre un culte spécial! Adieu! Mais de même que je n'ai pu me résoudre à prononcer ce mot-là sans déchirement en quittant l'Alverne, je ne puis davantage le dire ici sans que mes yeux se mouillent de pleurs...

Le train fuit et nous emporte... Longtemps, nous regardons décroître le dôme de Ste-Marie-des-Anges et le Sacro-Convento se perdre au loin. Sous la chaleur suffocante, toute la campagne sommeille. Nous sommes seules dans notre compartiment, Lucile et moi. Je ferme la portière et je chante pour elle. Nous contemplons Sienna, sur sa colline dorée, Cortone couleur de pain cuit. A l'heure exquise où le soleil décroît à l'horizon, nous admirons la campagne romaine, couverte de ses belles et imposantes ruines. De blancs troupeaux, sous la garde d'un vieux berger, paissent dans les prairies humides de la rosée du soir. Déjà, l'auguste cité se devine, dans la buée mauve du crépuscule tombant. Une coupole s'esquisse à l'horizon couleur de soufre et nous disons: C'est le dôme de St-Pierre! Rome! Rome! Nous voici dans la Ville Eternelle. O heureuse Rome, consacrée par le sang de tant de glorieux martyrs, par ton sol imprégné de cette pourpre généreuse, tu l'emportes en beauté sur toutes les villes du monde!

Sur l'une des principales *via*, nous saluons avec admiration le beau et puissant Moïse touchant de

sa baguette le dur granit d'où bondit une fontaine aux eaux particulièrement limpides. Pendant les quelques jours que nous passerons dans la Ville Eternelle, notre impression se précisera. Dès ce premier soir, nous éprouvons la sensation bien nette d'être des privilégiés d'habiter, même provisoirement, la cité la plus vénérable et la plus auguste de l'univers.

## ROME

VENDREDI, 19 JUIN

Je n'ai pas l'intention de suivre pas à pas notre itinéraire à travers la Ville Eternelle. Je ne ferais que rééditer les Guides, avec moins de bonheur qu'eux. Je détacherai seulement quelques étapes de ce séjour d'une semaine dans la cité des Papes, et je dirai un mot de notre guide, car il vaut sûrement la peine qu'on en parle. C'est le plus amusant petit homme qui se puisse voir, à la démarche si singulière qu'elle frappe tout le monde: il tanguet et roule sur ses pieds comme un vieux marin habitué de tenir contre la houle. Il est fort spirituel. Il a une manière de manifester son émotion ou de provoquer la nôtre par une sorte de roucoulement guttural par lequel il ponctue ses remarques les plus importantes. Il se gausse sans vergogne de ceux qui, dans le groupe, ne lui semblent point d'une culture assez accusée, et redouble pour eux d'obséquiosité narquoise et goguenarde dont on ne peut se défendre de rire discrètement, à sa profonde satisfaction.

C'est le plus Italien des Italiens que j'aie jusqu'ici rencontrés; et c'est bien à lui qu'on peut appliquer cette boutade qui ne manque pas de fond: "Les Italiens, semble-t-il, sont tous allés au collège chez Machiavel, et ils ont tous eu le premier prix!"

J'ose ne pas dire grand'chose de St-Pierre, quoique cette basilique provoque d'ordinaire un profond sentiment d'admiration. Encore moins avouerai-je que je fus franchement déçue en franchissant le seuil de l'immense vaisseau. C'est un musée. Pas un instant, je n'eus l'idée de prier dans l'éblouissante église, véritable cathédrale de beauté, mais non pas asile de prière. J'ai admiré, comme tout le monde, ce que tant de monde a admiré avant moi, pendant que la déception continuait de me mordre le cœur. Il faudrait des pages et des pages pour décrire la splendeur unique de St-Pierre de Rome; je ne m'y hasarderai pas. Et je ne le ferai pas davantage pour les autres monuments de la Ville Eternelle, ni pour sa multitude d'églises, où pourtant je fus si souvent bouleversée d'émotion, et vibrante des plus douces joies; telle à l'église du Gesù, dans la chambre virginale de saint Louis de Gonzague; au Colisée, où j'ai senti en moi le saint orgueil d'être disciple du Crucifié et l'humble sœur des martyrs chrétiens; à St-Paul-hors-les-Murs, à Ste-Marie-Majeure, à St-Jean-de-Latran, à l'Ara-Coeli, à Ste-Croix de Jérusalem...

Je ne dirai pas même l'impression ressentie au Cimetière des Capucins, où cette macabre exhibition de crânes, de côtes, de tibias, m'a portée plus au fou-rire amusé qu'à la sainte crainte de la mort.

De même, je garderai le secret de mes très profondes impressions d'art devant le Moïse de Michel-Ange, à l'église de St-Pierre-aux-Liens, et le beau saint Michel triomphant de Raphael, des *Capuccini*. Non. Je détache seulement deux souvenirs, mais deux précieux souvenirs dont une vie reste à jamais embaumée: dans l'après-midi du 20 juin, la visite aux Catacombes Saint-Calixte; et l'audience papale du 24 juin. C'est tout.

La Catacombe St-Calixte est peut-être la plus importante de toutes celles qui entourent la ville de Rome; c'est au moins la plus vaste. Nous nous y rendons par la Voie Appienne, solitaire et silencieuse dans la sérénité de ce splendide après-midi. La porte d'entrée se trouve dans une vigne appartenant au pape. De belles fleurs se bercent à la brise douce, molle et embaumée. Un groupe de visiteurs parcourt les galeries en ce moment; nous attendons paisiblement leur sortie et bientôt, à la suite du Trappiste faisant office de Guide, nous nous engageons dans le premier couloir par un large escalier, probablement construit sous Constantin. On nous remet de petits cierges, très longs et très minces; et nous commençons d'errer dans les sombres avenues souterraines. Un couloir étroit conduit à la chapelle de sainte Cécile. Sur la paroi du luminarium, on voit encore l'image d'une jeune femme richement parée; plus bas, le Pape Urbain. C'est là qu'après son trépas la vierge fut déposée, continuant d'affirmer jusque dans la mort sa foi en un Dieu en trois personnes.

Les fresques de la Catacombe St-Calixte remon-

tent à une haute antiquité; un grand nombre d'entre elles sont du 1er au 11e siècle. Nous remarquons celles du Bon-Pasteur, de Moïse, de Job, de Jonas, du paralytique emportant son grabat: symbole du Sacrement de Pénitence. Une fresque à demi-effacée offre l'image d'une Orante, les deux mains élevées pour la prière. Des *prises de jour*, placées au-dessus des couloirs à des intervalles assez rapprochées, permettent à l'air de se renouveler. Un sarcophage chrétien est cependant orné de sujets mythologiques et païens, sans doute pour détourner les soupçons; mais la mystérieuse figure des pains symbolisant l'Eucharistie et le poisson représentant le Christ ornent le centre du tombeau. J'ai promené ma poignée de chapelets sur la pierre sépulcrale d'une petite martyre de cinq ans, dont la tombe candide reste inviolée et dont le nom même est inconnu...

Mystérieuse, sainte et pieuse procession des petites flammes inquiètes dans les avenues humides et noires de ces souterrains vénérables! Il me plaisait d'imaginer que le temps s'était arrêté; que dix-huit siècles d'histoire étaient effacés; et que nous étions à l'époque des cruels empereurs romains, et qu'au grand jour, la persécution et les tortures guettaient les chrétiens. Nous venions assister à quelque cérémonie clandestine: un baptême, une consécration de vierges, une messe célébrée sur le tombeau d'un nouveau confesseur de la foi. Les petits cierges hésitants éclairent d'une lueur rougeâtre et tremblante les parois de tuf de la crypte enténébrée. Il ne manquait vraiment que des chants

et des hymnes pour que la scène parût exacte: des chants pieux ou un silence profond et solennel, plus impressionnant, plus mystique encore que le bruit des voix humaines.

Jamais je n'oublierai la profonde émotion éprouvée là: joie, fierté, orgueil d'adhérer au Christ de toute mon âme, de fortifier mon intime croyance au berceau même de ma foi, dans ces étroites *ecclesia* où elle s'est développée en nombre et en héroïsme. Oui, comme je me sens heureuse ici, plus qu'en aucun autre lieu du monde, d'être et de me sentir chrétienne jusqu'aux fibres les plus intimes de mon cœur! Et cette procession lente et silencieuse, ce fut vraiment comme une procession du ciel...

### L'AUDIENCE PAPALE

Le jour est admirablement bien choisi: c'est notre fête nationale, la Saint-Jean-Baptiste. Un autocar nous attend; et notre petit groupe, sévèrement vêtu de noir, les dames coiffées de la jolie mantille de dentelle, fait un excellent effet. Au Vatican, Monseigneur Curotte nous accueille avec cordialité. Onze heures sonnent. Les matrones, dans l'antichambre, nous font subir un sévère examen; et celles dont la toilette paraît suspecte et dont la tenue n'est pas strictement convenable se voient affublées d'un *smock* d'une élégance douteuse. On ne se présente pas devant le représentant du Christ en ce monde dans une tenue quelconque. Le Pape sans doute, est Roi, mais ce Roi-là reste le gardien des lois divines et des principes de la décence. Dans une

vaste antichambre, un groupe de plusieurs centaines de pauvres napolitains attendent leur tour. Le Pape les bénira du haut de la *Sedia gestatoria*.

Nous gravissons lentement le grand escalier des Audiences. Nous tremblons d'émoi et je tiens dans ma main la petite main glacée de Lucile. On nous introduit dans une vaste pièce sobrement et luxueusement tendue de rouge grenat, depuis les lourdes tentures des fenêtres jusqu'aux fauteuils et aux moelleux tapis. Deux bons géants, imposants gardes-nobles en uniforme noir et blanc, montent la garde à la porte de ce salon. Nous sommes de plus en plus émus; ce cérémonieux décorum ne concourt pas peu à nous impressionner! On nous recommande de parler à voix basse. Nous n'avons pas de siège. L'émotion, la fatigue et la chaleur pâlisent nos figures. M. Rivet, Camérier secret de Sa Sainteté, vêtu de rouge pourpre et chamarré d'or, réclame notre billet d'audience; l'entrevue ne saurait plus guère tarder. Enfin, nous passons silencieusement dans une pièce assez petite, aux murs blancs, discrètement ornée de rouge grenat. A la fenêtre, les tentures sont vivement tirées et un jour un peu terne et gris éclaire la chambre. Les deux Gardes suisses, qui tiennent leurs lourds casques d'acier en mains à cause de la chaleur humide et écrasante, nous font un signe discret. Les jambes fauchées d'émotion, nous nous précipitons à genoux.

Les Pères Isidore et Sévérin, admis en brève audience privée, ne tardent pas à venir nous rejoindre. Les Gardes remettent leur casque à panache, un mouvement se fait... et le plus grand Roi de la

terre paraît devant nous. A soixante-quatorze ans, le Pape Pie XI en marque à peine soixante. De taille moyenne assez lourde, la démarche est souple et glissante. Les cheveux grisonnent à peine. Il a le teint mat, couleur d'ivoire, les yeux gris-vert, ou peut-être bleus; des yeux de myope s'abaissant sur des verres épais. La main est ronde et replète, les doigts courts et carrés. Il nous bénit dès son entrée dans la pièce. Je ne le quitte pas du regard. Il s'arrête devant chacun, offrant son anneau à baiser: l'anneau du Pêcheur sur lequel j'ai cru voir, dans la superbe et châtoyante pierre, l'agneau symbolique représentant le Christ. Il s'arrête enfin devant moi. Je saisis en tremblant cette auguste main, semeuse d'indulgences et jeteuse d'anathèmes, si la cause du Christ l'exige! Mon émotion ne connaît plus de borne et mon cœur bat à se rompre. Je garde plus longtemps qu'il ne convient sa main vénérable, avide d'en arracher de multiples bénédictions pour les miens et pour moi-même; le Pape la retire avant même que je l'aie abandonnée pour la tendre à Lucile, non moins émue que son amie. Il s'éloigne lentement... J'en éprouve une indéfinissable impression comme de grande tristesse... J'ai aperçu l'image du Christ et je ne la reverrai plus jamais! Lorsqu'il eut fini de parcourir nos rangs, le Pape, à contrejour de la fenêtre, se tourne vers le cercle allongé que forme notre groupe. Il paraît triste et préoccupé; accablé par un poids énorme d'inquiétude et de souci. S'il sourit par moment, quelque chose de son sourire rappelle la fine expression de Monseigneur Bruchési: un sourire de bonté s'éclai-

rant d'une légère pointe de malice. Le Pape nous adresse la parole en français: sa voix brève, ferme et métallique, dont on saisit la moindre nuance, remue profondément nos âmes tendues. Il nous bénit, il bénit nos familles, les intentions de notre pèlerinage et celles que nous apportons à ses pieds. Puis, le geste de sa main levée trace solennellement cette bénédiction que ses lèvres viennent de nous donner... et nous voyons avec chagrin le Blanc Vieillard disparaître par où nous sommes entrés tout à l'heure. C'est fini.

Nous redescendons allégrement l'escalier des Audiences. Il est une heure de l'après-midi. Nous sommes dans le Palais du Vatican depuis deux heures: il paraît que c'est fort peu, car il n'est pas rare d'attendre trois, quatre et même cinq heures son tour d'être admis à l'audience promise. Ainsi nous avons vu le Pape... Toute notre vie en conservera désormais le souvenir. Je ne garderai point de cette visite un mirage reflétant la gloire orgueilleuse du pouvoir: le pape, quoiqu'il ne soit plus captif, reste cependant le vigilant pasteur d'un turbulent troupeau cherchant sans cesse à fuir sa paisible houlette. Là, j'ai compris pour ma part deux grandes choses: d'abord, la responsabilité énorme qui charge ses épaules de l'écrasant fardeau de toute la chrétienté, et puis, combien il faut prier pour lui et lui obéir exactement.

Le lendemain, aux dernières heures de l'après-midi, nous quittons la Ville Eternelle. "Adieu, Rome cité sainte et auguste! Ce ne sont pas tes colonnes m'écrierai-je avec le Tasse, tes arcs-de-triomphe,

tes thermes que je recherche en toi; mais le sang répandu pour le Christ, et les os dispersés dans cette terre maintenant consacrée. Bien qu'une autre terre l'enveloppe et la recouvre partout, oh! puissé-je lui donner autant de baisers et de larmes que j'ai pu y faire de pas".

### DIMANCHE, 21 JUIN

J'ai anticipé sur les faits, pour rapporter les deux épisodes les plus saillants de notre séjour à Rome. En marge se place d'abord notre randonnée en automobile de Rome à Frascati, puis le même jour, notre départ pour Naples. Seules de notre groupe, nous nous sommes laissé tenter par la perspective d'une promenade à Naples, Capri, Sorrente et Amalfi: soit une excursion de deux journées... Nous aurons pour compagnons le R. Père Isidore et le R. Père Robert, à qui se joindront à la gare deux Pères inconnus: l'un de Chicago, le R. Père Canisius, l'autre de St-Louis, Mo., le R. Père Laurent. Pour ne pas trop encombrer nos compagnons de voyage, nous nous faisons toutes petites, dans notre coin. On met quatre heures à franchir la distance séparant Rome de Naples. L'aspect de la campagne romaine est particulièrement mélancolique et doux. Rien ne peut en rendre le charme. Bientôt, les monts Sabins se rapprochent. Ils sont sauvages d'aspect, tristes avec leur verdure brûlée, leur flanc de roc nu, leur teinte ocre brune ou violette! Puis, le paysage change et nous entrevoyons la mer. La nuit tombe. Un cinquième compagnon se joint au groupe des religieux: Le R. Père Ryan, Pauliste, de New-York, qui va se

reposer chez lui, en Australie. C'est un homme d'une trentaine d'années, grand, blond, très distingué, d'une extrême mobilité de figure. Il grille inlassablement cigarette sur cigarette. Curieuse réunion! Deux Allemands: les Pères Canisius et Laurent, l'un de Westphalie, je crois, l'autre de Prusse, un Australien, le Père Ryan, deux Canadiens et deux petites Canadiennes qui se tiennent discrètement à la portière ouverte. Là-bas, bien loin, bien loin, une ligne de feu se dessine dans la nuit noire. Ce cordon semble cotoyer les flancs élevés d'une montagne: le funiculaire du Vésuve. Bientôt, nous entrons dans Naples.

L'omnibus geint et se lamente sur les pavés cahotants; l'unique cheval attelé à cette patraque tire à plein collier. *l'Hôtel Continental* se trouve sur le port même de la belle baie. De la porte-fenêtre de notre chambre, nous avons une vue charmante sur le port, la longue et belle avenue qui le borde, tandis qu'en face de nous, le castel dell' *Ovo*, dressé sur son rocher, avec son air de forteresse et ses murs percés d'étroites meurtrières, revêt le plus pittoresque aspect. Dans le bassin paisible formant une petite baie, des barques de pêche, des yachts de plaisance dansent sur les vagues douces. Des feux blancs, verts et rouges se reflètent dans l'eau en tremblant. Et tout cela est plein d'une molle langueur; ce soir paisible, cette baie joyeuse, et tout en bas, les nombreux promeneurs flânant sur l'avenue du port, les jolies victorias et les landaus défilant au trot léger des chevaux... Naples restera désormais pour moi sous cette image: au loin, le lumineux

cordon indiquant la pente du Vésuve. En face, le vieux château aux remparts crénelés; la baie illuminée; le restaurant en plein air près du bassin; la file ininterrompue des voitures; le bruit sourd formé des diverses rumeurs de la cité; les rires et les chansons s'élevant jusqu'à notre cinquième étage, relevés par les instruments de musique aux sons aigres...

## SORRENTE — CAPRI

LUNDI, 22 JUIN

Le "Capri" blanc comme une mouette, voguera bientôt sur la mer couleur de turquoise, vers l'île enchantée dont il porte le nom. Déjà, il s'éloigne de la baie, et toute la ville se découvre à nous, avec son arc immense, la ligne fondue de ses maisons, pour n'être bientôt plus qu'une mince bande rosâtre flottant dans la brume légère du matin. Le Vésuve nous apparaît, couronné d'un épais panache de fumée. Ses flancs verdâtres, noyés à demi dans une vapeur transparente qui le couvre d'une teinte indécise, ni grise, ni verte, une teinte unique, tranche délicatement sur le pur azur du ciel. La fumée s'échappe à flots pressés, de sa cime menaçante; le monstre bout de colère et de rage. Mais sa fureur ne sert qu'à estomper en grisaille la cité paresseuse étendue à ses pieds. Le soleil monte à l'horizon; la mer n'a pas une ride. Le "Santa-Lucia" se balance sur l'eau, et le "Sorrento" nous salue d'un bref coup de sifflet. Très loin, couronnant une colline, le pa-

lais blanc de Ferdinand n'est plus qu'un point perdu dans les lignes sans contour précis.

La Méditerranée se fonce d'azur, à mesure que le soleil monte. Non pas du bleu de nos lacs, mais d'un bleu ardent, profond, et d'une transparence telle que nos yeux découvrent, à plusieurs mètres, des pierres lavées par l'eau de mer, de la même teinte qu'elle, ou d'un beau vert brillant comme la malachite. Nous approchons de Sorrente. Bâtie sur un rocher de tuf haut d'une centaine de mètres, plongeant à pic dans la mer, elle se trouve sur la côte sud-est du golfe de Naples, entre les Monts Vico et Massa. Ville souriante et fleurie, avec ses hôtels accrochés à la falaise, avec ses escaliers escaladant le roc; ville si pittoresque, si gaie, sous la belle lumière et baignée si agréablement par cette mer azurée! Les hôtels, les maisons revêtent d'éclatantes couleurs: rose vif, rouge, terre de Sienne, jaune chrome ou blanc si pur que les yeux blessés se détournent. Après une rapide escale, le bateau reprend la mer. Les belles vagues dansantes, lumineuses et bleues se coupent de lames vertes et glauques, auxquelles se mêlent des paillettes dorées. La falaise escarpée dresse devant nous sa haute muraille grise, si proche qu'on pourrait, semble-t-il, y poser la main. Sur le plus haut sommet, une blanche statue de la Madone prie pour les victimes ensevelies dans l'onde de ce golfe aux subites colères.

Le "Capri" s'arrête. Une passerelle glisse à son flanc. Nous descendons en mer sur une plate-forme à laquelle s'accrochent des barques venues à notre rencontre. Nous sautons prestement dans l'esquif

qui repart avec deux touristes. Il y a une vingtaine de barques remplies. Mais pourrions-nous vraiment pénétrer dans la grotte par cette étroite ouverture ? Il faut s'étendre de tout son long au fond du bateau. Une corde, fixée aux parois de la caverne, permet au marinier d'y introduire son embarcation ; une vague longue et molle facilite la manœuvre. La *Grotte d'Azur*, déjà connue des anciens, fut retrouvée par un hardi marin de l'île : Angelo Ferraro. Quoi qu'il en soit de ce merveilleux phénomène de réverbération, j'ai admiré sans réserve cette belle et profonde caverne : la grotte de Calypso où la malheureuse déesse, inconsolable du départ d'Ulysse, frappait sa belle tête sur les roches et ne pouvait se consoler d'être immortelle. Nos figures elles-mêmes empruntent aux eaux lumineuses leur céleste reflet : ici, tout est bleu, d'un bleu vraiment exquis, brillant, étincelant, qui fait des paillettes éclatantes, fugitives et luisantes... Et lorsque le batelier laisse sa longue rame s'égoutter lentement dans l'eau, on dirait que des perles d'une eau très pure glissent le long de la perche, et tombent avec un bruit mat dans la lame bleue qui les recueille... Ainsi, les larmes de Calypso ne tarissent point ; et dans quelque profondeur mystérieuse de la féerique caverne, les sanglots harmonieux de la déesse se répercutent sans cesse...

Tout en haut de la falaise, à Anacapri, où nous conduit le funiculaire, nous déjeunons en plein air, pendant qu'au-dessus de nos têtes, les citronniers et les orangers couverts de fruits tièdes se balancent mollement. A la fin du repas, le garçon nous présente une corbeille remplie des fruits croissant sur

cette île merveilleusement fertile. Nous jouissons de l'ombre fraîche offerte par la pergola fleurie. Et puis, nous repartons par la petite avenue embaumée par où nous sommes venus. La chaleur est suffocante. Mais comme tout rit sous la lumière éclatante, qui fait si blanc le pavé des rues et des venelles, et les ombres si nettes, et les contours si accusés! Nous rêvons un peu, perchés sur le mur haut du jardin d'Auguste, le regard plongeant sur la Chartreuse en ruines dont les vignes escaladent joyeusement les colonnades et les arceaux. Oh! l'exquise, merveilleuse et enchantée vision! Cette douceur de l'air, ce ciel d'azur profond, ce joyeux, ce resplendissant et radieux soleil dont on ne peut dire quelle pleine et inexprimable joie il répand, comme un dieu prodigue et tout puissant; ces collines odorantes et couvertes de fleurs, ces papillons diaprés, ces abeilles affairées, ces ruines envahies par les pampres déjà dorés, et là-haut, les restes démantelés du château de Barberousse... que tout cela est beau, et que Dieu est bon d'avoir accumulé sur cette île enchantée tant de merveilles et de charmes!

Les trois Faraglioni aux formes étranges surgissent de la mer. Tant de fois brûlés par le soleil, rongés par les flots montant sans cesse à l'assaut de leur granit rosé, ils sont mouchetés de teintes surprenantes du rouge sanglant au gris terne. L'un des trois se rattache à l'île par la *Punta Tagara*; on raconte que la *Lucertola*, — le lézard, — vit depuis des siècles sur l'un des pics de ces rochers bizarres, en s'alimentant exclusivement de tout l'azur qui l'entourne...

Le "Capri" nous attend en se mirant dans l'eau. Toute la joie du monde semble s'être réfugiée ici. Que nous sommes heureuses, le cœur comblé et l'âme légère! Le Vésuve fume. Je prends un croquis. Je fais une rapide esquisse des autres îles surgissant de la Méditerranée. Elles apparaissent roses et pâles comme des nénuphars immenses étalant leurs pétales aigus sur un océan de rêve bleu comme la nuit, mais beau comme le jour. Le navire entre dans le port de Sorrente. Une passerelle glisse jusqu'à la jetée tandis qu'on déroule lentement un tapis sous les pas du "seigneur étranger". Un petit bateau, l'*Elena*, nous conduit à l'*Hôtel de la Sirène*. La promenade, si courte soit-elle, nous ravit. Nous passons d'abord sous la poupe du "Capri" dont je redoute un peu la rapide hélice! En quelques coups de rame, nous sommes déjà loin, voguant heureusement et vivant un rêve si beau que nous nous demandons à tout instant si nous sommes bien éveillées où si nous ne sortirions pas de cet enchantement. L'*Elena* accoste le long du quai. On accède à l'hôtel par un escalier rustique taillé en plein roc. On y a ménagé habilement des paliers ornés de fleurs, de plantes grimpantes et d'arbustes. Notre chambre s'ouvre sur le Golfe de Naples, en face du Vésuve. Nous faisons un bout de toilette et nous descendons diner dans une grande pièce, frais solarium abondamment éclairé, nous offrant une vue splendide sur toute l'étendue de la mer. Près de nous, un vieux couple, des Anglais sans doute, s'attablent tranquillement. Le garçon, cérémonieux, approche un siège, entre Monsieur et Madame...

et un affreux toutou, maussade et grognon, prend place près de ses maîtres, la serviette nouée autour du cou, à droite de sa tendre et attentive *maman!* Le spectacle nous choque et nous attriste. Ah! que voilà une affection mal placée! Et cette femme paraissait si heureuse des "bonnes manières" de son fils à longs poils... Pauvre femme!

Après dîner, nous errons à travers les rues de la petite ville. Vieille et charmante petite cité, avec ses maisons anciennes, le dédale de ses rues étroites et la teinte patinée de ses pierres usées par le temps et la lumière. Elle se trouve à six kilomètres de l'extrême pointe de la péninsule, et se termine à la *Punta della Campanella*, qui regarde l'île de Capri. Des ruelles tortueuses, qui décident soudain de faire crochet sans qu'on sache pourquoi, surgit toute une troupe criant, piétinant, se poursuivant dans un nuage de poussière grise. Ce sont des gamins de treize à quatorze ans jouant une furieuse partie de balle. Ils débouchent en trombe dans le carrefour déjà sombre. Pieds nus, ils n'hésitent pas à lancer la balle dure, rebondissant très loin. Déguenillés, sales, débraillés, ils ont des têtes de jeunes brigands. Sous la pergola fleurie, nous prolongeons notre contemplation. Le spectacle est unique. Le soleil, depuis longtemps noyé dans la mer, s'est éclipsé, ce soir, sans gloire et sans éclat. Les flots expirent sur la grève, avec une plainte qui est un chant, une berceuse, un murmure, une prière... Mais c'est la nuit qui est belle, douce et mystérieuse. Elle est de plus en plus bleue, à mesure que l'ombre l'enveloppe dans son manteau. La lune émerge des nuages, va-

gue lueur d'abord, puis clarté inquiète et blonde... Alors, c'est une féerie. La mer étincelle. Les flots paisibles pailletés d'argent continuent de chanter leur douce cantilène. De petites barques de pêche, faiblement éclairées par un falot tremblant placé à la proue vont, viennent, s'éloignent... Et nous suivons des yeux longtemps la lumière vacillante jusqu'à ce qu'enfin l'ombre victorieuse la fasse captive et la dérobe à nos yeux. En face, dans la baie profonde, Naples étincelle de mille feux; le cordon lumineux du funiculaire nous indique le Vésuve, tapi dans les ténèbres comme une bête sournoise à la gueule enflammée...

Puis, dans notre chambre, installées sur notre petit balcon de fer haut perché, sous la seule clarté des étoiles et du phare de la côte à l'œil vert clignotant dans la nuit, nous devinons, dans l'ombre, nos silhouettes immobiles. Soudain, tournant nos regards vers le Vésuve, nous le voyons s'éclairer de furtives lueurs... Sa crête laisse jaillir une grande flamme rouge; de ce rouge sinistre qu'on prête au feu de l'enfer dans l'imagerie populaire: un rouge ardent, une flamme sinieuse et léchante qui s'élançe et bondit... Puis, le monstre disparaît. Il est tard Qu'importe. Une heure vient de sonner et nous regardons toujours... Longtemps, longtemps, nous fixons l'inquiétante et rougeoyante lueur éclatant dans le noir, sinistrement, tandis que de sourdes et grondantes rumeurs courent sur la mer apaisée: les pièces d'un feu d'artifice tirées en l'honneur de la Saint-Jean, là-bas, près du château de Ferdinand. Elles fusent très haut dans le ciel, mêlant leur pous-

sière aux étoiles, pendant que le volcan lèche de sa flamme hardie le bas du firmament. Je l'aperçois encore, la tête appuyée sur mon oreiller; et mes yeux se ferment avec, au bord des paupières, l'éclat incandescent du Vésuve en fureur.

### MARDI, 23 JUIN

Malgré nos yeux lourds de sommeil, nous nous hâtons de faire nos préparatifs de départ. Des bouffées d'air parfumé entrent dans la chambre. Le Vésuve, à demi-voilé, se devine à travers la brume mauve et grise qui l'enveloppe. Le calme miroir du Golfe étincelle joyeusement de fugitives paillettes d'or. Des barques de pêche aux larges voiles blanches le sillonnent en tous sens. La chanson lointaine des mariniers ramenant leurs lourds filets à terre erre dans la brise chaude. Dès huit heures, l'auto envoyé de Naples par l'"American Express", trépidante et impatiente, nous attend devant la porte. Le portique de l'hôtel disparaît sous une avalanche de fleurs mauves, dont les branches se dissimulent sous les grappes pressées. Les abeilles heureuses recueillent un large butin. Dans le parterre, des fleurs jaunes, rouges, blanches ou pourpres mêlent leur éclat et leur arôme: couleur, parfum, beauté! Comment décrire ce merveilleux coin de terre comblé, où le sol disparaît sous une floraison embaumée! Vraiment, Dieu fut prodigue pour cet Eden, qui nous fait rêver du premier. Nous traversons Sorrente à petite vitesse, si charmante avec ses jardins fleuris, ses orangers pliant sous le faix, ses

citronniers aux fruits d'or pâle... Laisant le chemin des terres, abandonnant derrière nous le petit village de Méta, nous longeons la mer, la dominant de très haut sur une belle route, au sommet de la falaise à pic. Nous traversons Positano bâti dans le roc vif, Proiano, accroché au flanc de la montagne. Une source blanche tombe de très haut en cascade; son flot pressé se disperse sur les roches en s'ébrouant avec un joli bruit répercuté par le docile écho. Enchantement inexprimable! La route blanche et sinueuse serpente au penchant des montagnes surplombant la Méditerranée. Comme elle est bleue! Elle se confond avec l'azur du ciel, si merveilleusement pur. Une vapeur molle et légère flotte entre le firmament et l'eau. Peu à peu, l'île lointaine de Capri s'en dégage et les trois Faraglioni émergent des flots comme d'immenses et fantastiques coquillages.

Oh! la pureté candide de ce chaste matin d'été, si doux, si limpide, si calme, si rempli d'une joie enivrante et muette que les secondes nous versent, de plus en plus profondes... La mer, couleur de *lapis-lazuli*, reflète dans son beau miroir les rayons du soleil, semant dans ses vagues longues et souples une merveilleuse traînée d'or éclatant. Quelques oiseaux de neige fouettent l'air de leur vol mou; ou bien une petite voile s'incline au ras de l'eau, toute blanche et légère. Nous roulons toujours sur la route grise protégée par un parapet, bordée de roc du côté des montagnes et dominée de très haut par des cimes altièrès et déchiquetées. Très haut perchés, nous découvrons en sortant d'un tunnel

une jolie ville blottie dans une baie bien découpée: c'est Amalfi. Au centre de la ville, la belle cathédrale St-André se dessine dans le ciel; et le célèbre couvent des Capucins, si admirablement situé, domine toute la presqu'île. Dans les rues étroites de la petite ville, la foule se presse: c'est jour de marché. Marchands et marchandes étalent leurs victuailles ou les fruits de leur jardin, à grand renfort de gestes et de cris. Au fond d'une forge enténébrée, un maréchal-ferrant tourne un petit fer qu'il ajuste prestement au pied d'une mule fringante et caparaçonnée, sous l'œil attentif de gamins en loques.

Enfin, nous voici devant le monumental escalier de la basilique, de style mozarabe-byzantin. La fraîcheur exquise de cette grande église sombre, riche et intéressante nous étonne. Trois des colonnes soutenant la majestueuse cathédrale proviennent du temple de Neptune à Pistum, en Grèce. Au baptistère, un beau bassin de porphyre moucheté fut également rapporté des ruines de ce temple. Une statue colossale de saint André, œuvre de Maccarino, est un don de Philippe II d'Espagne, offert en hommage au saint. On la vénère dans la crypte, où un prêtre dit en ce moment la messe, en dépit de l'heure tardive. Les belles portes de bronze fondues à Constantinople, sont de purs chefs-d'œuvre de l'art byzantin. De vieilles fresques peintes sur le marbre représentent saint André et saint Jean-Baptiste dont on retrouve si souvent l'image, en Europe.

Dans la sacristie, un vieux chanoine de la cathédrale nous reçoit avec cordialité. C'est un grand vieillard aux longs cheveux blancs, aux traits

accusés, au sourire accueillant. Son regard triste exprime quelque chose d'implorant, de mélancolique, de touchant. Pendant que ce vieux prêtre parle, je regarde l'humble cadre où s'écoulent ses journées. Son fauteuil usé se trouve dans une tour octogone aux murs sombres et sales. Il copie des documents dans de gros registres, d'une belle écriture ronde et appliquée. La pauvreté est sa compagne : une pauvreté triste, qui ne sourit pas malgré la belle lumière entrant crûment par l'unique fenêtre. Pourtant, par cette échappée sur le paysage, quel spectacle féerique s'offre au regard : la mer, d'un franc bleu de turquoise, sur laquelle flotte au loin une écharpe de brume ; le firmament rivalisant d'éclat avec elle ! La belle, l'étonnante, la merveilleuse lumière qui ne se contente pas de donner de la joie, mais qui est elle-même toute joie et tout éclat ! Ah ! il me tarde d'être dehors. Pourquoi éprouvé-je ici une impression si pénible ? La vue de ce vieillard me serre le cœur ; sa cellule me semble pire qu'une prison, dans le désordre détestable qui y règne.

Nous sortons enfin. Derrière nous l'affreuse tenture d'un rouge passé doublé de cuir retombe et nous voilà dans la lumière aveuglante et chaude ! Nos compagnons font provision de fruits : oranges tièdes, cerises bien mûres, citrons dorés, abricots juteux. Nous reprenons la belle route de la mer. Ce n'est plus le plein midi qui nous inonde, mais nous roulons dans le fulgurant éclat du soleil. Nous passons au pied du vieux couvent des Capucins, d'où le panorama est merveilleux. Les roches arides, brûlées par le soleil ou couvertes d'une végétation tropicale,

offrent un aspect étrange et prennent des tonalités imprévues dues, dit-on, à la composition de l'air. L'éther bleu couvre toutes choses et les imprègne; les ombres dures, à cause de l'ardente lumière, se fondent dans des contours indécis. Cette beauté irréaliste, inoubliable, ce "régal digne des dieux" laisse un souvenir comparable à nul autre, et nous avons l'impression de parcourir là la plus belle route du monde. Sur la crête de sa montagne, Ravello disparaît bientôt; ville de rêve juchée sur son rocher comme un nid d'aigle, face à la mer éclatante. Nous traversons de petites villes accablées de chaleur: Vietri, Majori. Au grand soleil, — et à la blanche poussière des routes! — le macaroni achève de sécher sur sa longue clôture. Plusieurs hommes s'empres- sent à leur besogne, pieds nus et torse nu, sous la chaleur torride. Il y a bien un arpent de macaroni doré séchant ainsi... Depuis le fin *vermicelli* si délicat à étaler sur le mince rondin de bois blanc, jusqu'au *spaghetti* tout plat; sans oublier le gros *macaroni*, long d'un mètre, dont se réglera le "seigneur étranger". Celui-là n'aura pas vu à quel traitement il fut soumis, et quelles mains sales l'ont étendu en bonne position pour recevoir le poivre du chemin!

Puis, c'est de nouveau la route sauvage dans la montagne... Près des caves souterraines des Catacombes de Santa-Maria-Orelia, l'auto ralentit; un bonhomme surgit on ne sait d'où, avec le plus sinistre sourire que j'aie jamais vu, la face rongée d'ulcères purulents. Il nous offre des cartes postales. C'est, explique le chauffeur, l'ermite des grottes.

Pauvre ermite! Dans quelle misère passe-t-il ses jours! Notre offrande le réjouit singulièrement. Ces Italiens du peuple! arrive-t-on jamais à saisir leur âme? Comme ils sont loin de nous, avec une mentalité si différente de la nôtre, une vie si dissemblable, une pauvreté souvent si grande! Aussi ne peuvent-ils apercevoir un étranger sans lui tendre la main, par besoin sans doute et même, dirait-on, par une sorte d'habitude acquise. Ils demandent l'aumône sans nulle honte, et souvent même d'un air hautain de grand seigneur. Ils mendient sans timidité, leur geste est souvent tellement servile qu'il humilie davantage celui qui donne que celui qui reçoit...

Nous suivons la route de Trajan qui mène à Pompéi. Cetana, — Cava, — Nocera. Nous cherchons des yeux les ruines de la forteresse grise, dans la montagne où le pape Grégoire IX fut retenu prisonnier. La route, défoncée, est en train d'être réparée. Attelage étrange de chevaux et de mules, instruments non moins étranges, machines bizarres faisant pourtant bonne besogne. Les manœuvres ressemblent tout à fait à ceux qui, à Montréal, réparent nos routes: petits hommes aux larges épaules, au teint bronzé, aux membres trapus, aux traits souvent beaux, mais durcis par l'expression cruelle, sournoise ou perverse des petits yeux vifs cachés sous l'épaisse broussaille des sourcils. Plusieurs esquissent le geste de frapper notre auto de leur outil, avec un gros rire, un juron ou un geste de colère.

Scafaldi, dans les terres, est dévoré par le soleil. Près d'une ferme, un petit âne tourne sans trêve la

manivelle d'une "noria". Le précieux liquide tombe dans une vaste cuve de pierre, où la brise légère fait de petites rides sur l'eau. Dans la ville même, l'auto passe avec difficulté dans d'étroites venelles. Une odeur nauséabonde monte des maisons, des pierres mêmes et des détritrus bordant le ruisseau malodorant d'où se lève un essaim de mouches bourdonnantes et affairées. Voilà près de cinq heures que nous roulons : nous sommes las. Enfin, voici Nouveau-Pompéi. C'est le relai.

Au déjeuner, un jeune ténor nous offre en régal le fameux "O sole mio". Il porte fièrement sa jolie tête de jeune premier, un radieux sourire de jeunesse s'ouvrant sur des dents éclatantes. Ses beaux yeux noirs veloutés et la matité du grand front dégagé annoncent l'intelligence. Je serais pourtant étonnée qu'il soit aussi bien doué qu'il le paraît. Comme ils ont des mines trompeuses, ces jolis pantins qui savent si bien faire la chanson, et encore mieux l'inévitable quête!

Lorsque deux heures sonnent, — une heure au soleil impitoyable! — nous nous mettons en route pour visiter les ruines de Pompéi. L'ancienne cité ensevelie se trouve tout près de l'hôtel. Dès que nous franchissons le mur d'enceinte, une nuée de guides et de porteurs se précipitent vers nous. Les Pères retiennent les services de l'un d'eux, le plus courtois du groupe. Les autres s'obstinent à nous poursuivre, en nous offrant leurs chaises à porteurs recouvertes d'un tapis douteux; il faut les chasser d'un ton bref pour s'en débarrasser.

Après la visite du musée, où nous voyons des ves-

tiges saisissants de la catastrophe terrible: des corps pétrifiés. Des œufs, du pain cuit sous la cendre attendent d'être placés devant les convives... La vie fut saisie par la lave elle en est restée figée d'horreur. Nous poursuivons pendant deux heures notre promenade à travers les ruines. De tous côtés, les lézards fuient sous nos pas, seuls habitants de cette ville maudite. Au-dessus d'elle, le Vésuve lance sans interruption son âpre fumée. Parfois, à l'orifice du cratère, une brève lueur rosée trahit le jet de la flamme ardente et incandescente. Nous voyons fort bien le volcan tout proche, et même la cime voisine que son panache dérobe d'ordinaire aux regards: le Monte Summa, plus sournois encore que le Vésuve, avec sa calotte de travers, aigu comme un chapeau de campagne. Il attend, semble-t-il, le moment d'entrer en fureur.

Pas un bruit. Pas un chant d'oiseau, pas une mélodie de grillon. Le grand silence angoissant de la nature nous impressionne étrangement. Pas un arbre ne croît dans ces cours et ces jardins dévastés. L'herbe rare est craquante sous nos pieds. Pas une fleur: cette terre est privée de joie. La chaleur devient si grande dans ces ruines que jamais je pense je n'en ai supporté de pire. J'ai hâte de sortir de cette ville morte et damnée. Un peu d'ombre, enfin! Nous gagnons la porte. Je regarde mélancoliquement cette agglomération de maisons patriciennes où près de l'Atrium, nous voyons encore l'espèce de niche et les chaînes réservées à l'esclave gardant l'entrée des somptueux palais. Où sont donc les malheureux habitants de cette cité corrompue, victime de la juste colère de Dieu?

Nous roulons de nouveau sur la route blanche. Nous traversons Castellamare. Une fertilité merveilleuse, due au proche voisinage du volcan, s'étale au flanc de la montagne. La route est belle. Nous rentrons à Naples, traversant des quartiers de misère, des rues étroites, bordées de maisons sales et lépreuses. Au fond d'une impasse d'où s'élève une indéfinissable et repoussante odeur, il y a bien deux à trois cents personnes entassées : hommes, femmes, enfants à peine vêtus, déguenillés, sordides, d'où montent des chants, des cris, des rires. Nous visitons plusieurs églises, sans oublier celle de St-Janvier, célèbre par le miracle de la liquéfaction du sang.

Du sommet de la colline dominant la ville, nous admirons la baie vaste et arrondie, le Vésuve fumant, les pins-parasols d'une espèce unique, étalés en forme d'ombrelles. Pour finir notre journée, nous visitons le Musée océanographique, le plus beau du monde, s'il faut en croire le guide. Nous admirons d'abord des poissons de toutes formes, de toutes tailles, de toutes couleurs; depuis le blanc laiteux jusqu'au rouge vif et au bleu d'azur. Les mollusques nous intéressent : depuis la *poulpe* hideuse avec les horribles ventouses de ses tentacules, jusqu'à l'*argonaute*, si curieux à voir avec son petit œil rond ! Les *patelles*, étranges avec leur forme de pattes palmées; les *conques* à l'ouverture béante et multicolore, terminées en pointe torse; les *holothuries* avec leur corps de concombres finissant en fleur épanouie; les *encriens*, souples comme de grands lys, avec leur tige longue et flexible; le *corail* couleur d'aurore, les *actinies* ressemblant à de petits

hauts-de-forme couverts d'herbe, les *stentors* lobés comme une oreille; les *vérétilles* tournés comme une plume souple; les *oursins*, avec autant de branches qu'une rose des vents; les belles *astéries* blondes ou dorées, se déplaçant lentement, de leur toute petite vie endormie, pour chercher vaguement une position plus commode; les *rotifères* en forme de vases grecs s'accrochant aux rochers; et surtout les *méduses* délicates avec leurs fins cheveux souples, têtes sans corps, sans consistance, si ténues et si transparentes, blanches comme de fugitives vapeurs, ou bleues comme l'azur! Les bleues sont incontestablement les plus belles. Elles flottent comme un rien délicat, comme un rêve léger, impondérable et charmant; si harmonieuses dans leur grâce fluide, si bleues et insaisissables, fines et vagues comme une pensée imprécise, mais qui existe pourtant et qui n'ose prendre corps, de peur de se matérialiser... Nous admirons aussi les gracieux *hippocampes*, petits chevaux marins qui, par la forme de leur tête, la courbe de leur échine, rappellent l'apparence de ces animaux. Leur crinière raide leur sert à se diriger soutenus par ce petit gouvernail en forme de nageoire qui se trouve à la hauteur de leurs épaules. Mais l'heure passe...

Une dernière fois, nous contemplons la large avenue contournant la baie et le vaste port, le *Castel dell'Ovo*, avec ses vieilles pierres patinées par le temps, tout rose dans la belle lumière de cette calme fin de jour. Nous prenons enfin le chemin de la gare; et à la nuit tombante, nous rentrons dans Rome.

## JEUDI, 25 JUIN

A Civita-Vecchia, nous commençons de voir la Méditerranée. Nous continuerons de la côtoyer tout le reste du temps. Depuis longtemps, Rome a disparu à nos yeux. Un jeune Napolitain prend place à nos côtés. C'est une connaissance du Père Isidore, qui en a tant fait pendant ce voyage! Curieusement, il nous interroge sur nos sensations d'Italie, notre impression sur le peuple italien et beaucoup d'autres questions embarrassantes que nous essayons d'éluder. Pour couper court, je m'isole pour ma part, dans mon coin de compartiment. Notre Italien descend bientôt; après quoi, nous sommes tranquilles.

Nous dînons. Pendant ce temps, le soleil décline à l'horizon et fait étinceler les eaux bleues de la mer. Tout là-bas, un navire disparaît, et sa vague fumée erre en flottant dans le doux ciel d'émeraude. Puis, le soir tombe, lentement. La nuit vient. Notre petite veilleuse bleue nous verse une faible lumière; nos paisibles compagnes dorment; je chante pour Lucile *sotto voce*. La lune éclaire de sa clarté d'or pâle la mer aux belles vagues murmurantes. Partis de Rome à cinq heures, nous ne descendons à Pise qu'à onze heures trente du soir. Ce n'est pour nous qu'un relai. Demain, nous partirons pour Gênes, d'où nous passerons en France.

L'hôtel *Nettuno*, où nous descendons, se trouve sur les bords riants de l'Arno. Les pas des chevaux de l'omnibus martellent brutalement le pavé, dans le grand silence de la cité endormie. La lune se mire

dans la rivière aux eaux vertes et calmes. Vision exquise! Pise dort, dans ses voiles d'azur tendus par la nuit. La lune, très brillante, coule sa blancheur laiteuse sur la place solitaire. Elle caresse les flèches élancées du *Tempietto* qui représente assez exactement le *Duomo* de Milan. On rapporte que les Chevaliers, avant de partir pour les Croisades, venaient ici consacrer leur épée à la défense des droits de Dieu. Des jeunes gens passent en chantant. Puis, c'est de nouveau le règne du silence. Les vieilles maisons sur la grand'place, y dressent fièrement leur leur pignon pointu. Là-bas, très loin, une lumière vacille à la fenêtre d'une lucarne haut perchée. Qui veille là si tard: un étudiant penché sur ses livres, un malade que le sommeil fuit, un savant prolongeant ses expériences?

Un chat noir se glisse, en frôlant les murailles. L'Arno murmure un chant berceur. Et cette ville de rêve s'endort dans le manteau bleu de la nuit mais un manteau superbe orné d'une opale blonde qui est la lune toute ronde; clouté d'améthystes et de diamants aux mille feux, qui sont les lumineuses et innombrables étoiles...

#### VENDREDI, 26 JUIN

J'ai vu le soleil se lever sur l'Arno. Un air de mystère flottait encore sur la cité enveloppée dans le sommeil. Le fleuve continuait de promener ses eaux calmes entre ses berges; et son paisible miroir reflétait exactement les tons pastélisés du ciel. Oh! le beau firmament orné de teintes si rares! Toute la

gamme des roses y souriait; et cette petite leur candide et indécise: ni bleue, ni verte, ni soufre, et pourtant tout cela à la fois au bas de l'horizon! Que c'est beau! Le *Tempietto* de marbre blanc, éclatant sous la matinale lumière, s'en parait comme d'un doux et chaste vêtement. Un pêcheur plongeait ses rames dans l'eau, d'un geste méthodique et lent en chantant d'une belle voix sonore: "O sole mio". A ce moment précis, le soleil se levait à l'horizon, énorme, tout rouge: annonce et début d'une splendide journée.

Il est huit heures maintenant. La ville se réveille. Sur le chemin de halage longeant la berge, des hommes tirent péniblement une lourde péniche remplie de terre. Il en vient encore: cinq, six, sept... J'en compte plus de douze. De minuscules tramways passent devant notre porte; où vont-ils? Ah! quel charme ce serait de courir ainsi à l'aventure, de sauter dans l'une de ces voitures et d'errer au hasard sous ce riant soleil, dans cette ville provinciale si agréable à l'œil!

J'ai vu la Tour penchée sans l'admirer. Elle penche, oui. Elle est faite pour cela; mais je ne sais que profit l'art y trouve... J'ai autrement joui dans la cathédrale, pleine de merveilles artistiques et même dans le baptistère, qui n'a pourtant de remarquable que son harmonieux et sonore écho. Le Campo-Santo illustre sur les murailles de son vaste quadrilatère la Divine Comédie de Dante, peinte à fresques par Benotzo Gozzoli. Ces vingt-sept tableaux ne comptent pas moins de treize cents figures. Nous visitons, pour finir, un atelier de statuaire. A côté

de belles et fortes œuvres, il s'en trouve beaucoup de médiocres... Il faut savoir faire un choix judicieux et ne pas trop se hâter d'admirer.

Nous quittons Pise après déjeuner, emportant d'elle un bien bon souvenir. Dans les compartiments encombrés, la chaleur nous suffoque. La meilleure ressource est de rester debout dans le couloir, à regarder fuir le paysage. Voici Carrare et ses carrières: qu'on se rassure, elles ne seront pas de sitôt épuisées! Quel redoutable aspect elles ont, ces montagnes arides, et comme elles ont l'air farouche avec leurs cimes grises et aiguës fermant l'horizon de leur masse hardie! Il y en a de sombres, couleur de granit; d'autres sont brunâtres, d'autres enfin, les plus proches du chemin de fer, laissent apercevoir leur flanc déchiré, mis à nu, d'une blancheur éclatante. Les beaux marbres soigneusement taillés s'habillent de planches. Il y en a de blanc, et c'est ici le plus commun; mais il s'en trouve aussi du rouge comme l'agate, du brun, du bleu, d'autres délicatement veinés de gris ou de noir... Il faudra des siècles pour épuiser ces innombrables carrières; car derrière celles que l'œil peut voir, il y en a bien davantage qu'il ne peut deviner. Mais, hélas! le décor change... Après les belles montagnes aux flancs ouverts, nous entrons dans une enfilade de tunnels... Serais-je près de la vérité en disant qu'il y en a au moins cent? Je ne saurais pourtant l'affirmer, car peut-être les ai-je comptés à travers mon ennui. Le train se repose enfin en courant en plein ciel, dans une campagne très riante où il ne doit guère pleuvoir souvent, car les hôtels et les villas sont peintes à

fresques, même à l'extérieur. Une large bordure *Renaissance italienne* court entre le rez-de-chaussée et le premier étage. Ailleurs, ce luxe cossu semblerait du plus mauvais goût. Ici dans ce luxuriant décor, parmi ces arbres au délicat feuillage, ces fleurs de toutes les nuances, ces roses s'enguirlandant aux portiques et s'accrochant aux colonnes des fraîches pergolas, c'est tout simplement ravissant.

### SAMEDI, 27 JUIN

Hier soir, tout le groupe des pèlerins reçut l'offre de l'"American Express" de faire une excursion sur les hauteurs de la ville. C'était à l'heure exquise où le soleil, disparaissant à l'horizon, laisse errer sur le firmament comme un sourire rose. Une brise légère et embaumée agitait les branches. Mais des lueurs pourprées traînaient encore en sanglante écharpe au bas du ciel. Nous fûmes bientôt au sommet de la corniche dominant la ville. De là, le regard s'étend très loin sur le beau Golfe de Gênes, sur l'immense baie et sur la grande ville d'aspect fort animé. De la terrasse du restaurant, le *Righi*, nous jouissions d'un point de vue encore plus large. Le soir tombait: un soir si doux! La lune argentait le Golfe, perdu dans une brume mauve. Les collines s'estompaient dans les vapeurs du soir. Tout était charme, paix et douceur.

Nouvelle excursion ce matin, à travers la ville, cette fois. Il fait le plus beau temps du monde. Le quartier ancien nous découvre ses petites rues étroites et tortueuses.. Oh! les délicieuses petites rues

moyenâgeuses, du temps même ou la vaillante république gènoise luttait bravement contre Venise, sa brillante rivale! En passant, nous saluons le monument érigé à la mémoire de Christophe Colomb. Laissant à droite un très beau parc ombragé, nous admirons, en face de nous, un édifice de belle apparence: la *Maison des Pauvres*, orgueil des Génois. On y héberge gratuitement trois cents familles, aux frais de la ville et de quelques dons particuliers. Bâtie en amphithéâtre, la cité s'étend paresseusement dans la plaine, ses pieds baignant dans la mer qui favorise sa richesse et l'activité de son commerce. Mais notre guide, un petit homme vif et volubile, se hâte de nous conduire au cimetière, réputé le plus beau du monde! Par une porte monumentale, nous pénétrons dans un vaste enclos, riche des merveilles de la statuaire. De grandes galeries s'allongent, ouvertes sur un préau verdoyant. Il s'y trouve près de trois mille monuments difficiles à décrire, non seulement à cause de leur splendeur, mais également par la sélection à faire en vue de classer les plus beaux parmi ces très beaux monuments... Quelle minutie dans les détails, qu'on devine d'une scrupuleuse exactitude! L'expression des visages attristés ou rayonnant d'espérance, le frisson de soie des robes de taffetas, les couronnes de marbre jetées sur les tombes, et tremblantes et frémissantes comme des fleurs vivantes, et sur tout cela, la poussière se fait complice de l'art en s'incrustant finement dans le marbre. Elle le transforme en soyeux velours aux reflets chatoyants. La *Catarina*, qu'il faut avoir vue, a son monument au milieu de la

fraîche verdure des arbres. C'est une humble femme du peuple, accorte et propre, l'air *pas commode*, et qui porte enfilé à son bras tout un chapelet de noisettes. Tandis qu'à Milan, le *Campo Santo* nous présente une image terrifiante de la mort, ici tout parle d'espoir, de paix et de résurrection. C'est le *Campo Santo* de l'espérance.

Notre visite se termina après que nous eûmes vu la belle cathédrale San-Lorenzo. L'extérieur, de style mozarabe, exige la belle lumière d'Italie, vraie magicienne, pour mettre en valeur les richesses somptueuses de ces lignes architecturales. A midi, nous prenons le train et les tunnels s'ajoutent encore aux tunnels. Pourtant, nous longeons la mer et ce serait si beau de la contempler à loisir! Seules, des échappées se présentent et nous nous hâtons d'admirer avant de rentrer de nouveau dans notre nuit.

Vintimiglia! Vintimille! C'est la frontière. Sans émoi, nous regardons M. Mortagne se ballader sur le quai de la gare. "Eh bien! vous ne descendez donc pas?" nous dit-il, entre deux bouffées largement aspirées de son long cigare italien. "Hâtez-vous! Il faut passer aux Douanes!" En voilà une manière d'avertir les gens! Je suis furieuse. Aussi, je dégringole en trombe de mon compartiment, à l'étonnement amusé du Père Robert et de Lucile. Je suis fort calme d'habitude.

Nous attendons pendant plus d'un tour d'horloge le moment de passer enfin devant ces Messieurs des Douanes. Nous sommes fourbus. Il fait une chaleur suffocante dans ces pièces... L'avouerai-je? Je quitte l'Italie sans regret. J'y ai cependant vécu

de douces, de merveilleuses, d'inoubliables journées. J'ai profondément joui de sa beauté, de son climat, de ses trésors artistiques; mais je ne l'ai pas aimée. Aussi, je rentre en France comme on revient chez soi: le cœur léger et l'âme heureuse.

## LA FRANCE

SAMEDI, 27 JUIN

Nous voici en France... J'en éprouve une grande joie pendant que le train, — un train dans lequel on peut mettre les pieds sur la banquette sans courir le risque de payer l'amende! — s'en va vers Nice, tout essoufflé. Nous traversons un pays délicieux: le *pays Bleu* si bien nommé, avec sa luxuriante végétation, ses arbres exotiques, ses palmiers, ses bananiers se balançant à la brise douce chargée d'effluves parfumées. Les belles villas fleuries se reposent, au bord de la mer. A Nice, nous descendons à l'*Hôtel Métropole*, Boulevard Victor-Hugo, près de la célèbre Promenade des Anglais. Mais à peine nous y promenons-nous, après dîner, que le ciel s'obscurcit et la pluie se met à tomber par larges gouttes chaudes s'écrasant par terre... Nous trouvons un provisoire abri sous les platanes. Ce n'est heureusement qu'un gros vilain nuage qui s'en va. La lune émerge des nues très sombres et fait danser des paillettes d'argent fin dans les flots harmonieux de la mer. Le Casino, sur sa jetée brillamment éclairée, se mire en tremblant dans l'eau. Quelle animation joyeuse règne sur la Promenade! Au

kiosque de la musique, le concert bat son plein. La foule se presse dans le parc fleuri, d'où l'on jouit d'un superbe panorama sur la digue, le Casino et la mer. La pluie nous déloge encore. Il faut rentrer. La Promenade est déserte. Nous y reviendrons demain.

### DIMANCHE, 28 JUIN

Toute la nuit, il a plu à torrents par brusques ondées. Mais ce matin, un soleil implacable et brûlant se hâte de sécher la chaussée, sans doute en prévision des futures averses. Il pleut rarement ici, dit-on; alors, la pluie se montre en notre honneur... Sur un total annuel de 6,840 heures environ, Nice est ensoleillée pendant 2,725 heures... Oliviers, pins, cactus, palmiers, poivriers sauvages, citronniers, orangers, forment autour de la ville d'épais et profonds fourrés. Les roses, les œillets, les violettes, les giroflées, les marguerites, les mimosas répandent au loin leurs senteurs suaves. Nous voilà au sommet de la Grande Corniche. Sur ce point culminant, nous jouissons d'un splendide panorama. A droite, c'est Beaulieu et le cap Ferrat. Sur les rives charmantes de la Méditerranée, des villes heureuses, des cités de joie, luxueuses comme des sultanes et parfumées comme des jardins, se reposent au soleil. La Corniche où nous sommes porte un nom tout militaire: c'est "La Capitaine". Plus bas court la Moyenne Corniche et nous reviendrons cet après-midi, par la Basse Corniche. Eze, ancienne cité phénicienne, se dresse fièrement sur son promontoire, couronnée des ruines croulantes d'un temple dédié à Isis. Une chaîne de

montagnes ferme l'horizon: à droite, les Alpes italiennes, à gauche, les Alpes françaises, A l'arrière plan, Vintimiglia se dissout dans le bleu vague de l'éther.

Un élégant hôtel nous offre un relai: "La Bellevue". Ah! certes, il est bien nommé, car un merveilleux spectacle s'offre à nos regards. Oh! la belle, la splendide nature qui nous porte à crier à Dieu notre admiration! Après avoir visité la Turbie, ancienne ville romaine; après avoir admiré le Cap Martin allongeant dans la mer sa langue avide et gourmande de laper tout ce bleu; Menton, la Perle de la France, Cabbé-Rochebrune et tout là-bas, Villefranche, la Superbe, nous entrons dans Monte-Carlo. Il est temps. La chaleur torride nous accable et nous mourons de soif.

Après déjeuner, nous risquons une courte promenade dans la ville, en dépit de l'intense chaleur. Monte-Carlo, ville de plaisir sous un ciel éternellement printanier d'une luminosité sans pareille, présente aux regards comme une succession de visions orientales. L'élégante silhouette blanche de son Casino se détache sur le fond de verdure des somptueux jardins aux arbres étranges, aux parterres fleuris. A l'ouest s'élève Monaco, sur son rocher abrupt. *La Condamine* forme comme un trait d'union entre Monaco et Monte Carlo. C'est une agglomération bâtie autour du port, grim pant à l'assaut des contreforts du Mont-Agel. Beausoleil, bien que situé en territoire français, est pour ainsi dire la prolongation de Monte-Carlo, dont rien ne la sépare.

Le grand palais du Casino offre toutes les distractions désirables: salles de jeux, baccara, tables de roulettes, théâtre, salles cinématographiques. Nous entrons. Déjà, les joueurs sont attablés autour des tapis verts, pendant que les croupiers enregistrent les mises. Les râteaux ne chôment pas. L'ambition s'empare des joueurs, qui ne lèvent pas même leurs yeux sur les visiteurs et les curieux qui les observent.

Oh! ces physionomies tendues et inquiètes sous le masque volontairement indifférent! Ces yeux de convoitise ardente surveillant le gain possible! Ces traits durcis, ces lèvres serrées, ces corps penchés dans l'attente de l'issue: la chance incroyable ou la malchance ruineuse! Ces doigts crispés sur les minuscules râteaux! Le jeu crée le type: le joueur de profession ne ressemble pas aux autres. Les novices n'ont pas encore acquis cette âpreté au gain, qui leur compose un masque si facilement reconnaissable! Ces yeux de braise ardente, fixes, un peu fous; ce front inquiet, ces joues livides et surtout! ces mains nerveuses, avides et voraces! Le joueur est l'un des types les plus repoussants, je pense, qui se puissent rencontrer. Il s'en trouve deux qui m'ont particulièrement frappée: un homme et une femme.-

L'homme était de basse naissance; un affreux rictus retroussait sa lèvre. Le front têtue, barré de rides profondes; les yeux ardents comme des tisons, les pommettes saillantes, le nez aux ailes frémissantes, palpitant à chaque respiration, la bouche tourmentée, le teint olivâtre, il portait sur toute sa figure et toute sa personne une sorte d'animale et

rebutante bestialité: le type complet de l'homme dégradé. Il perdait... et il riait. Mais il riait comme doit rire Satan, après une défaite: d'un rire amer de vaincu et de damné.

La femme marquait la soixantaine. Elle jouait à la table des fortes mises. Sobrement et élégamment vêtue de noir, elle étalait de belles mains aristocratiques couvertes de bagues chatoyantes. Grande, élancée, de noble allure; la tête petite, aux traits fins, dénotait la grande dame. La poignante tristesse de ses yeux, terrifiés comme ceux d'une bête traquée, faisait mal à voir. Sa main tremblait d'anxiété en surveillant le jeu passionnant; sa bouche frémissante, les joues s'affaissant sous leur blancheur livide; un reflet verdâtre ombrant ses tempes et ses paupières bistrées; elle perdait et perdait encore, affolée, avide pourtant de tenter sa chance, cette chance capricieuse qui la fuyait! La pauvre bouche tordue, horrible, murmurait d'incompréhensibles paroles. Un moment, elle fit tourner fébrilement une bague superbe dans son doigt mince... puis, esquissa le geste de se lever pour quitter le jeu. Elle s'éloigna en chancelant du terrible tapis vert qui l'ensorcelait. Mais quand, un peu plus tard, je passai près de là, elle était là de nouveau, plus pâle, plus livide encore, avec une plaque de fièvre sur chaque joue. La malheureuse jouait peut-être là toute sa fortune! Elle tremblait, elle tremblait si fort que plusieurs, parmi ses voisins, la considéraient avec surprise. Je n'oublierai pas de sitôt ce spectacle. L'horrible passion du jeu s'incarnait en cette femme. J'en fus saisie et affectée au delà de toute expression.

Non loin, une jeune fille paisiblement attablée doublait tranquillement ses mises et centuplait ses gains. Les beaux billets de mille et les écus d'or s'accumulaient à sa droite, tandis qu'elle demeurait apparemment impassible. Toute la chance était pour elle! Comme on l'enviait! Ah! Sortons! J'étouffe ici. Mais avant de partir, on nous montre la roche des *Suicidés* où, d'après une légende qui pourrait bien être quelquefois vraie, ceux qui ont perdu au jeu vont s'abîmer. Le groom sourit: "C'est une légende, dit-il, on ne prend pas les choses tellement au tragique: c'est bon dans les romans!" Oui, mais la femme qui tremblait d'émoi tantôt, était-ce aussi une héroïne de roman? Oh! l'abjecte passion!

Accablée, je gagne l'autocar; Lucile me suit. Peu après, nos compagnons nous rejoignent. L'autocar traverse *Fredi*. Ce coin de la Riviera est remarquable: on l'appelle la *petite Afrique*, étant l'endroit le plus chaud de toute la côte d'Azur. Un arrêt de cinq minutes suffit bien à nous en convaincre! Nous passons le beau cap d'Antibes sans nous y attarder, et nous rentrons tôt à l'hôtel par la Promenade des Anglais. En dépit de mes prévisions, le beau temps nous a tenu compagnie pendant tout le voyage. Mais vers la fin de l'après-midi, le ciel me donne raison; un violent orage éclate et s'achève par un pluie lente et monotone qui nous prive du plaisir de flâner sur la belle Promenade des Anglais.

#### LUNDI, 29 JUIN

Il est à peine sept heures lorsque nous quittons Nice, en route pour Marseille. Le temps est superbe

et frais; la mer est belle; ses longues vagues léchantes viennent se briser sur le sable des grèves avec une fine écume blanche. A l'arrière-plan, les Alpes maritimes allongent leurs verdoyantes chaînes. Le sol rougeâtre, — une terre d'aspect volcanique, — semble particulièrement fécond. Le train fait un court arrêt à Toulon, l'un des plus grands ports militaires de la France. Nous descendons enfin à Marseille, et nous logeons au *Grand Hôtel du Louvre et de la Paix*, sur la Cannebière.

Le premier monument que nous visitons est la vaste cathédrale construite près du port. Le St-Sacrement n'y est conservé que le dimanche. C'est un bel édifice de style romano-byzantin. Comme nous sommes à Marseille, le pays réputé des "galéjades", M. l'abbé Pelletier juge à propos de se payer la tête de notre Guide. Il s'approche de lui, et lui désignant le Père Séverin, mystérieusement: "Ne le dites pas surtout; mais celui-ci est un évêque, qui tient à voyager incognito!" Il nous met au courant à l'insu du guide. Aussitôt, nos pèlerins s'empres-sent de donner à notre évêque improvisé ce titre honorifique et flatteur: "Passez, passez, Monseigneur!" disent-ils en s'effaçant. "Monseigneur" sourit, d'un air de condescendante bonté. Tout cela est si bien joué que le guide s'y laisse prendre. Ce haut dignitaire ecclésiastique nous mérite à tous la faveur d'admirer une vieille petite chapelle du XI siècle, d'architecture romane surbaissée, avec une abside du IXe siècle fort bien conservée. Nous revenons par la cathédrale. De la terrasse, la vue s'étend sur le port moderne, le bassin de la Joliette

et le vieux fort St-Jean. Le Pont Transbordeur nous dépose tout doucement sur la rive opposée. Accablée, Lucile somnole; mais à l'arrêt de l'autocar, elle ouvre un œil inquiet: "Qu'est-ce qu'ils vont nous faire? dit-elle, à moitié éveillée, faudra-t-il monter dessus?" — Non, répondis-je sérieusement, on glissera des câbles sous l'autocar et le pont nous laissera sur l'autre rive!!! — C'est affreux, dit Lucile; j'ai peur!" Le soleil pèse. Nous roulons à travers de vieux quartiers et nous prenons bientôt une rude et étroite montée d'aspect québécois, où l'autocar trouve à peine passage: c'est la rue *Fort du Sanctuaire*; une vraie rue *Sous-le-Cap*. Sur les remparts de la colline de Notre-Dame de la Garde, le panorama se découvre immense. A l'arrière plan, la Méditerranée confond l'azur de ses eaux avec le bleu du ciel. Les jolies îles roses se baignent dans les flots scintillants. Le Port du Pharo, couronné par son monument aux victimes de la mer s'élève au large: promontoire avancé à l'entrée du vieux port. Plus loin, le Château d'If, sur son îlot rocheux, ferme la rade. Enfin, sous nos regards, la ville s'étend au loin, lumineuse et gaie. Nous avons hâte pourtant de pénétrer dans l'auguste sanctuaire de Notre-Dame de la Garde, "la bonne Mère" des Marseillais. L'église actuelle fut construite en 1853. L'autel de la Vierge occupe le centre, sur quatre colonnes engagées. L'intérieur du temple est revêtu de marbres et de granits des tons les plus divers: marbres jaune et vert, granit gris et rose, brèche violette... Derrière le maître-autel, sur un chapiteau d'orfèvrerie, la statue d'argent de la Vierge tenant

l'Enfant-Jésus dans ses bras porte le diadème, depuis les fêtes grandioses du 21 juin 1931. Le Cardinal-Légit, archevêque de Lyon, a déposé sur leurs fronts des couronnes qu'envieraient sûrement les souverains de la terre, car elles sont formées de très précieux bijoux de famille et tout étincelantes de gemmes.

Les mosaïques forment les principales décorations de Notre-Dame-de-la-Garde. Les ex-voto, semés en grand nombre, les complètent heureusement: petits bateaux finement grésés, poissons d'argent, tableaux naïfs, preuves touchantes de la protection efficace de Marie, Etoile de la mer. Nous prions longtemps. Puis, nous nous promenons le long des remparts; car la basilique a l'aspect d'une forteresse, mais d'une forteresse pacifique protégeant les âmes et veillant sur le port de sa grande et dévote cité...

La statue de cuivre doré dominant la tour a plus de dix mètres de hauteur. Le soleil la fait étinceler. Aussi la voit-on de fort loin, pour la joie des marins, heureux de rentrer au port désiré après de longues et pénibles navigations.

Nous descendons... Il faut toujours, hélas! redescendre des cimes. Nous longeons "La Corniche". Les vagues fortes roulent sur la place de sable blond. On nous signale "la Mer Noire"; le flot expirant sur cette grève est noir comme de l'encre, sombre, sinistre. Pourquoi? on ne l'explique pas. Après une lente promenade à travers le beau parc Borely, l'avenue du Prado, paisible et aristocratique, nous voici de nouveau sur la Cannebière, débordante

d'activité. Mais la poussière et la chaleur conspirent pour enlever du charme au spectacle. Au seuil des restaurants, des consommateurs dégustent lentement leurs apéritifs; tandis qu'à l'intérieur, ces gourmets s'offrent sans doute le luxe d'une mirobolante bouillabaisse...

Le mot *Cannebière*, explique le guide, vient de *Canabis*: chanvre. Les marchands de chanvre se réunissaient dans cette rue pour leur commerce. Au centre de la place Castellane, la belle fontaine Cantini s'alimente des eaux de la Gironde. Quatre groupes ornent son piédestal représentant la Mer, le Rhône, le Torrent et la Source. Cette fontaine, l'une des plus belles que nous ayons vues en Europe, peut soutenir comparaison avec celle de Bartholdi, à Lyon.

La douce soirée! Une lente promenade sur la Cannebière, puis une excursion en bateau sur la Méditerranée la couronne très agréablement. Le yacht est grand et confortable. C'est un enchantement. D'abord, tout va à merveille: nous voguons dans le port abrité; mais dès que nous cessons de longer le môle, la danse commence. La tramontane souffle avec violence, enflant les vagues sur lesquelles nous sautons comme une coquille de noix. Les paquets de mer assaillent le bateau de toutes parts. Il bondit sur les crêtes blanches d'écume, glisse dans l'abîme creusé par la vague profonde pour rebondir de nouveau. Le crépuscule, solennel et calme, s'installe dans le ciel. Le bas du firmament garde encore de sanglants lambeaux de pourpre ou de teintes safranées, pendant que Vénus, dans le vert bleuté du

tendre ciel paisible, se met à scintiller comme un précieux diamant. L'embrun humecte nos lèvres d'une âcre saveur de sel. Le bateau danse de plus en plus, fouetté durement par la mer aux lames mugissantes. Un moment, le mécanisme se détraque; la machinerie s'arrête... et nous n'entendons plus que le formidable fracas des vagues furieuses, mais pleines d'harmonie. La nuit est tout à fait venue. Près de nous se dressent les formidables et sinistres murailles du château d'If. La lune dans son plein glisse ses rayons d'opale sur les vieilles pierres grises du donjon et plonge dans la cour d'honneur, tristement éclairée par un quinquet blafard. Construit par François 1er en 1524 pour défendre Marseille contre les attaques possibles des Espagnols, il servit ensuite de prison d'Etat. On peut y voir la cellule du *Masque de Fer*. Alexandre Dumas y puisa une large inspiration pour son roman de cape et d'épée: *Le Comte de Monte-Cristo*.

Là-bas, sur les hauteurs, Notre-Dame-de-la-Garde veille sur sa bonne ville et protège le port. Un blanc rayon de lune touche parfois la statue couronnant le faite de la basilique d'une fugitive clarté; puis l'astre capricieux joue à cache-cache derrière l'écran de gros nuages frangés d'or pâle. La grande cité s'étale sous nos regards, avec les feux multicolores de sa rade et l'animation de son vaste bassin. Il est très tard; nous rentrons à regret, enchantées de cette excursion merveilleuse, dans la poésie de ce beau soir d'été.

Une foule cosmopolite déambule sur la Cannetière. Nous croisons un grand diable d'Arabe, pieds

nus dans ses babouches, le burnous terni et la chéchia en bataille sur son crâne chauve. Lucile reste médusée; elle admire l'audace de ce fils de Mahomet et sa totale absence de respect humain. A sa place, Lucile ne porterait pas sa chéchia à Marseille et ne traînerait pas ses babouches sur l'asphalte poussiéreux de la Cannebière!

### MARDI, 30 JUIN

Dans le train, l'air se fait rare. Je somnole et n'ouvre les yeux qu'à la station d'Arles, en Provence. Les jolis *mâs* ou fermes provençales se cachent dans la verdure des oliviers ou des micocouliers. Les vases plaines désertiques de la Camargue s'étendent à perte de vue. Je pense à la *Mireille* de Mistral. Rien ne rompt la terne monotonie de ces plaines brûlées que les longs poteaux se dressant de distance en distance, permettant aux "gardians" camarguais de surveiller leurs innombrables troupeaux de chevaux et de bestiaux. Parfois le soleil se fait incendiaire; une flamme légère court dans l'herbe rare. Ce pays est son domaine; il en est le maître incontesté. Comme sa belle lumière réjouit ce brûlant désert! L'astre royal, ici, devient un dieu!

A Tarascon, le train ne s'arrête qu'une minute, pour se désaltérer. Je pense à Tartarin, aux chasseurs de casquettes des Alpilles, au jardin du babab, au chameau fidèle... et je ris toute seule. Sur le quai de la station, de gracieuses Arlésiennes en costume du pays, fines, coquettes et élégantes, ne sont pas fâchées de voir tant de regards fixés sur

elles. Je les ai admirées sans réserve: jamais je n'avais vu plus ravissantes créatures. Et je pensais à certain conte triste de Daudet... Oui, comme elles doivent facilement tourner la tête de leurs amoureux!

A Nîmes, j'allonge en vain le cou pour découvrir les arènes; le pont du Gard ne se montre pas davantage. Le train passe trop loin de là. Montpellier Béziers, Narbonne, Cète... Nous traversons rapidement ces villes et nous entrons bientôt dans la région des marais salants, qui s'étendent depuis Hyères jusqu'à Port-Vendres. L'aspect de ces marais est fort curieux. Le ciel se mire dans les grands rectangles protégés par un remblai de terre. Aussi loin que l'œil peut porter, ces rectangles inondés par la mer se succèdent, réguliers et blanchâtres. L'ensemble, il faut l'avouer, présente un aspect monotone; mais une fortune entière est prélevée sur la mer par ce moyen. Le sel s'entasse et sèche au grand soleil. Des villages endormis dans la chaleur torride se reposent autour de l'église accablée de lumière. Le train file... A deux heures, nous entrons en gare de Carcassonne, sales, couverts de poussière de charbon. Les locomotives brûlent du charbon de terre en bloc et ne se gênent pas de nous lancer leur noire fumée remplie de minuscules parcelles de houille jusque dans nos compartiments.

Après dîner, nous sautons dans un taxi, en route vers la cité de Carcassonne, si heureusement restaurée par Viollet-le-Duc. Nous arrivons dans la cité à l'heure crépusculaire. De la courtine, nous admirons la belle et profonde vallée s'enfonçant

lentement dans les brumes du soir. L'*Aude* court dans la plaine; son calme et paisible ruban serpente en reflétant les tons fondus du firmament d'émeraude, strié de jaune soufre et de pourpre. Carcassonne s'endort...

Nous continuons notre promenade lente sur la courtine. Les hautes murailles sont remarquables par l'absence de mâchicoulis. Quelques bretèches, souvent ajoutées après coup, se voient seulement au-dessus des poternes. Des hours de bois portés sur des poutres traversant les murs au pied des créneaux tenaient lieu de mâchicoulis en temps de siège. Les deux enceintes comptent cinquante-deux tours. C'est, par excellence, la *place-forte* telle que conçue par le moyen âge. La porte Narbonnaise par où nous entrons, est flanquée de deux tours énormes, à éperons. Le passage était autrefois défendu par des chaînes dont on voit encore l'attache, un mâchicoulis, une herse, des vantaux, un grand assommoir ouvert dans la voûte, puis de nouveau un mâchicoulis, une herse et des vantaux. Il n'y avait pas de pont-levis. Au-dessus de la porte, dans une niche, une Vierge du XVe siècle gardait les défenseurs de la place. Un châtelet et une barbacane protègent un double pont-levis chevauchant un fossé mort. Au delà de cette porte, la courtine fait un ressaut muni d'une échauguette, d'où l'on enfile le débouché du pont-levis dans les lices. Tout autour, les fortifications se succèdent, se rattachant solidement aux murailles. Certes, il n'était pas facile à prendre, le château-fort du Seigneur Comte Raymond-Roger Trencavel! Aussi a-t-il tenu tête à de

multiples invasions, du sommet de sa colline imprenable!

Le château comtal protège dans son enceinte une belle église à nef romane dédiée à St-Nazaire. Deux belles roses percent les transepts. C'est, avec la Sainte-Chapelle, à Paris, le *nec plus ultra* de l'architecture gothique. Malheureusement, à cette heure tardive, les portes des églises sont fermées. Une population de sept cents personnes trouve asile entre ces vieux murs historiques. Ce fait éloquent suffit à faire comprendre l'étendue de l'enceinte du vieux château. En sortant de la cité, on nous indique une vieille porte transformée en fenêtre conduisant au *Grand Puits*. Ce puits s'entoure de légendes. Au temps de l'invasion des Wisigoths ceux-ci, assure-t-on, y auraient jeté une partie de leurs trésors, que personne n'a jamais pu retirer. D'autres légendes racontent qu'au fond s'ouvrent les portes des plus vastes souterrains de la cité, renfermant de spacieuses grottes habitées par les fées... Oh! les belles fées gracieuses vêtues de clair de lune, comme elles doivent se plaire ici, dans les ruines mystérieuses de ce féodal castel! Je souhaiterais contempler leurs merveilleux tournois de grâce légère! Je voudrais les voir danser jusqu'aux premières lueurs de l'aube, les renvoyant à leurs cavernes souterraines...

En sortant de la Cité, nous décidons de pousser notre promenade jusqu'à Montréal, le village voisin. La belle et douce soirée! Une brise tiède et parfumée nous souffle son haleine au visage. A droite, la sombre ligne des Cévennes s'enveloppe lentement dans les brumes flottant comme des écharpes de fine

gaze. Le feuillage bruit harmonieusement. Le ronflement sourd du moteur coupe le grand silence heureux de la nature, parfois interrompu par le chant des grillons blottis dans l'herbe haute, ou la note cocasse d'une grenouille accordant son violon. Là-bas, à la lisière du bois, une lumière tremblote à la fenêtre d'une ferme. Un feu de branches mortes lance sa gerbe de flammes claires vers l'azur du ciel. Une lueur errante laisse encore deviner le crépuscule fuyant: tandis qu'une clarté indécise annonce déjà le lever de la lune.

Une longue montée oblige l'auto à ralentir sa course; les premières maisons de Montréal nous apparaissent. Sur le pas des portes, de vieilles gens prennent le frais: braves Gascons se reposant des fatigues de la journée. Des enfants s'amuse avec un chien, leur compagnon de jeu; d'autres se poursuivent en riant. Isolé sur sa colline haute de deux cent soixante mètres, Montréal est bien le plus paisible village français qui se puisse voir. Le seul monument important de la place reste l'église, une belle église du X<sup>IV</sup>e siècle, type parfait du gothique méridional, avec un élégant portail. Une petite rue tortueuse, où l'auto s'engage en trépidant, nous conduit au Café. A la première minute, nous ne faisons qu'entrevoir la grande salle enfumée, aux portes larges ouvertes, tant la buée des pipes est dense, autour des tables grasses, près desquelles sont installés les consommateurs. Figures peu rassurantes, à la vérité, ce qui nous pousse à prendre notre citronnade dans l'auto même, sous les regards curieusement braqués sur nous. "Des Américains! disent-ils en haussant les épaules. Mais d'où vient

qu'ils parlent français sans le moindre accent étranger ?”

Nous désirons des cartes postales. Le bureau de poste est tout près. On n'y trouve rien d'extraordinaire. Les touristes se font rares à Montréal! Mais le brave homme qui nous étale sa marchandise, un grand vieux au pantalon remonté jusque sous les bras et retenu par une bretelle unique en sautoir, est fort intéressé par l'irruption dans son bureau de ces Montréalais, qui viennent de Montréal, en Canada! Il nous parle d'un touriste venu deux ans avant nous, dont il garde le nom, précieusement : un médecin, demeurant avenue du Parc. “Femme, dit-il à son épouse proprette et affairée, as-tu gardé ce nom-là ?” Le nom était au fond d'un tiroir, sur un carton, avec les papiers de l'Etat. Je suis sûre que le lendemain, en allant aux provisions, la bonne vieille aura raconté aux commères du voisinage quels étonnants visiteurs venus de si loin leur étaient arrivés la veille au soir!

Montréal fut mêlé de près à toutes les guerres de religion du XIII<sup>e</sup> siècle, jusqu'à ce que son seigneur Raymond VII se soumit à la France. Depuis, la paix fut son partage. Ce n'est plus qu'un calme village gascon d'aspect coquet et attrayant, rêvant de son hardi passé, plein d'histoire et de leçons.

Il est dix heures. Toutes les lampes, dans les maisons endormies, ont fermé leur œil qui ne clignote plus aux vitres. Sur le mail, personne. Au loin, un chien aboie. Tous les grillons glissent en chœur l'archet rauque sur leur petit instrument au son rude, et la chanterelle des grenouilles les accompagne par capricieux éclats. Puis... le silence. Les fanaux

aveuglants de l'auto ont l'air de réveiller les maisons trapues, endormies au bord du chemin, dont le somme interrompu se continue bien vite. La lune se lève toute ronde, énorme, derrière un rideau d'arbres fermant l'horizon. C'est un rêve... Une bonne odeur de foin coupé et de vigne monte des terres chaudes. A gauche, les Cévennes s'enfouissent dans la vague des lignes fondues. Lucile bat des mains comme une enfant, ferme les yeux, déguste son bonheur en disant d'un ton pénétré: "C'est beau!"

Nous rentrons enfin à Carcassonne. Par la porte-fenêtre de notre chambre, je vois les vieilles pierres roses de la Cité s'argenter et les cimes des arbres s'agiter mystérieusement au souffle tiède de la brise. Et je pense que ce soir, toutes les fées du château fort des Wisigoths et de Raymond-Roger Trencavel, son turbulent seigneur, ont fui leur retraite souterraine. Car je crois voir flotter sur la plus haute courtine des ombres glissantes et légères; tandis qu'aux échauguettes, de furtives lueurs semblent s'allumer. Mais ce n'est sûrement que le reflet couleur d'opale d'un rayon de lune glissant sur les hautes tours du puissant château féodal, mystérieusement endormi dans la nuit toute bleue...

## LOURDES

MERCREDI, 1<sup>ER</sup> JUILLET

Dès sept heures, nous prenons le chemin de la gare. A Toulouse, nous changeons de train, en route pour Lourdes. Les compartiments, encombrés au

départ, se vident peu à peu. A Tarbes, nous nous retrouvons presque seules avec notre groupe de pèlerins. Ici, j'avouerai naïvement ma déception. Dans ma pensée, je considérais les Pyrénées comme les rivales des Alpes! A Tarbes, c'est à peine si elles apparaissent... D'ailleurs, le temps est à la pluie et le paysage s'embrume. Une distance minime sépare Tarbes de Lourdes. Nous voilà sur le quai de la gare. Je me garde rancune de n'être pas plus émue. Mais je suis à Lourdes, la terre des miracles, le domaine de Marie! Mon cœur ne frémit pas et j'en reste humiliée. Une pluie froide et cinglante nous fouette au visage et l'humidité nous fait frissonner. La ville de Lourdes présente l'aspect des petites villes de province où l'on vient en pèlerinage: beaucoup d'hôtels, beaucoup de magasins et un opulent commerce de pacotilles. Avenue Peyramale... Nous y voilà. L'hôtel Métropole perche au sommet de la côte, non loin de la basilique; mais elle, on ne la voit pas.

La pluie a cessé, mais le firmament reste terne et nuageux. Nous partons pour la basilique, Lucile et moi; mais nous n'y entrerons cependant qu'après la procession de quatre heures. Nous arrivons à l'Esplanade par la rue de la Grotte. Déjà, on range les malades sur les voiturettes, protégées par un parasol mobile. La gravure a popularisé l'aspect de la Basilique; nous la regardons d'un œil familiarisé avec elle; mais ces malades attendant le miracle, bien avant l'heure de la procession, priant et noyant leur infortune dans la prière, cela, c'est tout nouveau... Comme c'est touchant! Ceux-ci sont des

pèlerins venus de Hollande: de pauvres gens. Quelques-uns paraissent très malades. L'un d'eux, un garçonnet d'environ dix ans, est dévoré par la lèpre. La hideuse maladie a rongé deux doigts de la main gauche. Le teint livide se couvre de taches brunâtres; les lèvres purulentes découvrent les dents, dans un rictus effrayant. La petite main pantelante repose sur la couverture; des taches de moisissure se plaquent à la peau. Près de lui, une jeune femme respire péniblement, les narines pincées. Un hydropique dissimule ses jambes énormes sous la couverture renflée. Inlassablement, les infirmières vont, viennent, tendent la gourde remplie de l'eau de la fontaine aux malades brûlés de fièvre, redressent un oreiller, chassent les mouches, garent des rayons ardents du capricieux soleil apparaissant et disparaissant derrière l'écran mobile des nuages, souriant à ces infortunes, sans épargner leurs soins et leurs pas.

Nous prions, bouleversées. De lourdes nuées courent éperdument dans le ciel. Les chapelets s'ajoutent aux chapelets, les invocations aux invocations... Lucile, qui n'a plus conscience de rien, répond dans la langue de ces gens-là... Elle est suspendue entre ciel et terre.

Mais moi, je suis venue pour voir et je veux *tout* voir! L'Ostensoir s'avance, porté par un évêque dont la chape dorée brille au soleil. Il va de l'un à l'autre malade et s'arrête un instant devant chacun. Au centre de l'Esplanade, sans souci de la croissante chaleur, un prêtre lance à pleine voix les touchantes invocations: "Seigneur, celui que vous aimez est

malade!" — "Seigneur, répète la foule, celui que vous aimez est malade!" Je ne sais où je trouve la force de répéter ces mots-là: le son de ma propre voix me surprend et m'étonne, car mon cœur bat à se rompre dans ma poitrine... Quelqu'un va-t-il se lever, quelqu'un pour qui la Vierge a prié?

"Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me guérir!" Oh! ces regards ardents fixés sur l'Hostie qui peut tout! Ces paupières qui se ferment, dans l'attente de l'éblouissant miracle!

"Hosanna au Fils de David!" C'est déjà un cri de reconnaissance: on dirait qu'on veut arracher à Dieu la guérison attendue, et qu'on le célèbre par avance.

"Seigneur, nous vous aimons!" Affirmation peut-être intéressée; mais pour quelques-uns, premier cri d'une âme qui se met à aimer son Dieu. Car il y a des miracles, à Lourdes, que Dieu seul connaît, parce qu'il ne se trouve point d'autre bureau de constatation pour ces miracles-là que le confessionnal.

La procession est finie et personne ne s'est levé. Personne n'a bondi hors de la voiturette, transfiguré, radieux, transporté de bonheur. Les membres las s'affaissent, les yeux s'attristent; deux grosses larmes roulent sur les joues livides d'un pauvre paralytique qui, moins heureux que le miraculé de l'Evangile, ne retournera pas chez lui, dans sa lointaine Hollande, en emportant son grabat désormais inutile. Pauvres gens, d'aspect si misérable avec leur teint fané et leur humble tenue! Mais qui sait si quelques-uns d'entre eux n'ont point reçu, sur le

chemin du retour, la grâce sollicitée de la Vierge de Lourdes!

La crypte nous paraît bien sombre, après l'éclat de la grande lumière inondant l'Esplanade. Les murs s'ornent de nombreux ex-voto. Au-dessus se dresse, svelte et blanche, la basilique construite dans le style du XIII<sup>e</sup> siècle, que je mets toute ma bonne volonté à admirer de même que les deux tourelles dont elle est flanquée. L'église du Rosaire, entre la crypte et la basilique, de style byzantin, est sobrement éclairée et ornée avec un grand luxe de marbre. Dans les chapelles, de grandes mosaïques, d'ailleurs médiocres, représentent les mystères du Rosaire. Au fond, derrière le maître-autel, dans l'hémicycle de la coupole, j'ai cru voir le sourire de l'Immaculée... Cela tient-il à ma disposition d'âme, est-elle vraiment si belle, la Vierge au sourire mystérieux qui tend les bras? Aucun livre sur Lourdes ne fait mention d'elle, aucune carte postale ne la représente. C'est une enfant de dix-sept ans. La mosaïque adoucit ses lignes raides pour la représenter dans sa tunique légère, candide, recouverte d'un manteau, bleu comme un pan du ciel pyrénéen. Ses cheveux d'un blond très chaud, presque roux, descendent en bandeaux ondes et s'étalent sur ses frêles épaules. Son front très blanc, son teint clair, — un vrai teint mat de rousse — se fleurit de rose aux joues. L'ovale de la figure s'allonge dans une belle ligne. Les yeux bleus très foncés, doux, profonds et tristes, des yeux de vierge et de mère, ont l'air de chercher nos regards et de scruter nos âmes. Le nez est droit, avec des narines étroites; et le

sourire... oh! le sourire doux, pénétrant, mystérieux, céleste, le sourire pitoyable de ces lèvres fines et longues! Des lèvres qui ne peuvent s'ouvrir que pour la pitié, pour plaindre et pour consoler; car elles semblent faites pour dire: "O mes pauvres enfants!" Oui la Belle Dame admirée par l'heureuse Bernadette devait avoir, dans son sourire, une expression semblable à celle-ci, mais incomparablement plus suave, puisqu'elle n'était pas figée dans la pierre rigide et insensible!

Nous prions longtemps; et puis, nous montons à la Basilique. Avouerai-je que je ne l'ai pas admirée! A la voûte et aux piliers, des bannières et des drapeaux sont suspendus. Un certain nombre ont une grande valeur par leur ornementation: ils furent offerts par des groupes de pèlerins de presque tous les pays du monde. L'intention déborde l'effet: ces bannières plus ou moins fanées me font penser à quelque hâtif retour d'une procession de Fête-Dieu, alors que les drapeaux et les bannières n'ont pas encore regagné leurs armoires. Dieu compte l'intention, et la Vierge de même. N'importe, j'aurais rêvé un temple de pure beauté et de radieuse majesté pour la Souveraine du ciel et de la terre. La piété populaire aime à se manifester par des témoignages où le bon goût et la sobriété n'ont pas à intervenir. Des lustres et des lampes sont disposés à profusion devant l'autel et autour du tabernacle. Derrière le maître-autel se dresse une statue de la Vierge, du sculpteur Cabuchet. Elle porte une couronne de douze étoiles d'or et de diamants, œuvre du joail-

lier Mellerio. Aux pieds de la Vierge, la palme d'or offerte par Pie IX couvre le piédestal.

Le soleil achève de disparaître derrière les monts pyrénéens lorsque nous arrivons sur l'Esplanade, après dîner. Déjà, de nombreux groupes attendent le moment de se mettre en marche; dix mille pèlerins niçois sont arrivés par un train de l'après-midi. Le crépuscule descend. Le Gave de Pau murmure sa chanson pieuse, sur son clair lit de roche. Les hirondelles, comme d'agiles navettes, contournent de leur vol rapide les pointes élancées de la basilique. L'ombre s'épaissit. Et tandis que les grandes étoiles s'allument, les clignotantes étoiles des cierges protégés par une collerette de papier se mettent à briller. L'heure est venue... Oh! l'émoi de ce moment unique! Les voix s'élèvent inlassablement, accompagnées en sourdine par le murmure grave du torrent. Le château de Lourdes s'allume, sur sa montagne, et la Croix du Pic du Ger étincelle.

Ave! Ave! Ave! Maria!

Deux à deux ou trois par trois, la procession se met en marche. Par groupes de huit ou dix chanteurs, les couplets s'élèvent dans le soir sonore et doux. Ainsi, le concert ininterrompu monte de cette grande assemblée. On tient son chapelet en main par pure dévotion, car on ne fait que chanter sa prière en répétant sans trêve: Ave! Ave! Ave! Maria. Les lacets de la colline décrivent un M gigantesque. Le cordon de feu en trace la ligne ondoyante; les chants surgissent de loin, de près: c'est un murmure, une clameur proche et lointaine, une incomparable

aubade que la terre fait monter vers sa Reine. L'émotion nous saisit à la gorge. Nous chantons quand même.

La nuit est tout à fait venue. Les flammes inquiètes vacillent à la brise, dans leur humble cornet de papier blanc et bleu. Le déroulement des longs anneaux du serpent mystique s'allonge sur l'Esplanade. Cette foule en marche dessine un S et chante inlassablement. Des hommes, au timbre grave, des jeunes gens, à la voix sonore, des femmes aux accents las, des jeunes filles aux notes fluettes, des enfants au son pointu comme une note de fifre, tous prêtent leur concours à ce concert unique et incomparable. Les larmes jaillissent de nos yeux sans que nous songions à les dissimuler. C'est trop beau pour la terre et ce sont sans doute les avenues du paradis que nos pieds foulent déjà. Non, mais cette fête en est seulement comme l'avant-goût.

Sur le parvis, cinq évêques, face à la foule, entonnent le majestueux *Credo* de la Messe Royale. Et le beau chant monte et s'élève jusqu'au firmament d'azur profond, affirmant notre foi par une profession solennelle. Puis, les cinq évêques lèvent la main pour nous bénir. Derrière eux, les vantaux de l'église du Rosaire étincellent. Les portes du ciel, dirait-on, vont s'ouvrir pour nous permettre d'en admirer le céleste éclat... Le salut et la bénédiction du St-Sacrement vont clore pour nous cette merveilleuse journée. Quant aux pieux Niçois réunis ici, ils communieront à minuit et passeront le reste du temps, jusqu'à l'aurore, à prier en chantant des cantiques.

## JEUDI, 2 JUILLET

Nous nous rendons tôt à la basilique. Le soleil, déjà haut dans le ciel, nous promet une journée splendide. Nous entendons plusieurs messes et nous sommes exténuées au point d'en devenir aphones. Après déjeuner, nous partons par petits groupes pour Bétharram. Nous sommes six dans notre grande et confortable auto longeant le Gave. Devant nous, les belles montagnes aux cimes hardies se dégagent à peine des brumes matinales. Le lac de Lourdes, calme comme un étang, leur sert de miroir. Nous traversons le village de Saint-Pé, qui doit son nom à une abbaye bénédictine fondée dans la première moitié du XI<sup>e</sup> siècle. Dans l'église paroissiale, on conserve, dit-on, "une clef de saint Pierre" célèbre contre la rage. Le village, fort pittoresque avec ses vieilles maisons trapues, entassées pêle-mêle sans art, réalise précisément un coin d'art rustique, à faire le bonheur d'un artiste en quête de sites originaux.

Nous nous rendons aux Grottes de Bétharram. Stalactites et stalagmites vivantes, fougères pétrifiées, franges, draperies, dentelles, pendent des voûtes tourmentées, rien ne manque pour en faire des cavernes féeriques. La rivière souterraine coule pendant près de trois cents mètres dans une fissure étroite. Nous montons dans une barque: "La barque à Caron, disons-nous, voguant sur le Styx". Autour de nous, des gouttes d'eau suintent sans trêve des parois humides et glissent dans la rivière avec des notes cristallines se répercutant sous la voûte haute

et sonore. En descendant du bateau, nous traversons une salle fantastique, bordée d'extraordinaires stalagmites. Nous sommes à plus de six cents mètres sous terre. La rivière, sourdement grondante, continue de creuser son lit dans les couches inférieures du sol, furieuse de frayer si laborieusement son chemin. Ces grottes, éclairées par des ampoules électriques habilement distribuées, nous permettent de jouir des merveilles étranges préparées en secret par la nature. Voilà deux heures que nous parcourons ces cavernes. Il y règne un froid, une humidité extrêmes nous pénétrant jusqu'aux moelles.

Pour mon goût personnel, j'eusse aimé visiter ces caves à la lueur des torches. L'éclairage électrique, si savamment aménagé qu'il soit, ne me plaît ici que médiocrement; la couleur locale m'eût charmée davantage. En sortant des grottes, la chaleur humide nous saute au visage. Un pont, tout près, chevauche le Gave, furieux comme un torrent et bondissant sur les roches lavées comme une cavale indomptée. La belle lumière baigne la douce vallée d'Orgelès; elle caresse les flèches blanches et élancées de la basilique. La grotte de Massabielle, blottie dans son massif de verdure, se dissimule. Et pourtant, c'est à cause d'elle et à cause surtout de Celle qui l'a visitée que nous sommes à Lourdes.

Après déjeuner, la plupart de nos compagnons tentent l'excursion assez longue du Cirque de Gavarni. Pour nous, le Pic du Ger suffit à nous satisfaire. Le funiculaire nous conduit au sommet, après être passé d'une altitude de quatre cent à neuf cents mètres et avoir traversé deux tunnels et deux via-

ducs. Des chemins en lacets conduisent, en quelques minutes, au sommet extrême du mont. Nous apercevons de cet observatoire, à l'aide de télescopes, tout ce merveilleux panorama des Pyrénées qui va du Pic du Midi de Bigorre jusqu'au pic de Gabizos. Et là-bas, au fond de l'horizon, dans la brume légère, rose, bleue et mauve qui s'enroule autour des monts comme une écharpe de gaze, c'est l'Espagne.

Tout au loin, la cime neigeuse des pics éclate, dans leur blancheur vierge et leur flanc de granit au ton changeant comme la mer, passe du bleu au gris, du gris au vert. Les rayons du soleil éclairent jusqu'aux plus sombres ravines qui se plongent dans une ombre mélancolique dès que passe un nuage.

En bas, dans la vallée, c'est Lourdes avec ses maisons grosses comme des champignons, sa basilique blanche aux deux flèches pointues comme deux tiges de lis et le Gave serpentant comme un ruban d'argent fin; plus loin, la conque du lac a l'air de retenir un coin du ciel entre ses berges.

Nous descendons à regret et nous visitons le Moulin Lacadé. Bernadette n'y resta que quelques semaines; mais au premier étage, dans un sombre réduit, on montre encore son lit. La foule se presse, se bouscule dans l'étroit escalier. Il y a pourtant peu à voir: tout est si obscur, si pauvre, si triste dans cette maison de miséreux! Car même après la renommée grandissante des apparitions, les Soubiroux ne voulurent rien accepter des sommes qu'on leur offrait; ils ne voulurent point exploiter le miracle pour faire fortune. Un magasin est installé à la sortie: ces odieux magasins qui dépoétiseraient,

s'il se pouvait, tous les lieux de pèlerinage du monde, si la foi des visiteurs n'était plus forte et plus haute que ce mercantilisme toujours à l'affût... Nous allons prier à la grotte. De pauvres gens sont là, près des fontaines. Une plantureuse villageoise est en train de dîner : une tranche de pain et de viande forment tous les frais du repas. Une grosse chatte accompagnée de deux chatons, — une bête sauvage dont la nichée fut sans doute élevée dans le fourré, — surgit soudain et, d'un coup de griffe prompt, tire la femme par la manche. — "Oh ! la povre, la povre ! murmure celle-ci apitoyée en partageant sa maigre pitance avec la chatte, comme elle est affamée !" Puis enfin, quand elle veut s'éloigner satisfaire : "Tiens ! bois, ma porre bête ! dit-elle en présentant son gobelet rempli d'eau de Lourdes à l'animal moins craintif, bois ! La bonne Vierge ne m'en voudra pas de t'offrir de cette eau-là !" Et c'est touchant, le geste simple de cette brave femme prenant en pitié cette misère de bête. On sentait qu'elle avait l'âme ouverte, comme nous sommes tous à Lourdes... Terre merveilleuse et sainte, où chacun éprouve le besoin d'être pitoyable et bon !

Après dîner, lorsque le crépuscule s'annonce, nous nous rendons sur l'Esplanade ; mais ce soir, nous regardons le défilé, du haut des rampes courbes accédant à la plate-forme de la basilique. Elles sont déjà noires de monde. Enfin voici le long cordon des cires, précédé par le murmure des voix pieuses chantant sans trêve. Le grand S se déroule sur l'Esplanade ; le cordon de feu cesse soudain de serpenter sur le gravois de l'avenue et le chant so-

lennel du Credo monte de toutes ces voix vibrantes et émues... C'est beau. Mais c'était meilleur encore d'être intimement unie à cette foule, dans une même prière, dans une émotion unanime comme nous le fûmes hier soir... Les pieux fidèles s'engouffrent dans l'église et le salut du Très Saint Sacrement termine l'apothéose du pacifique triomphe de l'Immaculée.

### VENDREDI, 3 JUILLET

Laissant à gauche la basilique, les trois piscines dont deux sont réservées aux femmes, la fontaine miraculeuse, — elle fournit quatre-vingt-cinq litres d'eau par minute, — nous voici à la grotte de Massabielle où la sainte messe sera dite pour notre groupe, à sept heures trente. Une statue de la sainte Vierge en marbre blanc, par Fabisch de Lyon, occupe la place exacte où eurent lieu les apparitions.

Quelle malencontreuse inspiration rêva de remplacer par le marbre froid l'image céleste de Celle qui posa son pied virginal sur cette roche! La foi, l'amour des fervents pèlerins auraient suppléé à cette lacune... Il eût fallu laisser la grotte vide... et qui sait si la Belle Dame n'y fût pas revenue!... Cette statue n'a rien de céleste, d'aérien, rien de la grâce frêle d'une enfant de seize à dix-sept ans; mais une Vierge figée dans sa pose rigide, lourde dans ses voiles, ni svelte, ni élancée... Mes yeux déçus s'efforcent de voir la grotte telle qu'elle était lorsqu'elle fut visitée par Marie; la roche nue, la branche d'églantier, et tout près, le Gave frissonnant d'émoi, et l'enfant naïve qui prie...

Mais la messe commence, au fond de la grotte, sur un autel entouré de la flamme d'innombrables cierges. Je suis tout près de l'enceinte réservée aux malades. Près de moi, une fillette rachitique s'agite. Un jeune homme, étendu sur sa couchette, suit la messe dans son missel, qu'il tient horizontalement au bout du bras replié. Il est calme, souriant, résigné, avec une expression intelligente dans les yeux et sur le front large et ouvert. Une fillette aveugle lève la tête et tend l'oreille, pour savoir au juste quelle partie de la messe le prêtre récite en ce moment. L'instant est venu de s'avancer vers la table de communion; mais il faut attendre son tour... La messe est finie: nous attendons encore. Enfin, je m'agenouille là, devant la roche qui supporta le poids si léger de l'Immaculée... Oh! comme j'ai prié!

En passant près de la fontaine, j'ai bu dévotement un peu de son eau, après quoi je suis allée faire mes adieux à ma chère et douce petite Vierge byzantine de l'église du Rosaire. Elle souriait de l'air de dire: Tu reviendras! Je m'arrête pour retenir dans mes oreilles attentives la chanson du Gave de Pau. Je considère longuement le paysage environnant: le château de Lourdes sur sa colline, le Pic du Ger couronné de sa croix, là-bas, la montagne de Bétharram... et me tournant, je regarde encore la basilique toute blanche sous le beau ciel pyrénéen... et puis, à pas lents, à grand regret, je reprends avec Lucile le chemin de l'hôtel.

En route pour Toulouse, nous croisons le train des malades: "le train blanc"... Ils repartent de Lourdes et personne ne fut guéri. Quelques pèlerins

de notre groupe se désolent de n'avoir pas été témoins de quelque éclatant miracle... Je ne partage point leurs regrets. Lourdes n'est-il pas un perpétuel miracle ? On y respire un air surnaturel, on éprouve la confuse impression de se mouvoir dans une atmosphère de paradis... Ah ! que Dieu et que Marie aiment la France, pour la combler de la sorte !

Les montagnes s'effacent... C'est la plaine. La température fraîchit, la pluie menace. Toulouse : la gare Matabiau. L'hôtel est en face, de l'autre côté du canal. Le firmament est noir. Nous courons. Il était temps, un orage furieux s'abat sur la ville ; le tonnerre éclate avec fracas.

Après déjeuner, un autobus assez confortable nous promène à travers la ville. L'orage est passé. Un soleil brûlant, dont les rayons tombent d'aplomb, ne boit même pas l'eau couvrant la chaussée de larges plaques. "Toulouse, dit quelque part Hippolyte Taine, est une ville tortue, bossue. Vieilles maisons mal raccommodées, toits de tuiles, pêle-mêle, étranges constructions de tous degrés et de tous styles. Horribles petits pavés pointus"... Pour ma part, je n'ai pas vu Toulouse d'un œil plus indulgent. Par le square Wilson, la place du Capitole, centre des plaisirs, des affaires et des communications urbaines, nous arrivons bientôt à l'église St-Sernin.

Cette église romane du XI<sup>e</sup> siècle mérite bien d'être appelée, comme on l'a fait, "la plus belle église de France". C'est elle qui a inspiré le plan de la primitive église de St-Jacques de Compostelle, célèbre pèlerinage espagnol à Santiago, en Galice, où repose le corps de saint Jacques, apôtre. L'église a

un charmant clocher formé par cinq étages octogones d'arcades: les trois premières rondes, les supérieures anguleuses. C'est une belle œuvre, construite avec une idée très simple et bien développée.

Dans la crypte, on conserve une foule de précieuses reliques. On y vénère le chef de saint Thomas d'Aquin, les corps, en tout ou en parties, de six apôtres, de saint Louis d'Anjou, évêque franciscain

Cette crypte est l'un des plus riches reliquaires de toute la chrétienté. On y garde même "un caillou ayant servi à lapider saint Etienne"... Mais la foi n'est pas engagée là-dessus, et l'on peut se permettre de sourire.

L'allée de Barcelone, bordée de beaux platanes, nous conduit aux berges du canal de la Brienne, destiné à éviter le rapide du Bazacle qu'on voit en aval. Trois canaux se jettent un peu plus loin dans la Garonne: le canal de la Brienne, le canal Latéral et le canal de la Riquette. Les pêcheurs jettent patiemment l'hameçon, près du rapide. Leur enchantement paraît médiocre d'être dérangés par ces intrus qui effraient le poisson... Une barge hors d'usage, habilement transformée en jardin-potager, exhibe des choux pommés, des laitues superbes, des tomates aux joues rebondies, riant d'un rire jaune, en attendant de rougir au soleil. La berge de ce canal reste peut-être le coin le plus accueillant de Toulouse.

La cathédrale St-Etienne, par son aspect étrange, nous étonne: cette église romane se compose d'un chœur et d'une nef construits sur des axes différents, quoique parallèles... Mais la grande rose, percée au

milieu de la façade, remonte à 1230 environ; et les sept fenêtres de l'abside ont de belles verrières, que le ciel de nouveau obscurci n'éclaire pas suffisamment pour que nous puissions les admirer à loisir. Dix-sept chapelles rayonnantes à cinq pans, reliées par d'étroits passages, se rangent le long du déambulatoire.

Au centre du beau parc du Boulingrin, la statue de Clémence Isaure, la pseudo-protectrice des Jeux Floraux, domine la pelouse verdoyante où la reine pacifique semble promener sa grâce de jeune femme. Elle tient en main la Charte de l'Académie et le symbolique bouquet à églantines d'or et de lis d'argent.

Nous passons devant le Musée de Toulouse sans nous y arrêter. Nos compagnons sont las de ne voir toujours que des musées et des églises. Mais que viendrions-nous voir en Europe, si ce ne sont pas ces merveilles-là? Que voulons-nous admirer, sinon les chefs-d'œuvre de la peinture, de la sculpture et de l'architecture? Comme on se fait de l'Europe une idée chimérique! "L'Europe, comme dit volontiers Lucile qui aime cette phrase-là, n'est qu'un vaste musée... et la France un jardin, et un musée tout à la fois". Il faut le comprendre pour en jouir; mais il aurait fallu également le deviner avant de s'embarquer dans cette galère.

Après dîner, nous quittons Toulouse pour Brives, dernière étape de notre voyage. Nous descendons à la gare vers onze heures trente. Pas une étoile ne pique de sa fine pointe argentée le manteau sombre de la nuit. Il pleut, par intermittence. Fort heureu-

sement, l'hôtel se trouve à deux pas de la gare. Pas un bruit... sauf par moment, la chanson monotone de la pluie tombant en gouttelettes fines et serrées, ou parfois encore, rompant le silence, un cri aigu, bref, strident le déchire brutalement: une locomotive bondit, haletante, avec un tapage de ferraille. Puis, tout se tait de nouveau. Brives sommeille.

Si le souvenir de saint Antoine ne s'attachait pas à Brives, la ville ne mériterait guère de retenir l'intérêt du touriste: mais le saint vécut là plusieurs années. Il s'est sanctifié dans ces grottes autrefois sauvages que la piété sut transformer en lieux de pèlerinage. Dès 1226, le saint y fonda un couvent de Franciscains. De temps à autre, il se retirait pour prier et faire pénitence, dans ces excavations naturelles, situées à peu de distance de la ville. Un jour il fut délivré miraculeusement des attaques du démon par la très sainte Vierge, qui lui apparut pour le consoler. C'est de cette intervention que naquit et se répandit la dévotion à Notre-Dame de Bon-Secours.

De bonne heure, les Franciscains construisirent au-dessus des grottes un petit ermitage. Un pèlerinage s'y établit qui dura jusqu'à la Révolution. Chassés en 1793, les religieux ne revinrent à Brives qu'en 1890. L'église, commencée en 1893, fut consacrée le 13 juin 1895. Ces grottes sont, en France, le seul lieu de pèlerinage rappelant le passage de saint Antoine de Padoue.

#### SAMEDI, 4 JUILLET

Il pleut à torrent lorsque nous nous dirigeons vers les grottes. Le Père Gardien du Couvent de Brives

nous reçoit à l'Ecole St-Antoine, petit Séminaire des Missions. A sa suite, nous prenons le chemin du pieux ermitage. Dans la route détrempée par toute cette eau qui tombe incessamment du ciel, de petits ruisseaux serpentent, se creusent pour former d'épaisses mares que le sable altéré ne suffit point à boire. Les feuilles des arbres, toutes luisantes et chargées de pluie, laissent tomber sur nous de grosses gouttes lourdes, qui s'écrasent sur nos parapluies ruisselants, avec un bruit mat.

Voici les grottes. Un autel s'y dresse; nous assisterons au saint sacrifice de la messe dans la plus vaste des cavernes, là même où l'on vénère les ossements de deux religieux franciscains morts pour la foi: Etienne de Borde et Antoine de Bellevue. Le lieu, le silence, le simple appareil de cette messe sans pompe et sans éclat portent au recueillement. La voix du célébrant s'élève, accompagnée en sourdine par la pluie qui ne cesse pas de tomber. Les pèlerins communient sur les degrés de l'autel; l'action de grâce s'achève par le chant du "Si quaeris" et la récitation des Treize Pater, Ave et Gloria en l'honneur de saint Antoine. Le révérend Père Gardien du couvent de Brives nous raconte en peu de mots l'histoire des grottes. En sa compagnie, nous visitons la petite église toute voisine, si pieuse dans la sobriété de ses lignes... Après une courte prière, nous revenons par le chemin des cavernes sous la pluie bat-tante.

Il y en a trois. Dans la première, protégée par une grille de fer forgé, au-dessus d'un autel tout blanc,

se dresse un monument représentant la céleste vision: Antoine s'entretenant avec Marie, tenant l'Enfant-Jésus dans ses bras et souriant au vainqueur de l'enfer. La grotte centrale contient l'autel et les tombeaux; la dernière, qui est la plus petite, est parée d'un groupe statuaire représentant le Christ agonisant consolé par un Ange. Nous nous désaltérons à la Fontaine miraculeuse, admirant le beau monument élevé non loin à la gloire du Thaumaturge. Nous prenons congé du Révérend Père Gardien et, sous une température de plus en plus maussade, nous quittons les saintes cavernes et nous revenons à l'hôtel pour déjeuner.

Brives-la-Gaillarde n'offre à l'intérêt de ses touristes qu'un Musée, d'ailleurs sans importance. Quelques églises auraient mérité notre attention, entre autres celle de St-Martin, collégiale du XIII<sup>e</sup> siècle. Nous ne l'avons pas visitée. Le Musée offre quelques belles peintures; mais comme l'effort de chaque petite ville pour se créer un foyer d'art, si modeste soit-il, nous paraît admirable!

La pluie recommence, diluvienne. Nous rentrons à l'hôtel. A deux heures, nous prenons le train pour Paris. Notre pèlerinage est fini...

La Corrèze nous escorte, en bondissant près de la voie du chemin de fer. Cette petite rivière bruyante et tapageuse, dont le cours n'est pas navigable, mérite bien son nom: la Corrèze, *la Coureuse*. Elle va en effet, court, se précipite, rebondit sur son lit de cailloux et continue sans trêve sa course folle. Elle se jette dans le Vézère, qui ne tarde pas

à unir ses eaux à la Dordogne, un des affluents de la Garonne, qui passe à Toulouse. Enfin, grossi de toutes ces rivières, le fleuve s'engloutit dans l'Atlantique.

Nous traversons Limoges, célèbre pour ses porcelaines et ses émaux; Orléans, où vit le souvenir de Jeanne. Nous nous étonnons de rencontrer à de si faibles distances des villes si importantes... C'est qu'il ne faut pas oublier que la population de la France dépasse quarante millions... C'est énorme, surtout si nous comparons. Notre immense territoire canadien compte à peine une population de dix millions d'habitants.

Le beau, royal et lent crépuscule descend sur la campagne. Le train, — un rapide du P.L.M. — précipite sa course sur la voie toute droite. Des rayons d'or se glissent à travers de gros nuages chargés d'orage. Et soudain, la pluie, les éclairs, le tonnerre déchirent la nue. Le vent souffle avec violence. Les petits villages, tout mouillés, reçoivent placidement l'averse sur leur dos. Et puis, tout se dissipe. Le ciel apaisé redevient serein. Les derniers rayons du soleil mourant embrasent le paysage. La paix du samedi, avec son air de mystère, cette paix sereine et contenue, prélude du dimanche, semble régner dans les villages déjà plongés dans le repos. Car la nuit est venue. Il est dix heures. Nous rentrons à Paris. L'orage a passé sur la ville. La chaussée reste trempée, les arbres s'ébrouent sur la place, en agitant leurs feuilles pleines d'eau. L'auto-bus démarre... Nous voici à l'Hôtel du Pavillon.

Le mercredi suivant, le 8 juillet, nos compagnons prenaient le train pour Cherbourg et s'embarquaient l'après-midi du même jour sur l'"*Empress of Britain*". Nous restons seules à Paris, Lucile et moi, prolongeant notre séjour pendant quelques semaines encore pour visiter la Touraine et la Bretagne avant de revenir au Canada.

Ce n'est qu'à la fin de l'été, après une traversée assez terne, et sans incident sur le *Montrose* que nous revîmes nos familles respectives. Un bon samedi soir, nous eûmes la joie de tomber dans leurs bras. Et quand j'ouvris la porte pour rentrer chez moi après une si longue absence, une petite forme frêle, vêtue de noir, émue et souriante, m'attendait pour me recevoir sur son cœur.

Je retrouvais, avec ma mère, tous mes chers absents et je rapportais, dans mes yeux éblouis et cependant encore avides, la précieuse vision de l'Europe telle qu'elle m'est apparue: plus belle, plus grande, plus riche d'art et de merveilles que tout ce que mon imagination pouvait concevoir.

Elle m'avait encore appris autre chose, et je ne veux pas oublier ses leçons: que rien ne se fait sans labeur; que les chefs-d'œuvre ne s'improvisent pas; que Dieu trouve partout des âmes qui l'aiment et qui le servent, et que c'est celles-là qu'il faut regarder et non les autres, pour se scandaliser avec des mines dévotes.

J'ai appris aussi... Mais voyons! Je ne vais pas livrer au public toutes mes expériences! J'ai fait un beau voyage: cela suffit. Je n'exprime en terminant

qu'un seul souhait au profit de mes lecteurs: qu'ils aillent tous voir ce que j'ai vu! J'y consens, au risque même de leur entendre dire au retour: "Ah! le livre de Denise Granvelle fut inférieur à tout ce qu'elle aurait pu dire et décrire!" Je ne m'excuserai pas, confuse et dépitée; j'inclinerai seulement la tête en répondant: "Je le savais..."

FIN

ACHEVÉ D'IMPRIMER  
LE  
15 MARS 1933  
PAR  
L'IMPRIMERIE POPULAIRE, LTÉE  
(Éditrice du *Devoir*)  
MONTRÉAL

## TABLE DES MATIERES

---

DEDICACE	Page
Au lecteur en guise d'avertissement.....	5
La Traversée de l'Atlantique.....	7
L'ANGLETERRE: Londres — Hampton Court — Windsor — Stoke Park.....	26
LA BELGIQUE: Ostende — Bruges — Bru- xelles — Malines — Louvain.....	47
LA FRANCE: Paris — Lisieux — Rouen — Reims et les Champs de Bataille—Versailles — Fontainebleau — Paray-le-Monial — Ars — Lyon.....	64
LA SUISSE: Genève — Ouchy — Lausanne— — Les Alpes.....	123
L'ITALIE: Milan — Venise — Padoue — Flo- rence — L'Alverne — Assise — Rome — Naples — Capri — Sorrente — Amalfi — Pompéi — Pise — Gênes.....	134
LA FRANCE: Nice et la Côte d'Azur — Mar- seille — Carcassonne — Montréal — Lour- des — Toulouse — Brives — Paris.....	246

**BNQ**



000 379 344